

Prix : **95** centimes

LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

ESSAIS

DE

MONTAIGNE

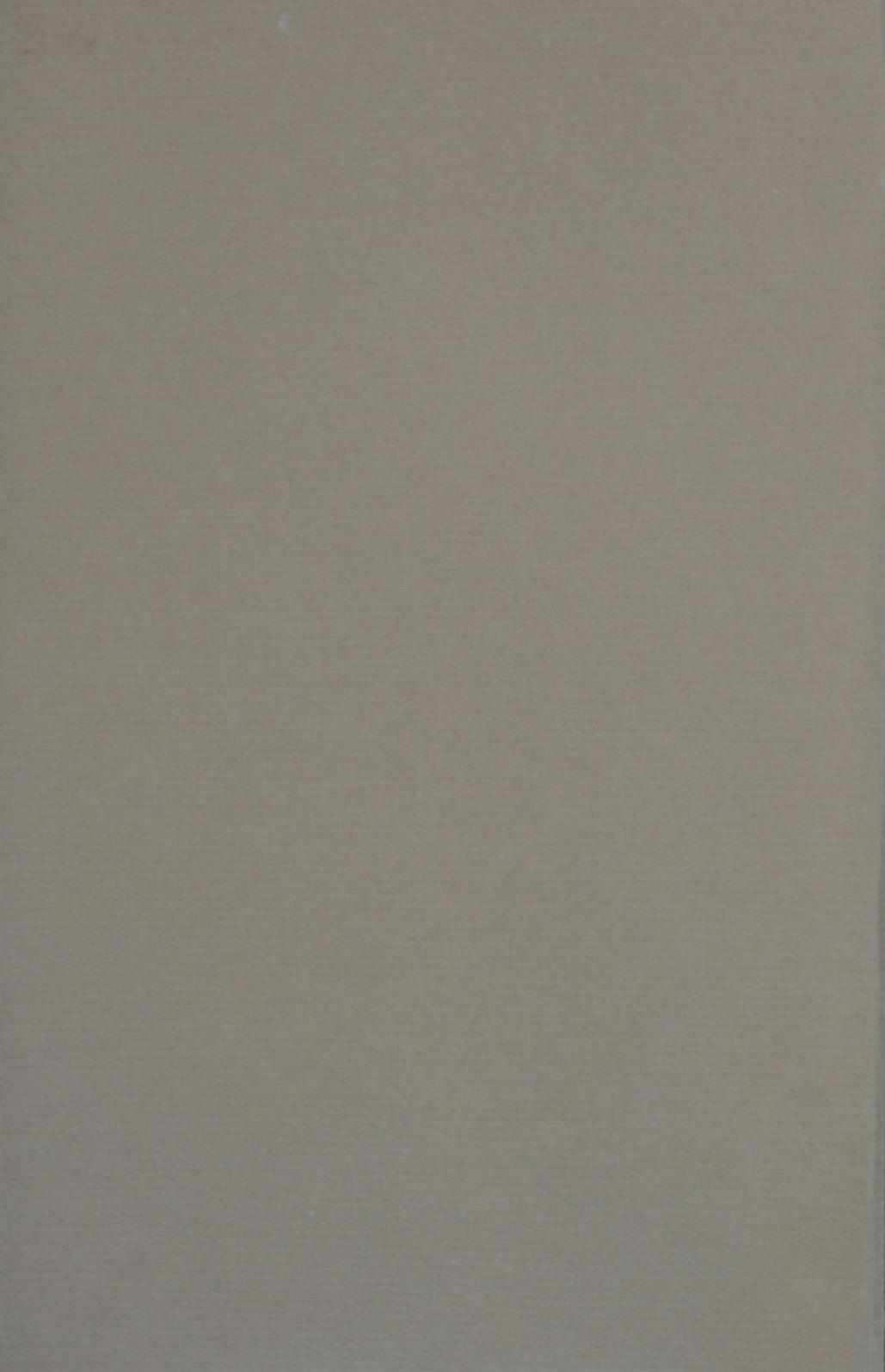
TOME PREMIER



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26



LES ESSAIS
DE
MONTAIGNE

I

Votre respectueux
serviteur M^o de Montaigne

(Autographe de Montaigne, communiqué par M. Charavay)

8315-1-12. PARIS. — IMP. HEMMERLÉ ET C^{ie}.

LES ESSAIS
DE
MONTAIGNE

Publiés d'après l'édition de 1588

avec les variantes de 1595

UNE NOTICE, DES NOTES ET UN GLOSSAIRE-INDEX

TOME PREMIER



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Tous droits réservés

NOTICE SUR MONTAIGNE

*Michel Eyquem de Montaigne est né en 1533 au Château de Saint-Michel-de-Montaigne (Périgord). Son père lui donna une éducation soignée et l'entoura, dès l'enfance, de maîtres qui ne lui parlèrent que le latin, si bien qu'il sut cette langue mieux que sa langue maternelle; il n'apprit le français que plus tard, à la manière d'une langue étrangère. Ayant achevé ses études au collège de Bordeaux, il étudia le droit, fut pourvu, dès 1556, d'une charge de conseiller à la Cour des aides de Périgueux, et devint peu après conseiller au Parlement de Bordeaux. C'est là qu'il se lia avec la Boétie, déjà célèbre par son traité de la Servitude volontaire, dont le manuscrit avait couru de tous côtés «*ès mains des gens d'entendement*». Décoré de l'ordre de Saint-Michel par Charles IX, Montaigne fut nommé gentilhomme de la Chambre et se concilia la confiance de Marguerite de France.*

En 1580, Montaigne se mit à voyager dans les principaux pays de l'Europe, parcourant la Suisse, l'Allemagne, puis l'Italie. Rome lui décerna le titre de citoyen romain, et c'est aussi vers cette époque (1584) qu'il fut élu maire de Bordeaux. Ses dernières années furent troublées par des guerres de religion; il fut même mis à la Bastille par les ligueurs en 1588. Dans sa vieillesse, il se lia intimement avec le théologien Charron et avec M^{lle} de Gournay, qu'il nomma sa fille d'alliance. Il soutint un instant la cause d'Henri IV, qui, dès son avènement, le demanda auprès de lui; mais la maladie et l'âge l'ayant trop affaibli, il déclina cet honneur, et demeura en sa retraite où il mourut le 13 septembre 1592.

Montaigne s'est rendu à jamais célèbre par ses Essais, qu'il

commença à écrire vers l'âge de trente-neuf ans. Cet ouvrage est, comme il l'appelle lui-même, un livre de bonne foi. Il y traite les sujets les plus divers, sans plan, sans ordre, au gré de ses idées et de ses réflexions. Son style est pittoresque dans sa naïveté, et sa philosophie est le scepticisme. Il avait pris pour devise : « Que sais-je » ? De son vivant, Montaigne fit paraître deux éditions des Essais : celle de 1580 et celle de 1588. Après sa mort, M^{lle} de Gournay publia en 1595 une nouvelle édition d'après un exemplaire de 1588 augmenté et annoté par l'auteur.

NOTE DE L'ÉDITEUR. — *Nous avons donné la préférence au texte des Essais de 1588 sur celui de 1595. En effet, au lieu de fondre dans le texte de 1588, à l'exemple de M^{lle} de Gournay, les notes manuscrites laissées par l'auteur à sa mort, nous avons conservé à ce texte son intégrité et renvoyé en bas de page toutes les variantes et additions de la version de 1595. Ainsi se trouvent nettement reproduites dans un même cadre, sans confusion possible, les deux grandes leçons des Essais.*

AU LECTEUR

C'est icy un livre de bonne foy, lecteur. Il t'avertit dès l'entrée que je ne m'y suis proposé aucune fin que domestique et privée; je n'y ay eu nulle consideration de ton service ny de ma gloire: mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Je l'ay voué à la commodité particulière de mes parens et amis: à ce que, m'ayant perdu (ce qu'ils ont à faire bien tost), ils y puissent retrouver aucuns traits de mes conditions et humeurs. et que, par ce moyen, ils nourrissent plus entiere et plus vive la connoissance qu'ils ont eue de moy. Si c'eust esté pour rechercher la faveur du monde, je me fusse paré de beautez empruntées, ou me fusse tendu et bandé en ma meilleure demarche¹. Je veux qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans estude et artifice, car c'est moy que je peins. Mes defauts s'y liront au vis, mes imperfections et ma forme naïve, autant que la reverence publique me l'a permis. Que si j'eusse esté parmy ces nations qu'on dict vivre encore sous la douce liberté des premières loix de nature, je t'asseure que je m'y fusse tres-volontiers peint tout entier et tout nud. Ainsi, lecteur, je suis moy-mesmes la matière de mon livre: ce n'est pas raison que tu employes ton loisir en un subject si frivole et si vain. A Dieu donq. De Montaigne, ce 12 juin 1588².

1. Var. : *Ou me fusse tendu, etc.* (membre de phrase supprimé dans l'édition de 1595).

2. Var. : *Ce douze de juin mil cinq cens quatre vingts.*

ESSAIS

DE

MICHEL DE MONTAIGNE

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

Par divers moyens on arrive à pareille fin.

La plus commune façon d'amollir les cœurs de ceux qu'on a offensez, lors qu'ayant la vengeance en main ils nous tiennent à leur mercy, c'est de les esmouvoir¹ à commiseration et à pitié : toutesfois, la braverie, la constance et la resolution, moyens tous contraires, ont quelquefois servi à ce mesme effect.

Edouard, prince de Galles², celuy qui regenta si long temps nostre Guienne³, personnage duquel les conditions et

1. Var. : C'est de les esmouvoir *par submission*.

2. Fils d'Edouard III, roi d'Angleterre. Le trait d'héroïsme des trois gentilshommes français rapporté ici par Montaigne est tiré de Froissart.

3. Ancienne province de France, théâtre sanglant de luttes séculaires entre Français et Anglais pendant presque tout le moyen âge.

la fortune ont beaucoup de notables parties de grandeur, ayant esté bien fort offensé par les Limosins et prenant leur ville par force, ne peut estre arrêté par les cris du peuple et des femmes et enfans abandonnez à la boucherie, luy criants mercy et se jettans à ses pieds, jusqu'à ce que, passant tousjours outre dans la ville, il apperceut trois gentils-hommes françois qui, d'une hardiesse incroyable, soustenoient seuls l'effort de son armée victorieuse. La consideration et le respect d'une si notable vertu reboucha premièrement la pointe de sa cholere, et commença par ces trois à faire misericorde à tous les autres habitans de la ville.

Scanderberch, prince de l'Epire, suyvant un soldat des siens pour le tuer, et ce soldat ayant essayé par toute espece d'humilité et de supplication de l'appaiser, se resolut, à toute extremité, de l'attendre l'espée au poing. Cette sienne resolution arresta sus bout la furie de son maistre, qui, pour luy avoir veu prendre un si honorable party, le receut en grace. Cet exemple pourra souffrir autre interpretation de ceux qui n'auront leu la monstrueuse force¹ et vaillance de ce prince là.

L'empereur Conrad troisieme, ayant assiégué Guelphe, duc de Bavières², ne voulut condescendre à plus douces conditions, quelques viles et lasches satisfactions qu'on luy offrist, que de permettre seulement aux gentils-femmes qui estoyent assiegées avec le duc de sortir, leur honneur sauve, à pied, avec ce qu'elles pourroyent emporter sur elles. Elles d'un cœur magnanime, s'aviserent de charger sur leurs espauls leurs maris, leurs enfans et le duc mesme. L'empereur print si grand plaisir à voir la gentillesse de leur courage qu'il en pleura d'aise, et amortit toute cette aigreur d'inimitié mortelle et capitale qu'il avoit portée contre ce duc; et dès lors en avant le³ traita humainement, luy et les siens.

1. Var. : La *prodigieuse* force.

2. Fut assiégué par Conrad III, en 1140, dans Weinsberg, ville de la haute Bavière.

3. Var. : Et dès lors en avant *tratta*.

L'un et l'autre de ces deux moyens m'emporteroit aysément, car j'ay une merveilleuse lascheté vers la misericorde et le pardon¹ : tant y a qu'à mon advis je serois pour me rendre plus naturellement à la compassion qu'à l'estimation : si est la pitié passion vitieuse aux Stoïques² ; ils veulent qu'on secoure les affligés, mais non pas qu'on flechisse et compatisse avec eux. Or ces exemples me semblent plus à propos, d'autant qu'on voit ces ames, assaillies et essayées par ces deux moyens, en soustenir l'un sans s'esbranler et flechir sous l'autre³. Il se peut dire que de se laisser aller à la compassion et à la pitié⁴, c'est l'effect de la facilité, de bonnairété et mollesse, d'où il advient que les natures plus foibles, comme celles des femmes, des enfans et du vulgaire, y sont plus sujettes ; mais, ayant eu à desdaing les larmes et les pleurs, de se rendre à la seule reverence et respect de la sainte image⁵ de la vertu, que c'est l'effect d'une ame forte et imployable, ayant en affection et en honneur une vertu vive, masle et obstinée⁶. Toutesfois, és ames moins genereuses, l'estonnement et l'admiration peuvent faire naistre un pareil effect : tesmoin le peuple thebain, lequel, ayant mis en justice d'accusation capitale ses capitaines, pour avoir continué leur charge outre le temps qui leur avoit esté prescript et preordonné, absolu à toutes peines⁷ Pelopidas, qui plioit sous le faix de telles objections et n'employoit à se garantir que requestes et supplications ; et, au contraire, Epaminondas, qui vint à raconter magnifiquement les choses par luy faites et à les reprocher au peuple

1. Var. : Vers la misericorde et mansuetude.

2. C'est-à-dire : « Néanmoins les stoïques (ou stoïciens) tiennent la pitié pour une passion condamnable ». — Phrase de construction latine. Si y est employé dans l'acception restrictive, qu'il avait fréquemment autrefois, de *néanmoins, toutefois, pourtant, cependant*.

3. Var. : Et courber sous l'autre.

4. Var. : Il se peut dire que de rompre son cœur à la commiseration.

5. Var. : A la seule reverence de la sainte image.

6. Var. : Une vigueur masle et obstinée.

7. A grand'peine, avec beaucoup de peine.

d'une façon fiere et assurée¹, il n'eut pas le cœur de prendre seulement les balotes en main; et se departit l'assemblée, louant² grandement la hautesse du courage de ce personnage³.

Certes, c'est un subject merueilleusement vain, divers et ondoyant que l'homme; il est malaisé d'y fonder et establir jugement⁴ constant et uniforme. Voylà Pompeius qui pardonna à toute la ville des Mamertins, contre laquelle il estoit fort animé, en consideration de la vertu et magnanimité du citoyen Zenon⁵, qui se chargeoit seul de la faute publique et ne requeroit autre grace que d'en porter seul la peine; et l'hoste de Sylla, ayant usé en la ville de Peruse⁶

1. Var. : Fiere et *arrogante*.

2. Var. : Il n'eut pas le cœur de prendre seulement les balotes en main et se departit, l'assemblée louant...

3. Var. : Dionysius le Vieil, après des longueurs et difficultés extremes, ayant prins la ville de Rege et en icelle le capitaine Phytton, grand homme de bien, qui l'avoit si obstinément defendue, voulut en tirer un tragique exemple de vengeance. Il luy dict premièrement comment, le jour avant, il avoit fait noyer son fils et tous ceux de sa parenté. A quoy Phytton respondit seulement qu'ils en estoient d'un jour plus heureux que luy. Après, il le fit despouiller et saisir à des bourreaux, et le traîner par la ville, en le fouëtant tresignominieusement et cruellement, et en outre le chargeant de felonnes parolles et contumelieuses. Mais il eut le courage tousjours constant, sans se perdre; et, d'un visage ferme, alloit au contraire ramentevant à haute voix l'honorable et glorieuse cause de sa mort, pour n'avoir voulu rendre son pais entre les mains d'un tyran, le menaçant d'une prochaine punition des dieux. Dionysius, lisant dans les yeux de la commune de son armée qu'au lieu de s'animer des bravades de cet ennemy vaincu, au mespris de leur chef et de son triomphe, elle alloit s'amollissant par l'estonnement d'une si rare vertu, et marchandoit de se mutiner, et mesmes d'arracher Phytton d'entre les mains de ses sergens, feit cesser ce martyre, et à cachettes l'envoya noyer en la mer.

4. Var. : D'y fonder *jugement*.

5. Zenon de Mamerte est nommé *Sthénon*, *Sthenntius* et *Sthents* par Plutarque. Montaigne, qui citait souvent de mémoire, en a fait *Zénon*, probablement en souvenir du grand philosophe de l'antiquité.

6. Encore d'après Plutarque, ce ne serait pas à *Péruse* ou à *Pérouse*, ville de l'Etrurie, que Sylla s'est montré impitoyable, mais bien à *Préneste*, ville du Latium.

de semblable vertu, n'y gaigna rien ny pour soy ny pour les autres.

Et, directement contre mes premiers exemples, le plus courageux homme qui fut onques et le plus gratieux aux vaincus¹, Alexandre, forçant après beaucoup de grandes difficultez la ville de Gaza, rencontra Betis qui y commandoit, de la valeur duquel il avoit, pendant ce siege, senty des preuves merveilleuses, lors seul, abandonné des siens, ses armes despecées, tout couvert de sang et de playes, combatant encores au milieu de plusieurs Macedoniens qui le chamailloient de toutes parts; et luy dict, tout piqué d'une si chere victoire (car, entre autres dommages, il y avoit receu² deux fresches blessures sur sa personne): « Tu ne mourras pas comme tu as voulu, Betis; fais estat qu'il te faut souffrir toutes les sortes de tourmens qui se pourront inventer contre un captif ». L'autre, d'une mine non seulement assurée, mais rogue et altiere, se tint sans mot dire à ces menaces. Lors Alexandre, voyant l'obstination à se taire: « A-il flechy un genouil? luy est-il eschappé quelque voix suppliante? Vrayment, je vainquerois ce silence, et, si je n'en puis arracher parole, j'en arracheray au moins du gémissement ». Et, tournant sa cholere en rage, commanda qu'on luy perçast les talons et qu'on y traversast une corde; et le fit ainsi trainer³ tout vif, deschirer et desmembrer au cul d'une charrete. Seroit-ce que la force de courage luy fust si naturelle et commune que, pour ne l'admirer point, il l'estimast et respectast moins⁴?

1. Var. : Le plus *hardy des hommes et si gratieux* aux vaincus.

2. Var. : Il avoit *receu*.

3. Var. : Qu'on luy perçast les talons, et le fit ainsi *trainer*.

4. Var. : Que, pour ne l'admirer point, *il la respectast moins?* ou qu'il l'estimast si proprement sienne qu'en cette hauteur, il ne peut souffrir de la veoir en un autre sans le despit d'une passion envieuse? ou que l'impetuositè naturelle de sa cholere fust incapable d'opposition? De vray, si elle eust receu bride, il est à croire qu'en la prise et desolation de la ville de Thebes, elle l'eust receue, à veoir cruellement mettre au fil de l'espée tant de vaillans hommes perdus et n'ayans plus moyen de defence publique. Car il en fut tué bien six mille, desquels nul ne fut veu ny fuiant ny demandant

CHAPITRE II

De la Tristesse.

Je suis des plus exempts de ceste passion¹. Mais le conte dit que Psammenitus, roy d'Egypte, ayant esté deffait et pris par Cambises, roy de Perse, voyant passer devant luy sa fille prisonniere, habillée en servante, qu'on envoyoit puiser de l'eau, tous ses amis pleurans et lamentans autour de luy, se tint coy sans mot dire, les yeux fichez en terre; et, voyant encore tantost qu'on menoit son fils à la mort, se maintint en ceste mesme contenance; mais qu'ayant apperceu un de ses domestiques² conduit entre les captifs, il se mit à battre sa teste et mener un dueil extreme.

Cecy se pourroit apparier à ce qu'on vid dernièrement d'un prince des nostres³, qui, ayant ouy à Trante, où il

mercy, au rebours, cerchans, qui çà, qui là, par les rues, à affronter les ennemis victorieux, les provoquans à les faire mourir d'une mort honorable. Nul ne fut veu, qui n'essaiast en son dernier soupir de se venger encores, et à tout les armes du desespoir consoler sa mort en la mort de quelque ennemy. Si ne trouva l'affliction de leur vertu aucune pitié; et ne suffit la longueur d'un jour à assouvir sa vengeance. Ce carnage dura jusques à la dernière goutte de sang espendable, et ne s'arresta qu'aux personnes desarmées, vieillards, femmes et enfans, pour en tirer trente mille esclaves.

1. Var. : Et ne l'ayme ny l'estime, quoy que le monde ayt entrepris, comme à prix fait, de l'honorer de faveur particuliere. Ils en habillent la sagesse, la vertu, la conscience : sot et vilain ornement. Les Italiens ont plus sortablement baptisé de son nom la malignité : car c'est une qualité tousjours nuisible, tousjours folle et, comme tousjours, couarde et basse; les Stoïciens en defendent le sentiment à leurs sages. Mais le conte dit...

2. *Domestique* doit s'entendre ici comme *ami, familier de la maison*, sens qu'il avoit encore au XVII^e siècle. C'est le *necessitudo* des Latins.

3. Sous les derniers Valois, il y avoit à distinguer entre les princes des maisons de France, de Bourbon et de Lorraine, qui se disputaient le pouvoir. Bien qu'alliée aux deux premières par les femmes et ayant de profondes racines dans le pays, la maison de Lorraine, représentée par les Guises, n'en étoit pas moins d'origine étrangère. Montaigne marque cette différence en disant *un prince*

estoit, nouvelles de la mort de son frere aisné, mais un frere en qui consistoit l'appuy et l'honneur de toute sa maison, et bien tost après d'un puisné, sa seconde esperance, et ayant soustenu ces deux charges d'une constance exemplaire, comme, quelques jours après, un de ses gens vint à mourir, il se laissa emporter à ce dernier accident, et, quittant sa resolution, s'abandonna au dueil et aux regrets, en maniere qu'aucuns en prindrent argument qu'il n'avoit esté touché au vif que de ceste derniere secousse; mais, à la verité, ce fut qu'estant d'ailleurs plein et comblé de tristesse, la moindre sur-charge brisa les barrieres de la patience. Il s'en pourroit (di-je) autant juger de nostre histoire, n'estoit qu'elle adjouste que Cambises, s'enquerant à Psammenitus pourquoy, ne s'estant esmeu au malheur de son fils et de sa fille, il portoit si impatiemment celuy d'un de ses amis¹: « C'est, respondit-il, que ce seul dernier desplaisir se peut signifier par larmes, les deux premiers surpassans de bien loin tout moyen de se pouvoir exprimer ».

A l'aventure, reviendroit à ce propos l'invention de cet ancien peintre, lequel, ayant à représenter au sacrifice de Iphigenia le dueil des assistans selon les degrez de l'interest que chacun apportoit à la mort de ceste belle fille innocente, ayant espuisé les derniers efforts de son art, quand ce vint au pere de la fille², il le peignit le visage couvert, comme si nulle contenance ne pouvoit représenter³ ce degre de dueil. Voylà pourquoy les poëtes feignent cette miserable mere Niobé, ayant perdu premierement sept fils et puis de

des nostres lorsqu'il entend parler d'un membre de la maison de Lorraine, et *nos princes* pour désigner les représentans des maisons de France et de Bourbon. Ici, ce *prince des nostres* est Charles de Guise, le fameux cardinal de Lorraine, qui se trouvoit au concile de Trente en 1563, lors de l'assassinat de son frere aîné François de Guise et lors de la mort, à la suite de la journée de Dreux, d'un frere bâtard, abbé de Cluny, grand prieur par conséquent.

1. Var. : Celuy *de* ses amis.

2. Var. : Au pere de la *vierge*.

3. Var. : Ne pouvoit *rapporter*.

suite autant de filles, sur-chargée de pertes, avoir esté en fin transmuée en rochier,

... *diriguise malis*¹,

pour exprimer cette morne, muette et sourde stupidité qui nous transit, lors que les accidens nous accablent surpassans nostre portée. De vray, l'effort d'un desplaisir, pour estre extreme, doit estonner toute l'ame et luy empescher la liberté de ses actions, comme il nous advient, à la chaude alarme d'une bien mauvaise nouvelle, de nous sentir saisis, transis et comme perclus de tous mouvemens, de façon que l'ame, se relaschant après aux larmes et aux plaintes, semble se desprendre, se demesler et se mettre plus au large et à son aise :

*Et via vix² tandem voci laxata dolore est*³.

Chi può dir com' egli arde è in picciol fuoco⁴,

disent les amoureux qui veulent représenter une passion insupportable.

*Misero quod omnes
Eripit sensus mihi. Nam simul te,
Lesbia, aspexi, nihil est super mi
Quod loquar amens.
Lingua sed torpet, tenuis sub artus
Flamma dimanat, sonitu suo*

1. Avoir été pétrifiée par la douleur. (OVIDE, *Métam.*, VI, 304). — Le texte d'Ovide porte : *diriguitque malis*.

2. Enfin, c'est avec peine qu'il recouvre la voix pour exprimer sa douleur. (VIRGILE, *En.*, XI, 151).

3. Var. : En la guerre que le roy Ferdinand mena contre la veufve du roy Jean de Hongrie autour de Bude, un gendarme fut particulièrement remarqué de chacun pour avoir excessivement bien fait de sa personne en certaine meslée, et incognu, hautement loué et plaint, y estant demeuré ; mais de nul tant que de Raisciac, seigneur allemand, esprins d'une si rare vertu. Le corps estant rapporté, cestuicy, d'une commune curiosité, s'approcha pour voir qui c'estoit, et, les armes ostées au trespassé, il recogneut son fils. Cela augmenta la compassion aux assistans ; luy seul, sans rien dire, sans siller les yeux, se tint debout, contemplant fixement le corps de son fils, jusques à ce que la vehemence de la tristesse, aiant accablé ses esprits vitaux, le porta roide mort par terre.

4. Qui peut dire à quel point il brûle est dans un petit feu. (PÉTRARQUE, sonnet 137).

*Tinniunt aures, gemina teguntur
Lumina nocte*¹.

De vray, ce n'est pas² en la vive et plus cuyssante chaleur de l'accès que nous sommes propres à desployer nos plaines et nos persuasions : l'ame est lors aggravée de profondes pensées, et le corps abbatu et languissant d'amour; et de là s'engendre par fois la defaillance fortuite qui surprennent les amoureux si hors de saison, et ceste glace qui les saisit, par la force d'une ardeur extreme, au giron mesme de la jouïssance, accident qui ne m'est pas incogneu³. Toutes passions qui se laissent gouster et digerer ne sont que mediocres :

*Curæ leves loquuntur, ingentes stupent*⁴.

La surprise d'un plaisir inesperé nous estonne de mesme.

*Ut me conspexit venientem et Troïa circum
Arma amens vidit, magnis exterrita monstis,
Diriguit visu in medio; calor ossa reliquit;
Labitur, et longo vix tandem tempore fatur*⁵.

Outre la femme romaine qui mourut surprise d'aise de voir son fils revenu de la route de Cannes, Sophocles et Denis le Tyran qui trespasserent d'aise, et Talva qui mourut en Corsegue lisant les nouvelles des honneurs que le Senat de Rome luy avoit decernez, nous tenons en nostre siecle que le pape Leon dixiesme, ayant esté adverty de la prise

1. Misérable que je suis ! l'amour trouble tous mes sens. A ta vue, ô Lesbie ! je suis hors de moi, il est au-dessus de mes forces de parler ; ma langue s'embarrasse, une flamme subtile court dans mes veines, mes oreilles résonnent de mille bruits confus, et le voile de la nuit s'étend sur mes yeux. (CATULLE, *Carm.*, LI, 5).

2. Var. : *Aussi, n'est-ce pas.*

3. Var. : *Accident*, etc. (membre de phrase supprimé).

4. Les légers soucis sont bavards, les grandes passions silencieuses. (SÉNÈQUE, *Hipp.*, acte II, sc. III, v. 607).

5. Dès qu'elle me voit venir, dès qu'elle aperçoit de tous côtés les armes troyennes, éperdue, frappée comme d'une vision effrayante, elle demeure immobile ; son sang se glace, elle tombe, et ce n'est que longtemps après qu'elle peut enfin parler. (VIRGILE, *En.*, III, 306)

de Milan, qu'il avoit extrêmement souhaitée, entra en tel excez de joye que la fievre l'en print et en mourut. Et pour un plus notable tesmoignage de l'imbecillité naturelle¹, il a esté remarqué par les anciens que Diodorus le Dialecticien mourut sur le champ, esprís d'une extreme passion de honte pour, en son eschole et en public, ne se pouvoir desenvolver d'un argument qu'on luy avoit faict. Je suis peu en prise de ces violentes passions; j'ay l'apprehension naturellement dure, et l'encrouste et espessis tous les jours par discours.

CHAPITRE III

Nos affections s'emportent au delà de nous.

Ceux qui accusent les hommes d'aller tousjours beant après les choses futures, et nous aprennent à nous saisir des biens presens et nous rassoir en ceux-là comme n'ayant aucune prise sur ce qui est à venir, voire assez moins que nous n'avons sur ce qui est passé, touchent la plus commune des humaines erreurs, s'ils osent appeller erreur chose à quoy nature mesme nous achemine pour le service de la continuation de son ouvrage².

Nous ne sommes jamais chez nous, nous sommes tousjours au delà. La crainte, le desir, l'esperance, nous eslancent vers l'advenir et nous desrobent le sentiment et la consideration de ce qui est, pour nous amuser à ce qui sera, voire quand nous ne serons plus³.

1. Var. : De l'imbecillité humaine.

2. Var. : Nous imprimant, comme assez d'autres, cette imagination fausse, plus jalouse de nostre action que de nostre science.

3. Var. : *Calamitosus est animus futuri anxius* (1). Ce grand precepte est souvent allegué en Platon : « Fay ton faict et te congnoy ». Chascun de ces deux membres enveloppe généralement

(1) Tout esprit inquiet de l'avenir est malheureux. (SÉNÈQUE, *Epist.* 98).

Entre les loix qui regardent les trespassez, celle icy me semble autant solide qui oblige les actions des princes à estre examinées après leur mort : ils sont compaignons, si non maistres des loix ; ce que la justice n'a peu sur leurs testes, c'est raison qu'elle l'ayt sur leur reputation et biens de leurs successeurs, qui sont choses que¹ souvent nous preferons à la vie. C'est une usance qui apporte des commoditez singulieres aux nations où elle est observée, et desirable à tous bons princes².

tout nostre devoir, et semblablement enveloppe son compaignon. Qui auroit à faire son fait verroit que sa premiere leçon, c'est cognoistre ce qu'il est, et ce qui luy est propre ; et qui se cognoist ne prend plus l'estranger fait pour le sien, s'ayme et se cultive avant toute autre chose, refuse les occupations superflues et les pensées et propositions inutiles. Comme la folie, quand on luy octroyera ce qu'elle desire, ne sera pas contente ; aussi est la sagesse contente de ce qui est present, ne se desplait jamais de soy. Epicurus dispense son sage de la prevoyance et soucy de l'avenir.

1. Var. : Et biens de leurs successeurs, *choses que*.

2. Var. : Qui ont à se plaindre de ce qu'on traite la memoire des meschans comme la leur. Nous devons la subjection et obeissance egalement à tous rois, car elle regarde leur office ; mais l'estimation, non plus que l'affection, nous ne la devons qu'à leur vertu. Donnons à l'ordre politique de les souffrir patiemment indignes, de celer leurs vices, d'aider de nostre recommandation leurs actions indifferentes pendant que leur auctorité a besoin de nostre appuy ; mais, nostre commerce finy, ce n'est pas raison de refuser à la justice et à nostre liberté l'expression de noz vrais ressentiments, et nommément de refuser aux bons subjects la gloire d'avoir reverement et fidellement servy un maistre, les imperfections duquel leur estoient si bien cognues, frustrant la posterité d'un si utile exemple. Et ceux qui, par respect de quelque obligation privée, espousent iniquement la memoire d'un prince meslouable, font justice particuliere aux despends de la justice publique. Titus Livius dict vray que « le langage des hommes nourris sous la royauté est toujours plein de vaines ostentations et faux tesmoignages » ; chascun eslevant indifferemment son roy à l'extreme ligue de valeur et grandeur souveraine. On peult reprouver la magnanimité de ces deux soldats qui respondirent à Neron, à sa barbe, l'un enquis de luy pourquoy il luy vouloit du mal : « Je t'aimoy quand tu le valois ; mais, depuis que tu es devenu parricide, bontefeu, basteleur, cochier, je te hay comme tu merites » ; l'autre, pourquoy il le vouloit tuer : « Par ce que je ne trouve autre remede à tes continuels malefices ». Mais les publics et universels tesmoignages qui, après sa mort, ont esté rendus, et le seront à tout jamais, à luy et à tous meschans comme luy, de ses tyranniques et vilains deportements, qui de sain enten-

Quisquam

*Vix radicitus e vita se tollit et ejicit;
Sed facit esse sui quiddam super inscius ipse,
Nec removet satis a projecto corpore sese, et
Vindicat¹.*

Bertrand du Glesquin mourut au siège du château de Rancon², près du Puy en Auvergne. Les assiegez, s'étant rendus après, furent obligés de porter les clefs de la place sur le corps du trespassé. Barthelemy d'Alviane, général de l'armée des Venitiens, étant mort au service de leurs guerres en la Bresse, et son corps ayant à être rapporté³ à Venise par le Veronois, terre ennemie, la plupart de ceux de l'armée estoient d'avis qu'on demandast saufconduit pour le passage à ceux de Verone; mais Theodore Trivolce⁴

dément les peut reprocher? Il me desplaist qu'en une si sainte police que la lacedemonienne, se fust meslée une si feinte cérémonie à la mort des roys. Tous les confederez et voysins, et tous les llothes, hommes, femmes, pesle-mesle, se descoupoient le front pour tesmoignage de dueil, et disoient en leurs cris et lamentations que celuy là, quel qu'il eust esté, estoit le meilleur roy de tous les leurs, attribuant au reng le los qui appartenoit au merite, et qui appartient au premier merite au postreme et dernier reng. Aristote, qui remue toutes choses, s'enquiert, sur le mot de Solon que « nul avant mourir ne peut estre dict heureux », si celuy là mesme qui a vescu et qui est mort à souhait peut estre dict heureux si sa renommée va mal, si sa posterité est miserable. Pendant que nous nous remuons, nous nous portons par preoccupation où il nous plaist; mais, étant hors de l'estre, nous n'avons aucune communication avec ce qui est; et seroit meilleur de dire à Solon que jamais homme n'est donc heureux, puis qu'il ne l'est qu'après qu'il n'est plus.

1. Il est rare que nous nous déracinions pour ainsi dire et rejettions de la vie. Dans son ignorance de l'avenir, l'homme s'imagine qu'une partie de lui-même lui survit, et il ne peut s'affranchir d'un corps périssable. (LUCRÈCE, III, 890 et 895). — Ce n'est pas là tout à fait le texte de Lucrèce, mais Montaigne est coutumier de ces arrangements dans les citations.

2. Du Guesclin mourut le 13 juillet 1380, au siège de Châteauneuf-de-Randon ou Randan, situé entre Mende et Le Puy.

3. Var. : Ayant été rapporté.

4. Var. : Trivolce.

y contredit et choisit plustost de le passer par vive force, au hazard du combat, « n'estant convenable, disoit-il, que celuy qui en sa vie n'avoit jamais eu peur de ses ennemis, estant mort, fist demonstration de les craindre ». De vray, en chose voisine, par les loix grecques¹, celuy qui demandoit à l'ennemy un corps pour l'inhumer renonçoit à la victoire, et ne luy estoit plus loisible d'en dresser trophée : à celuy qui en estoit requis, c'estoit tiltre de gain. Ainsi perdit Nicias l'avantage qu'il avoit nettement gagné sur les Corinthiens; et, au rebours, Agesilaus assura celuy qui luy estoit bien douteusement acquis sur les Bœotiens.

Ces traits se pourroient trouver estranges, s'il n'estoit receu de tout temps, non seulement d'estendre le soing que nous avons de nous² au delà cette vie, mais encore de croire que bien souvent les faveurs celestes nous accompagnent au tombeau et continuent à nos reliques : dequoy il y a tant d'exemples anciens, laissant à part les nostres, qu'il n'est besoing que je m'y estende. Edouard premier, roy d'Angleterre, ayant essayé aux longues guerres d'entre luy et Robert, roy d'Escosse, combien sa presence donnoit d'avantage à ses affaires, rapportant tousjours la victoire de ce qu'il entreprenoit en personne, mourant, obligea son fils par solennel serment à ce qu'estant trespasé, il fist bouillir son corps pour desprendre sa chair d'avec les os, laquelle il fit enterrer; et quant aux os, qu'il les reservast pour les porter avec luy et en son armée, toutes les fois qu'il luy adviendroit d'avoir guerre contre les Escossois, comme si la destinée avoit fatalement attaché la victoire à ses membres. Jean Vischa³, qui troubla la Boheme pour la deffence des erreurs de Wicief, voulut qu'on l'escorchast après sa mort, et de sa peau qu'on fist un tabourin à porter à la guerre contre ses ennemis, estimant que cela

1. Façon de s'exprimer toute latine. Nous dirions aujourd'hui : « Et, à ce sujet, nous trouvons dans les loix grecques que... ».

2. Var. : Le soing de nous.

3. Vischa, ou mieux Zischa, mort en 1424.

ayderoit à continuer les avantages qu'il avoit eus aux guerres qu'il avoit conduites contre eux¹. Certains Indiens portoient ainsin au combat contre les Espagnols les ossemens de l'un de leurs capitaines², en consideration de l'heur qu'il avoit eu en vivant. Et d'autres peuples, en ce mesme monde, traignent à la guerre ies corps des vaillans hommes qui sont morts en leurs batailles, pour leur servir de bonne fortune et d'encouragement. Les premiers exemples ne reservent au tombeau que la reputation acquise par leurs actions passées, mais ceux-cy y veulent encore mesler la puissance d'agir.

Le fait du capitaine Bayard est de meilleure composition, lequel, se sentant blessé à mort d'une harquebusade dans le corps, conseillé de se retirer de la meslée, respondit qu'il ne commenceroit point sur sa fin à tourner le dos à l'ennemy ; et, ayant combatu autant qu'il eut de force, se sentant defaillir et eschapper du cheval, commanda à son maistre d'hostel de le coucher au pied d'un arbre, mais que ce fust en façon qu'il mourust le visage tourné vers l'ennemy, comme il fit.

Il me faut adjouster cet autre exemple, aussi remarquable pour ceste consideration que nul des precedens. L'empereur Maximilian, bisayeul du roy Philippes³, qui est à present, estoit prince garny⁴, de tout plein de grandes qualitez, et entre autres d'une beauté de corps singuliere ; mais, parmy ces humeurs, il avoit ceste-cy bien contraire à celle des princes, qui, pour despecher les plus importants affaires, font leur throsne de leur chaire percée : c'est qu'il n'eut jamais valet de chambre si privé à qui il permist de le voir en sa garderobbe ; il se desroboit pour tomber de l'eau,

1. Var. : Qu'il avoit eus aux guerres *par luy conduictes* contre eux.

2. Var. : *D'un* de leurs capitaines.

3. Philippe II, roi d'Espagne, mort en 1578, fils de Charles-Quint, petit-fils de Philippe I^{er} et arrière-petit-fils de l'archiduc d'Autriche Maximilien I^{er}, empereur d'Allemagne.

4. Var. : Prince *doué*.

aussi religieux qu'une fille ¹ à ne descouvrir ny à medecin ny à qui que ce fust les parties qu'on a accoustumé de tenir cachées. Moy, qui ay la bouche si effrontée, suis pourtant par complexion touché de ceste honte ; si ce n'est à une grande suasion de la nécessité ou de volupté², je ne communique guiere aux yeux de personne les membres et actions que nostre coustume ordonne estre couvertes ; j'y souffre plus de contrainte que je n'estime bien seant à un homme, et surtout à un homme de ma profession. Mais luy en vint à telle superstition qu'il ordonna, par paroles expresses de son testament, qu'on luy attachast des calessons quand il seroit mort. Il devoit adjouster, par codicille, que celui qui les luy monteroit eust les yeux bandez³.

Ce conte me desplaît qu'un grand prince me fit⁴ d'un mien allié, homme assez cogneu et en paix et en guerre : c'est que mourant bien vieil en sa court, tourmenté de douleurs extremes de la pierre, il amusa toutes ses heures dernieres avec un soing vehement à disposer l'honneur et la ceremonie de son enterrement, et pressa toute la noblesse⁵ qui le visitoit de luy donner parole d'assister à son convoy. A ce prince mesme, qui le vid sur ces derniers traits, il fit une instante supplication que sa maison fust commandée de s'y trouver, employant plusieurs exemples et raisons à prouver que c'estoit chose qui appartenoit à un homme de sa sorte ; et sembla expirer content, ayant retiré ceste promesse et ordonné à son gré la distribution et ordre de sa monstre. Je n'ay guiere veu de vanité si perseverante.

1. Var. : Qu'une *pucelle*.

2. Var. : Ou de la volupté.

3. Var. : L'ordonnance que Cyrus fait à ses enfans, que ny eux ny autre ne voye et touche son corps, après que l'ame en sera separée, je l'attribue à quelque sienne devotion : car et son historien et luy, entre leurs grandes qualitez, ont semé par tout le cours de leur vie un singulier soin et reverence à la religion.

4. Var. : Qu'un *grand* me fit.

5. Var. : Et *somma* toute la noblesse.

Cette autre curiosité contraire, en laquelle je n'ay point aussi faute d'exemple domestique, me semble germaine à ceste-cy, d'aller se soignant et passionnant à ce dernier point à regler son convoy, à quelque particuliere et inusitée parsimonie, à un serviteur et une lanterne. Je voy louer cett'humeur et l'ordonnance de Marcus Æmilius Lepidus, qui deffendit à ses heritiers d'employer pour luy les cerimonies qu'on avoit accoustumé en telles choses. Est-ce encore temperance et frugalité d'éviter la despence et la volupté, desquelles l'usage et la cognoissance nous est imperceptible ? Voilà un'aisée reformation et de peu de coust¹. Je lairrois plustost la coustume ordonner de ceste cerimonie, et, sauf les choses requises au service de ma religion, si c'est en lieu où il soit besoing de l'enjoindre, m'en remettray volontiers à la discretion des premiers à qui cette sollicitude tombera en partage². Si j'avois à m'en empescher plus avant, je trouverois plus galand d'imiter ceux qui veulent³, vivans et respirans, jouyr de l'ordre et honneur de leur sepulture, et qui se plaisent de voir en marbre leur

1. Var. : S'il estoit besoin d'en ordonner, je seroy d'avis qu'en celle là, comme en toutes actions de la vie, chascun en rapportast la regle au degré de sa fortune. Et le philosophe Lycon prescrit sagement à ses amis de mettre son corps où ils adviseront pour le mieux, et, quant aux funerailles, de les faire ny superflues ny mechaniques.

2. Var. : Je lairrois *purement* la coustume ordonner de cette cerimonie, et m'en remettray à la discretion des premiers à qui je tomberay en charge. *Totus hic locus est contemnendus in nobis, non negligendus in nostris* (1). Et est saintement dict à un saint : *Curatio funeris, conditio sepulturæ, pompa exequiarum, magis sunt virorum solatia quam subsidia mortuorum* (2). Pourtant Socrates à Criton, qui sur l'heure de sa fin luy demande comment il veut estre enterré : « Comme vous voudrez », respond-il (3). Si j'avois...

Var. : 3. D'imiter ceux qui *entreprennent*.

(1) C'est un soin qu'il faut mépriser pour soi-même et ne pas négliger pour les siens. (CICÉRON, *Tuscul. Quæst.*, I, 45).

(2) Le soin des funerailles, le choix de la sepulture, la pompe des obsèques, servent plus à la consolation des vivans qu'à la tranquillité des morts. (S. AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, I, 12).

(3) Voy. PLATON, à la fin du *Phédon*.

morte contenance. Heureux qui sçachent resjouyr et gratifier leur sens par l'insensibilité et vivre de leur mort¹ !

CHAPITRE IV

Comme l'ame descharge ses passions sur des objets faux quand les vrais luy defaillent.

Un gentil-homme des nostres, merveilleusement subject à la goutte, estant pressé par les medecins de laisser du tout

4. Var. : A peu que je n'entre en haine irreconciliable contre toute domination populaire, quoy qu'elle me semble la plus naturelle et equitable, quand il me souvient de cette inhumaine injustice du peuple athenien, de faire mourir sans remission et sans les vouloir seulement ouir en leurs defenses ces braves capitaines venants de gagner contre les Lacedemoniens la bataille navalle près les isles Arginenses (1), la plus contestée, la plus forte bataille que les Grecs aient onques donnée en mer de leurs forces ; par ce qu'après la victoire, ils avoient suivy les occasions que la loy de la guerre leur presentoit, plustost que de s'arrester à recueillir et inhumer leurs morts. Et rend cette execution plus odieuse le fait de Diomedon : cettuy cy est l'un des condamnez, homme de notable vertu, et militaire et politique, lequel, se tirant avant pour parler après avoir ouy l'arrest de leur condemnation, et trouvant seulement lors temps de paisible audience, au lieu de s'en servir au bien de sa cause et à descouvrir l'evidente iniquité d'une si cruelle conclusion, ne representa qu'un soin de la conservation de ses juges, priant les dieux de tourner ce jugement à leur bien ; et, à fin que, par faute de rendre les vœux que luy et ses compagnons avoient voués en recognoissance d'une si illustre fortune, ils n'attirassent l'ire des dieux sur eux, les advertissant quels vœux c'estoient ; et, sans dire autre chose et sans marchander, s'achemina de ce pas courageusement au supplice. La fortune, quelques années après, les punit de mesme pain souffe : car Chabrias, capitaine general de leur armée de mer, ayant eu le dessus du combat contre Pollis, admiral de Sparte, en l'isle de Naxe (2), perdit le fruit tout net et contant de sa victoire, tres important à leurs affaires, pour n'encourir le malheur de cet exemple : et, pour ne perdre peu de corps morts de ses amis, qui flottoyent en mer, laissa voguer en sauveté

(1) Ou *Arginenses*, du latin *Arginusæ* ; deux îles près de la Troade.

(2) Naxos, île de la mer Egée, la plus grande des Cyclades.

l'usage des viandes salées, avoit accoustumé de répondre fort plaisamment¹ que sur les efforts et tourments du mal il vouloit avoir à qui s'en prendre, et que, s'escriant et maudissant tantost le cervelat, tantost la langue de bœuf et le jambon, il s'en sentoît d'autant allegé. Mais, en bon escient, comme, le bras estant haussé pour frapper, il nous deult si le coup ne rencontre et qu'il aille au vent; aussi que, pour rendre une veuë plaisante, il ne faut pas qu'elle soit perduë et escartée dans le vague de l'air, ains qu'elle aye bute pour la soustenir à raisonnable distance :

*Ventus ut amittit vires, nisi robore densæ
Occurrant silvæ, spatio diffusus inani*² :

de mesme il semble que l'ame esbranlée et esmeuë se perde en soy-mesme si on ne luy donne prinse; et faut tousjours luy fournir d'object où elle s'abutte et agisse. Plutarque dit³, à propos de ceux qui s'affectionnent aux guenons et petits chiens, que la partie amoureuse qui est en nous, à

un monde d'ennemis vivants, qui depuis leur feirent bien acheter cette importune superstition.

*Quæris quo jaceas, post obitum loco?
Quo non nata jacent*(¹).

Cet autre redonne le sentiment du repos à un corps sans ame,

Neque sepulcrum, quo recipiat, habeat portum corporis,

Ubi, remissa humana vita, corpus requiescat a malis(²):

tout ainsi que nature nous fait voir que plusieurs choses mortes ont encore des relations occultes à la vie. Le vin s'altère aux caves, selon aucunes mutations des saisons de la vigne; et la chair de venaison change d'estat aux saloirs et de goust, selon les loix de la chair vive, à ce qu'on dit.

1. Var. : De répondre *plaisamment*.

2. De même que le vent, si d'épaisses forêts ne viennent pas lui faire obstacle, perd ses forces et se dissipe dans l'espace. (LUCAIN, III, 362).

3. Voy. *Vie de Périclès*, au commencement.

(1) Veux-tu savoir où tu seras après la mort? Où sont les choses à naître. (SÉNÈQUE. *Troad.*, chor., acte II, v. 30).

(2) Qu'il n'ait pas de tombeau pour le recevoir, où, déchargé du poids de la vie, son corps repose en paix. (ENNIUS, *apud Cic.*, *Tuscul.*, I, 44).

faute de prise legitime, plustost que de demeurer en vain, s'en forge ainsin une faulce et frivole. Et nous voyons que l'ame en ses passions se pipe plutost elle mesme, se dressant un faux subject et fantastique, voire contre sa propre creance, que de n'agir contre quelque chose. Ainsin emporte les bestes leur rage à s'attaquer à la pierre et au fer qui les a blessées, et à se venger à belles dents sur elles mesmes¹ du mal qu'elles sentent.

*Pannonis haud aliter post ictum sævior ursa,
Cui jaculum parva libis amentavit habena,
Se rotat in vulnus, telumque irata receptum
Impetit, et secum fugientem circuit hastam².*

Quelles causes n'inventons nous des malheurs qui nous adviennent? A quoy ne nous prenons nous, à tort ou à droit, pour avoir où nous escrimer? Ce ne sont pas ces tresses blondes que tu deschires, ny la blancheur de ceste poitrine que, despite³, tu bas si cruellement, qui ont perdu d'un malheureux plomb ce frere bien aymé : prends t'en ailleurs⁴. Qui n'a veu mascher et engloutir les cartes, se gorger d'une bale de dets⁵, pour avoir où se venger de la perte de son argent? Xerxés foita la mer et escrivit un cartel de deffi au mont Athos; et Cyrus amusa toute une armée, plusieurs jours, à se venger de la riviere de Gyndus⁶, pour

1. Var. : Sur soy-mesmes.

2. Ainsi l'ourse de Pannonie devient plus féroce après avoir été atteinte du javelot que retient la mince courroie de Libye. Furieuse, elle se rue sur sa blessure et poursuit le fer qui tourne avec elle. (LUCAIN, VI, 220).

3. Var. : *Despitée*.

4. Var. : Livius, parlant de l'armée romaine en Espagne, après la perte des deux freres (1), ses grands capitaines : *Flere omnes repente, et offensare capita* (2) : c'est un usage commun. Et le philosophe Bion, de ce roy qui de dueil s'arrachoit le poil, fut plaisant : « Cetuy-cy pense-il que la pelade soulage le dueil » ?

5. C'est-à-dire : « Se gorger de dés à jouer, plein la pochette qui les renferme ».

6. Fleuve d'Assyrie. Les Latins disaient *Gyndes*.

(1) Publius et Cnéius Scipion.

(2) Chacun se mit aussitôt à pleurer et à se frapper la tête. (TITELIVE, XXV, 37).

la peur qu'il avoit eu en la passant; et Caligula ruina une tresbelle maison, pour le plaisir que sa mere y avoit receu¹. Augustus Cesar, ayant esté battu de la tampeste sur mer, se print à deffier le dieu Neptunus, et en la pompe des jeux Circenses fit oster son image du reng où elle estoit parmy les autres dieux, pour se venger de luy. En quoy il est encore moins excusable que les precedens, et moins qu'il ne fut depuis, lors qu'ayant perdu une bataille sous Quintilius Varus en Allemaigne, il alloit, de colere et de desespoir, choquant sa teste contre la muraille, en s'escriant : « Varus, rens moy mes soldats! » car ceux là surpassent toute folie, d'autant que l'impieté y est jointe, qui s'en adressent à Dieu mesmes à belles injures, ou à la fortune², comme si elle avoit des oreilles subjectes à nostre batterie³. Or, comme dit cest ancien poëte chez Plutarque⁴ :

*Point ne se faut courroucer aux affaires :
Il ne leur chaut de toutes nos choleres.*

Mais nous ne dirons jamais assez d'injures au desreglement de nostre esprit.

1. Var.: Y avoit eu. Le peuple disoit en ma jeunesse qu'un roy de noz voisins(1), ayant receu de Dieu une bastonade, jura de s'en venger, ordonnant que de dix ans on ne le priast, ny parlast de luy, ny autant qu'il estoit en son auctorité, qu'on ne creust en luy : par où on vouloit peindre non tant la sottise que la gloire naturelle à la nation, dequoy estoit le compte. Ce sont vices tousjours conjointcs; mais telles actions tiennent, à la verité, un peu plus encore d'outrecuidance que de bestise.

2. Var. : A Dieu mesmes ou à la fortune.

3. Var. : A l'exemple des Thraces, qui, quand il tonne ou esclaire, se mettent à tirer contre le ciel d'une vengeance titaniennne pour rengrer Dieu à raison, à coups de fleche.

4. Dans son traité du Contentement ou Repos de l'esprit, c. 4.

(1) Probablement Alphonse XI, roi de Castille, mort en 1350.

CHAPITRE V

*Si le chef d'une place assiégée doit sortir
pour parlementer.*

Lucius Marcius¹ légat des Romains en la guerre contre Perseus, roy de Macedoine, voulant gagner le temps qu'il luy falloit encore à mettre en point son armée, sema des entregets d'accord, desquels le roy, endormi, accorda trefve pour quelques jours, fournissant par ce moyen son ennemy d'oportunité et loisir pour s'armer : d'où le roy encourut sa dernière ruine². Si est-ce que le Senat romain, à qui le seul avantage de la vertu sembloit moyen juste pour acquérir la victoire, trouva cette pratique laide et deshonneste, n'ayant encores ouy sonner à ses oreilles cette belle sentence :

Dolus an virtus³ quis in hoste requirat⁴?

1. Martius est prénommé *Quintus* dans TIRE-LIVE, XLII, 37.

2. Var. : (Cette fin d'alinéa offre la leçon suivante dans l'édition de 1595) :

Si est-ce que les vieux du Senat, memoratifs des mœurs de leurs peres, accuserent cette pratique comme ennemie de leur stile ancien : qui fut, disoient-ils, combattre de vertu, non de finesse, ny par surprises et rencontres de nuict, ny par fuittes apostées et recharges inopinées, n'entreprenans guerre qu'après l'avoir denoncée, et souvent après avoir assigné l'heure et lieu de la bataille. De cette conscience ils renvoierent à Pyrrhus son traistre medecin, et aux Phaliques leur desloyal maistre d'escole. C'estoient les formes vraiment romaines, non de la grecque subtilité et astuce punique, où le vaincre par force est moins glorieux que par fraude. Le tromper peut servir pour le coup; mais celuy seul se tient pour surmonté qui scait l'avoir esté ny par ruse, ny de sort, mais par vaillance, de troupe à troupe, en une franche et juste guerre. Il appert bien par ce langage de ces bonnes gens qu'ils n'avoient encore receu cette belle sentence.

3. Ruse ou valeur, qu'importe entre ennemis? (VIRGILE, *En.*, II, 390).

4. Var. : Les Achaïens, dit Polybe, detestoient toute voye de tromperie en leurs guerres, n'estimants victoire, sinon où les courages des

Quand à nous, moins superstitieux, qui tenons celuy avoir l'honneur de la guerre qui en a le profit, et qui, après Lysander, disons que où la peau du lyon ne peut suffire, il y faut coudre un lopin de celle du renard, les plus ordinaires occasions de surprinse se tirent de ceste pratique, et n'est heure, disons nous, où un chef doive avoir plus l'œil au guet que celle des parlemens et traités d'accord; et, pour cette cause, c'est une reigle en la bouche de tous les hommes de guerre de nostre temps, qu'il ne faut jamais que le gouverneur en une place assiegée sorte luy mesmes pour parlementer. Du temps de nos peres, cela fut reproché aux seigneurs de Montmord et de l'Assigni, deffendans Mouson contre le comte de Nansaut¹. Mais aussi, à ce conte, celuy là seroit excusable qui sortiroit en telle façon que la seureté et l'avantage demeurast de son costé, comme fit en la ville de Regge le comte Guy de Rangon (s'il en faut croire mon-

ennemis sont abbattus. *Eam vir sanctus et sapiens sciet veram esse victoriam quæ salva fide et integra dignitate parabitur* (1), dit un autre.

*Vosne velit an me regnare hera, quidve ferat fors,
Virtute experiamur* (2).

Au royaume de Ternate (3), parmi ces nations que si à pleine bouche nous appellons barbares, la coutume porte qu'ils n'entreprennent guerre sans l'avoir denoncée, y adjoustans ample declaration des moiens qu'ils ont à y employer, quels, combien d'hommes, quelles munitions, quelles armes, offensives et defensives. Mais aussi, cela faict, ils se donnent loy de se servir à leur guerre, sans reproche, de tout ce qui aide à vaincre. Les anciens Florentins estoient si esloignés de vouloir gagner advantage sur leurs ennemis par surprinse qu'ils les advertissoient un mois avant que de mettre leur exercite aux champs, par le continuel son de la cloche qu'ils nommoient *Martinnella* (4).

1. Pont-à-Mousson contre le comte de Nassau.

(1) L'homme sage et vertueux doit savoir que la victoire véritable est celle que peuvent approuver l'honneur et la bonne foi. (FLORUS, 1, 42).

(2) Eprouvons par le courage si c'est à vous ou à moi que la fortune, maîtresse des événements, destine l'empire. (ENNIUS, *apud Cic.*, de *Officiis*, 1, 42).

(3) Principale île des Moluques dans l'Océanie.

(4) Du nom de *saint Martin*.

sieur du Bellay¹, car Guicciardin dit que ce fut luy mesmes), lors que le seigneur de l'Escut s'en approcha pour parler, car il abandonna de si peu son fort qu'un trouble s'estant esmeu pendant ce parlement, non seulement monsieur de l'Escut et sa troupe, qui estoit approchée avec luy, se trouva la plus foible², de façon que Alexandre Trivulce y fut tué; mais luy mesmes fut contrainct, pour le plus seur, de suivre le comte et se jeter, sur sa foy, à l'abri des coups dans la ville.

Eumenes, en la ville de Nora, pressé par Antigonus, qui l'assiegeoit, de sortir parler à luy, et qui après plusieurs autres entremises alleguoit³ que c'estoit raison qu'il vinst devers luy, attendu qu'il estoit le plus grand et le plus fort; après avoir faict cette noble responce: « Je n'estimeray jamais homme plus grand que moy tant que j'auray mon espée en ma puissance », ne s'y consentit⁴ qu'Antigonus ne luy eust donné Ptolomæus⁵, son propre nepveu, ostage, comme il demandoit.

Si est-ce que encores en y a il qui se sont tres-bien trouvez de sortir sur la parole de l'assaillant: tesmoing Henry de Vaux, chevalier champenois, lequel estant assiégé dans le chasteau de Commercy par les Anglois, et Barthelemy de Bonnes, qui commandoit au siege, ayant par dehors faict sapper la plus part du chasteau, si qu'il ne restoit que le feu pour accabler les assiegez sous les ruines, somma ledit Henry à parlementer pour son profict, comme il fit luy quatriesme; et, son evidente ruyne luy ayant esté monstrée à l'œil, il s'en sentit singulierement obligé à l'ennemy, à la discretion duquel après qu'il se fut rendu et sa troupe, le feu estant mis à la mine, les estansons de bois venant à faillir⁶, le chasteau fut emporté de fons en comble.

1. Var. : S'il en faut croire *du Bellay*.

2. Var. : *Le plus foible*.

3. Var. : De sortir *pour luy parler, alleguant*.

4. Var. : *N'y consentit*.

5. Var. : *Ptolomæus*.

6. Var. : *Venus à faillir*.

Je me fie aysément à la foy d'autrui, mais mal-aisément le fairoi je lors que je donrois à juger l'avoir plustost fait par desespoir et faute de cœur que par franchise et fiance de sa loyauté.

CHAPITRE VI

L'Heure des parlemens dangereuse.

Toutes-fois je vis dernièrement en mon voisinage de Mussidan¹ que ceux qui en furent délogez à force par nostre armée et autres de leur party crioient comme de trahison de ce que, pendant les entremises d'accord et le parlement² se continuant encores, on les avoit surpris et mis en pieces, chose qui eust eu à l'avanture apparence en un autre siecle³; mais, comme je viens de dire, nos façons sont entierelement esloignées de ces reigles, et ne se doit attendre fiance des uns aux autres, que le dernier seau d'obligation n'y soit passé: encore y a il lors assés affaire⁴.

Cleomenes disoit que, quelque mal qu'on peust faire aux ennemis en guerre, cela estoit par dessus la justice, et non

1. Mussidan, petite ville du Périgord.

2. Var.: Et le *traicté*.

3. Var.: En *autre siecle*.

4. Var.: Et a tousjours esté conseil hazardeux de fier à la licence d'une armée victorieuse l'observation de la foy qu'on a donnée à une ville qui vient de se rendre par douce et favorable composition, et d'en laisser sur la chaude l'entrée libre aux soldats. L. Æmylius Regillus, preteur romain, ayant perdu son temps à essayer de prendre la ville de Phocées à force, pour la singuliere proüesse des habitants à se bien defendre, fait pacte avec eux de les recevoir pour amis du peuple romain et d'y entrer comme en ville confédérée, leur estant toute crainte d'action hostile. Mais, y ayant quand et luy introduict son armée pour s'y faire voir en plus de pompe, il ne fut en sa puissance, quelque effort qu'il y employast, de tenir la bride à ses gents, et veit devant ses yeux fourrager bonne partie de la ville, les droicts de l'avarice et de la vengeance suppeditant ceux de son autorité et de la discipline militaire.

subject à icelle, tant envers les dieux qu'envers les hommes; et, ayant fait treve avec les Argiens pour sept jours, la troisieme nuit après il les alla charger tous endormis et les déficit, alleguant qu'en sa treve il n'avoit pas esté parlé des nuicts; mais les dieux vengerent ceste perfide subtilité¹.

Monsieur d'Aubigny assiegeant Cappoûe et, après y avoir fait une furieuse baterie, le seigneur Fabrice Colonne, capitaine de la ville, ayant commencé à parlementer de dessus un bastion et ses gens faisant plus molle garde, les nostres s'en amparèrent et mirent tout en pieces. Et de plus fresche memoire, à Yvoy², le seigneur Jullian Rommero, ayant fait ce pas de cleric de sortir pour parlementer avec monsieur le connestable, trouva au retour sa place saisie. Mais, afin que nous ne nous en aillions pas sans revanche, le marquis de Pesquaire assiegeant Genes, où le duc Octavian Fregose commandoit sous nostre protection, et l'accord entre eux ayant esté poussé si avant qu'on le tenoit pour fait, sur le point de la conclusion, les Espagnols, s'estans coullés dedans, en usarent comme en une victoire planiere; et depuis, en Ligny³ en Barrois, où le comte de Brienne commandoit, l'empereur l'ayant assiégué en personne, et Bertheville, lieu-

1. Var. : Pendant le parlement et qu'ils musoient sur leurs seurtez, la ville de Casilinum fut saisie par surprinse. Et cela pourtant au siecle et des plus justes capitaines et de la plus parfaite milice romaine: car il n'est pas dict qu'en temps et lieu il ne soit permis de nous prevaloir de la sottise de noz ennemis, comme nous faisons de leur lascheté. Et certes la guerre a naturellement beaucoup de privileges raisonnables au prejudice de la raison. Et icy faut la regle, *Neminem id agere ut ex alterius prædetur inscitia* (1). Mais je m'estonne de l'estendue que Xenophon leur donne, et par les propos, et par divers exploits de son parfait empereur: autheur de merveilleux poids en telles choses, comme grand capitaine et philosophe des premiers disciples de Socrates; et ne consens pas à la mesure de sa dispense en tout et par tout.

2. Ou Carignan, petite ville sur la rivière de Chiers, dans le département des Ardennes.

3. Var : A Ligny.

(1) Que personne ne doit chercher à faire son profit de la sottise d'autrui. (Cicéron, *de Offic.*, III, 17).

tenant dudict comte, estant sorty pour parlemanter, pendant le parlemant la ville se trouva saisie.

Fù il vincer sempre mai laudabil cosa,
Vincasi o per fortuna o per ingegno¹.

disent-ils. Mais le philosophe Chrisippus n'eust pas esté de cet advis, et moy aussi peu : car il disoit que ceux qui courent à l'envy doivent bien employer toutes leurs forces à la vistesse, mais il ne leur est pourtant aucunement loisible de mettre la main sur leur adversaire pour l'arrester, ny de luy tendre la jambe pour le faire cheoir. Et plus genereusement encore ce grand Alexandre, à Polypercon, qui luy suadoit de se servir de l'avantage que l'obscurité de la nuict luy donnoit pour assaillir Darius : « Point, fit-il, ce n'est pas à moy d'employer² des victoires desrobées : *Malo me fortunæ pœniteat quam victoriæ pudeat*³ ».

*Atque idem fugientem haud est dignatus Orodem
Sternere, nec jacta cæcum dare cuspide vulnus;
Obvius adversoque occurrit, seque viro vir
Contulit : haud furto melior, sed fortibus armis*⁴.

CHAPITRE VII

Que l'intention juge nos actions.

La mort, dict-on, nous acquitte de toutes nos obligations; j'en sçay qui l'ont prins en diverse façon. Henry septiesme,

1. Il est toujours glorieux de vaincre, que la victoire soit due au hasard ou à l'habileté. (ARIOSTE, chant XV).

2. Var.: Point, dit-il, ce n'est pas à moy de chercher.

3. J'aime mieux avoir à me plaindre de la fortune qu'à rougir de la victoire. (QUINTE-CURCE, IV, 43).

4. Il (Mézence) dédaigne de frapper Orode dans sa fuite, de lui lancer le trait qui le blesserait par derrière; il court à lui, et c'est de front, d'homme à homme, qu'il l'attaque: il veut vaincre non par surprise, mais par la seule force des armes. (VIRGILE, *En.*, X, 732).

roy d'Angleterre, fit composition avec dom Philippe, fils de l'empereur Maximilian, ou, pour le confronter plus honorablement, pere de l'empereur Charles cinquiesme, que ledict Philippe remettoit entre ses mains le duc de Suffolc de la Rose blanche, son ennemy, lequel s'en estoit fuy et retiré au Pays-Bas, moyennant qu'il promettoit de n'attenter rien sur la vie dudict duc; toutes-fois, venant à mourir, il commanda par son testament expressement à son fils¹ de le faire mourir soudain après qu'il seroit decédé. Dernierement, en cette tragedie que le duc d'Albe nous fit voir à Bruxelles és comtes de Horne et d'Aiguemond², il y eut tout plein de choses remarquables et, entre autres, que ledict comte d'Aiguemond, sous la foy et assurance duquel le comte de Horne s'estoit venu rendre au duc d'Albe, requit avec grande instance qu'on le fist mourir le premier, affin que sa mort le garantist³ de l'obligation qu'il avoit audict comte de Horne. Il semble que la mort n'ait point deschargé le premier de sa foy donnée, et que le second en estoit quite, mesmes sans mourir. Nous ne pouvons estre tenus au delà de nos forces et de nos moyens; à cette cause, par ce que les effects et executions ne sont aucunement en nostre puissance, et qu'il n'y a rien en bon escient en nostre puissance que la volonté, en celle là se fondent par necessité et s'establisent toutes les reigles du devoir de l'homme. Par ainsi, le comte d'Aiguemond, tenant son âme et volonté endebtée à sa promesse, bien que la puissance de l'effectuer ne fust pas en ses mains, estoit sans doute absous de son devoir quand il eust survescu le comte de Horne. Mais le roy d'Angleterre, faillant à sa parole par son intention, ne se peut excuser pour avoir retardé jusques après sa mort l'execution de sa desloyauté, non plus que le masson de Herodote⁴, lequel,

1. Var.: Il commanda par son testament à son fils.

2. Philippe II de Montmorency-Nivelles, comte de Horn, et Lamoral, comte d'Egmont, décapités le 4 juin 1568.

3. Var.: Affin que sa mort l'affranchist.

4. L'architecte du trésor de Rhampsinite. Voy. HÉRODOTE, II, 121.

ayant loyallement conservé durant sa vie le secret des thresors du roy d'Egypte, son maistre, mourant les descouvrit à ses enfans ¹.

CHAPITRE VIII

De l'Oisiveté.

Comme nous voyons des terres oysives, si elles sont grasses et fertiles, qu'elles ne cessent de foisonner ² en cent mille sortes d'herbes sauvages et inutiles, et que, pour les tenir en office, il les faut assubjectir et employer à certaines semences pour nostre service; et comme nous voyons que les femmes produisent bien toutes seules des amas et pieces de chair informes, mais que, pour faire une generation bonne et naturelle, il les faut embesoigner d'une autre semence, ainsin est-il des esprits: si on ne les occupe à certain sujet qui les bride et contraigne, ils se jettent desreiglez par-cy, par-là, dans le vague champ des imaginations.

*Sicut aquæ tremulum labris ubi lumen ahenis
Sole repercussum, aut radiantis imagine Lunæ,*

1. Var.: J'ay veu plusieurs de mon temps, convaincus par leur conscience retenir de l'autruy, se disposer à y satisfaire par leur testament, et après leur décès. Ils ne font rien qui vaille, ny de prendre terme à chose si pressante, ny de vouloir restablir une injure avec si peu de leur ressentiment et interest. Ils doivent plus du leur. Et d'autant qu'ils payent plus poisamment et incommodément, d'autant en est leur satisfaction plus juste et meritoire. La penitence demande à charger. Ceux là font encore pis qui reservent la declaration de quelque haineuse volonté envers le proche à leur dernière volonté, l'ayants cachée pendant la vie, et monstrent avoir peu de soin du propre honneur, irritans l'offencé à l'encontre de leur memoire, et moins de leur conscience, n'ayants, pour le respect de la mort mesme, sceu faire mourir leur maltalent et en estendant la vie outre la leur. Iniques juges, qui remettent à juger alors qu'ils n'ont plus cognoissance de cause. Je me garderay, si je puis, que ma mort die chose que ma vie n'ayt premierement dit et apertement.

2. Var.: Si elles sont grasses et fertiles, *foisonner*.

*Omnia pervolitat late loca, jamque sub auras
Erigitur, summique ferit laquearia tecti* ¹.

Et n'est folie ny rêverie qu'ils ne produisent en cette agitation.

*Velut ægri somnia, vanæ
Finguntur species* ².

L'ame qui n'a point de but estably, elle se perd : car, comme on dict, c'est n'estre en aucun lieu que d'estre partout.

Quisquis ubique habitat, Maxime, nusquam habitat ³.

Dernièrement que je me retiray chez moy, deliberé, autant que je pourroy, de ⁴ ne me mesler d'autre chose que de passer en repos et à part ce peu qui me reste de vie, il me sembloit ne pouvoir faire plus grande faveur à mon esprit que de le laisser en pleine oysiveté s'entretenir soy mesmes, et s'arrester et rasseoir en soy : ce que j'esperois qu'il peust meshuy faire plus aisément, devenu avec le temps plus poissant et plus meur; mais je trouve,

Variam semper dant otia mentem ⁵,

que, au rebours, faisant le cheval eschappé, il se donne cent fois plus d'affaire ⁶ à soig-mesmes qu'il n'en prenoit pour autrui; et m'enfante tant de chimeres et monstres fantasques les uns sur les autres, sans ordre et sans propos, que, pour en contempler à mon aise l'ineptie et l'estrangeté, j'ay commancé de les mettre en rolle, esperant avec le temps luy en faire honte à luy mesmes.

1. Ainsi, lorsque dans un vase d'airain une onde agitée réfléchit les rayons du soleil ou l'image adoucie de la lune, les reflets de lumière voltigent de tous côtés, à droite, à gauche, ou s'élèvent subitement et vont frapper les plus hauts lambris. (VIRGILE, *En.*, VIII, 22).

2. Ils se forgent des chimères, vrais songes de malade. (HORACE, *Art poétique*, v. 7).

3. Vers de MARTIAL, VIII, épigr. 73, que Montaigne a traduit avant de le citer.

4. Var. : *De* (préposition supprimée).

5. L'esprit se dissipe dans l'oïveté. (LUCAIN, IV, 701).

6. Var. : Cent fois plus *de carrière*.

CHAPITRE IX

Des menteurs.

Il n'est homme à qui il siese si mal de se mesler de parler de memoire qu'à moy¹ : car je n'en reconnoy quasi trasse en moy, et ne pense qu'il y en aye au monde une autre si monstrueuse² en defaillance. J'ay toutes mes autres parties viles et communes, mais en cette-là je pense estre singulier et tres-rare, et digne de gagner par là nom³ et reputation. Outre l'inconvenient naturel que j'en souffre⁴, si en mon païs on veut dire qu'un homme n'a point de sens, ils disent qu'il n'a point de memoire; et quand je me plains du defect de la mienne, ils me reprennent et mescroient, comme si je m'accusois d'estre insensé : ils ne voyent pas de chois entre memoire et entendement. C'est bien empirer mon marché; mais ils me font tort, car il se voit par experience, plustost au rebours, que les memoires excellentes se joignent volontiers aux jugemens debiles. Ils me font tort aussi en cecy, qui ne sçay rien⁵ si bien faire qu'estre amy, que les mesmes paroles qui accusent ma maladie representent l'ingratitude. On se prend de mon affection à ma memoire, et d'un defect naturel on en fait un defect de conscience. Il a oublié, dict-on, cette priere ou cette promesse; il ne se souvient point de ses amys; il ne s'est point souvenu de dire, ou faire, ou taire cela, pour l'amour

1. Montaigne se plaint à plusieurs reprises de sa mémoire dans le cours des *Essais*; il ajoute ici que cette plainte ne trouvait autour de lui que des incrédules. Nous serions tentés de partager ce scepticisme, en présence de l'immensité de souvenirs qu'il a su mettre en œuvre.

2. Var. : Une autre si *merveilleuse*.

3. Var. : De *gagner nom*.

4. Var. : (Car certes, veu sa nécessité, Platon a raison de la nommer une grande et puissante déesse).

5. *Qui* est le relatif du pronom *me*.

de moy. Certes je puis aisément oublier, mais de mettre à nonchalloit la charge que mon amy m'a donnée, je ne le fay pas. Qu'on se contente de ma misere, sans en faire une espece de malice, et de la malice autant ennemye de mon humeur.

Je me console aucunement : premierement, de ce que mon parler en est plus court, car le magasin de la memoire est volontiers plus fourny de matiere que n'est celuy de l'invention. C'est pitié, je l'essaye par la preuve d'aucuns de mes privez amys : à mesure que la memoire leur fournit la chose entiere et presente, ils reculent si arriere leur narration et la chargent de tant de vaines circonstances que, si le conte est bon, ils en estouffent la bonté ; s'il ne l'est pas, vous estes à maudire ou l'heur de leur memoire, ou le malheur de leur jugement : aussi, qu'il me souvient¹ moins des offenses receuës, comme disoit cet ancien², et que les lieux et les livres que je revoiy me rient tousjours d'une fresche nouvelleté³.

1. Proposition complétive, qui a pour primordiale celle du commencement de l'alinéa. Lisez : « Je me console aussi de ce qu'il me souvient ».

2. Cicéron, dans sa défense de Ligarius contre César : *Oblivisci nihil soles, nisi injurias*.

3. Var. : (Tout ce paragraphe a été remanié de la manière suivante dans l'édition de 1595 :)

Je me console aucunement : premierement, sur ce que c'est un mal duquel principalement j'ay tiré la raison de corriger un mal pire, qui se fust facilement produit en moy, sçavoir est l'ambition, car cette defaillance est insupportable à qui s'empestre des negociations du monde ; — que, comme disent plusieurs pareils exemples du progrès de nature, elle a volontiers fortifié d'autres facultés en moy à mesure que cette-cy s'est affoiblie ; et irois facilement couchant et allanguissant mon esprit et mon jugement sur les traces d'autrui, sans exercer leurs propres forces, si les inventions et opinions estrangieres m'estoient presentés par le benefice de la memoire ; — que mon parler en est plus court, car le magasin de la memoire est volontiers plus fourny de matiere que n'est celuy de l'invention. Si elle m'eust tenu bon, j'eusse assourdi tous mes amys de babil, les subjects esveillans cette telle quelle faculté que j'ay de les manier et employer, eschauffant et attirant mes discours. C'est pitié, je l'essaye par la preuve d'aucuns de mes privez amys : à mesure que la memoire leur fournit la chose entiere et presente, ils reculent si arriere

Ce n'est pas sans raison qu'on dit que qui ne se sent point assez ferme de memoire ne se doit pas mesler d'estre menteur. Je sçay bien que les grammairiens font difference entre dire mensonge et mentir, et disent que dire mensonge, c'est dire chose fauce, mais qu'on a pris pour vraye, et que la definition du mot de *mentir* en latin, d'où nostre françois est party, porte autant comme aller contre sa conscience, et que par consequent cela ne touche que ceux qui disent contre ce qu'ils sçavent, desquels je parle. Or ceux icy, ou ils inventent marc et tout, ou ils deguisent et alterent un fons veritable. Lors qu'ils deguisent et changent, à les remettre souvent en ce mesme conte, il est malaisé qu'ils ne se desferrent, par ce que la chose comme elle est s'estant logée la premiere dans la memoire et s'y estant empreincte par la voye de la connoissance et de la science, il est mal-aisé qu'elle ne se represente à l'imagination, delogeant la fauceté qui n'y peut avoir le pied si ferme ny si rassis, et que les circonstances du premier aprentissage, se coulant à tous coups dans l'esprit, ne facent perdre le souvenir des pieces raportées faulses ou abastardies. En ce qu'ils inventent tout à fait, d'autant qu'il n'y a nulle impression contraire qui

leur narration et la chargent de tant de vaines circonstances que, si le conte est bon, ils en estouffent la bonté; s'il ne l'est pas, vous estes à maudire ou l'heur de leur memoire ou le malheur de leur jugement. Et c'est chose difficile de fermer un propos et de le couper depuis qu'on est arroutté, et n'est rien où la force d'un cheval se cognoisse plus qu'à faire un arrest rond et net. Entre les pertiments mesmes, j'en voy qui veulent, et ne se peuvent desfaire de leur course: ce pendant qu'ils cherchent le point de clorre le pas, ils s'en vont balivernant et trainant comme des hommes qui defaillent de foiblesse. Sur tout les vieillards sont dangereux, à qui la souvenance des choses passées demeure, et ont perdu la souvenance de leurs redites. J'ay veu des recits bien plaisans devenir tres-ennuyeux en la bouche d'un seigneur, chacun de l'assistance en ayant esté abreuvé cent fois. Secondement, qu'il me souvient moins des offenses receuës, ainsi que disoit cet ancien: Il me faudroit un protocole; comme Darius, pour n'oublier l'offence qu'il avoit receue des Atheniens, faisoit qu'un page, à tous les coups qu'il se mettoit à table, luy vinst rechanter par trois fois à l'oreille: « Sire, souviens vous des Atheniens »; et que les lieux et les livres que je revoiy me rient tousjours d'une fresche nouvelleté.

choque leur fauceté, ils semblent avoir d'autant moins à craindre de se mesconter. Toutesfois encore, cecy, par ce que c'est un corps vain et sans prise, eschappe volontiers à la memoire, si elle n'est bien assurée. Dequoy j'ay souvent veu l'experience, et plaisamment, aux despens de ceux qui font profession de ne former autrement leur parole que selon qu'il sert aux affaires qu'ils negotient, et qu'il plaist aux grands à qui ils parlent : car ces circonstances à quoy ils veulent asservir leur foy et leur conscience estans sujettes à plusieurs changements, il faut que leur parole se diversifie quand et quand, d'où il advient que de mesme chose ils disent gris tantost¹, tantost jaune, à tel homme d'une sorte, à tel d'une autre; et si par fortune ces hommes rapportent en butin leurs instructions si contraires, que devient cette belle art²? Outre ce qu'imprudemment ils se desferrent eux-mesmes si souvent, car quelle memoire leur pourroit suffire à se souvenir de tant de diverses formes qu'ils ont forgées à un mesme subject? J'ay veu plusieurs de mon temps envier la reputation de cette belle sorte de prudence, qui ne voyent pas que, si la reputation y est, l'effect n'y peut estre³.

1. Var. : *Tantost gris.*

2. Var. : *Ce bel art.*

3. Var. : En verité, le mentir est un maudit vice. Nous ne sommes hommes et ne nous tenons les uns aux autres que par la parole. Si nous en connoissons l'horreur et le poids, nous le poursuivrions à feu plus justement que d'autres crimes. Je trouve qu'on s'amuse ordinairement à chastier aux enfans des erreurs innocentes, tres-mal à propos, et qu'on les tourmente pour des actions temeraires qui n'ont ny impression ny suite. La menterie seule et, un peu audessous, l'opiniastreté me semblent estre celles desquelles on devroit à toute instance combattre la naissance et le progres; elles croissent quand et eux, et, depuis qu'on a donné ce faux train à la langue, c'est merveille combien il est impossible de l'en retirer. Par où il advient que nous voyons des honnestes hommes d'ailleurs y estre subjects et asservis. J'ay veu un bon garçon de tailleur, à qui je n'ouy jamais dire une verité, non pas quand elle s'offre pour luy servir utilement. Si, comme la verité, le mensonge n'avoit qu'un visage, nous serions en meilleurs termes, car nous prendrions pour certain l'opposé de ce que diroit le menteur. Mais le revers de la verité à cent mille figures et un champ indefiny. Les Pythagoriens font le bien certain et finy, le mal infiny et incertain. Mille.

Le roy François premier se vançoit d'avoir mis au rouet par ce moyen Francisque Taverna, ambassadeur de François Sforce, duc de Milan, homme tres-fameux en science de parlerie. Cettuy-cy avoit esté depesché pour excuser son maistre envers Sa Majesté d'un fait de grande consequence, qui estoit tel. Le roy, pour maintenir tousjours quelques intelligences en Italie, d'où il avoit esté dernièrement chassé, mesme au duché de Milan, avoit advisé d'y tenir près du duc un gentilhomme de sa part, ambassadeur par effect, mais par apparence homme privé, qui fist la mine d'y estre pour ses affaires particulieres; d'autant que le duc, qui dependoit beaucoup plus de l'empereur, lors principalement qu'il estoit en traicté de mariage avec sa niepce, fille du roy de Dannemarc, qui est à present douairiere de Lorraine, ne pouvoit descouvrir avoir aucune pratique et conference avecques nous sans son grand interest. A cette commission se trouva propre un gentil'homme milanois, escuyer d'escurie chez le roy, nommé Merveille. Cettuy-cy, despesché avecques lettres secrettes de creance et instructions d'ambassadeur, et avecques d'autres lettres de recommandation envers le duc, en faveur de ses affaires particulieres, pour le masque et la montre, fut si long temps auprès du duc qu'il en vint quelque resentiment à l'empereur, qui donna cause à ce qui s'ensuivit après, comme nous pensons : qui fut que^t, sous couleur de quelque meurtre, voilà le duc qui luy fait trancher la teste de belle nuict, et son procez fait en deux jours. Messire Francisque, estant venu prest d'une

routtes desvoyent du blanc (1), une y va. Certes je ne m'asseure pas que je puisse venir à bout de moy, à guarentir un danger evident et extremes, par une effrontée et solenne mensonge. Un ancien pere dit que nous sommes mieux en la compagnie d'un chien cognu qu'en celle d'un homme duquel le langage nous est inconnu : *Ut externus alieno non sit hominis vice* (2). Et de combien est le langage faux moins sociable que le silence!

1. Var. : *Ce fut que.*

(1) C'est-à-dire, détournement du but, de la marque blanche que les tireurs mettent dans le but pour l'atteindre.

(2) De sorte que deux hommes de différentes nations ne sont point hommes l'un à l'égard de l'autre. (PLINE, *Nat. Hist.*, VII, 1).

longue deduction contrefaict de cette histoire (car le roy s'en estoit adressé, pour demander raison, à tous les princes de Chrestienté et au duc mesmes), fut ouy aux affaires du matin; et ayant estably pour le fondement de sa cause et dressé à cette fin plusieurs belles apparences du faict : que son maistre n'avoit jamais pris nostre homme que pour gentil-homme privé et sien sujet, qui estoit venu faire ses affaires à Milan et qui n'avoit jamais vescu là sous autre visage; desadvouant mesme avoirsceu qu'il fust en estat de la maison du roy, ny connu de luy, tant s'en faut qu'il le prist pour ambassadeur. Le roy à son tour, le pressant de diverses objections et demandes et le chargeant de toutes pars, l'accusa¹ en fin sur le point de l'execution faite de nuict et comme à la desrobée. A quoy le pauvre homme embarrassé respondit, pour faire l'honneste, que pour le respect de Sa Majesté le duc eust esté bien marry que telle execution se fust faicte de jour. Chacun peut penser comme il fut relevé, s'estant si lourdement couppé, et à l'endroit² d'un tel nez que celui du roy François.

Le pape Jule second ayant envoyé un ambassadeur vers le roy d'Angleterre pour l'animer contre le roy François, l'ambassadeur ayant esté ouy sur sa charge, et le roy d'Angleterre s'estant arrêté en sa responce aux difficultez qu'il trouvoit à dresser les preparatifs qu'il faudroit pour combattre un roy si puissant, et en alleguant quelques raisons, l'ambassadeur repliqua mal à propos qu'il les avoit aussi considerées de sa part et les avoit bien dictes au pape. De cette parole si esloignée de sa proposition, qui estoit de le pousser incontinent à la guerre, le roy d'Angleterre print le premier argument de ce qu'il trouva depuis par effect, que cet ambassadeur, de son intention particuliere, pendoit du costé de France, et, en ayant adverty son maistre, ses biens furent confisquez, et ne tint à guere qu'il n'en perdist la vie.

1. Var. : *L'accula.*

2. Var. : *Couppé à l'endroit.*

CHAPITRE X

Du Parler prompt ou tardif.

Onc ne furent à tous toutes grâces données¹.

Aussi voyons nous qu'au don d'eloquence les uns ont la facilité et la promptitude, et, ce qu'on dict, le boute-hors si aisé qu'à chaque bout de champ ils sont prests; les autres, plus tardifs, ne parlent jamais rien qu'elabouré et premedité.

Comme on donne des regles aux dames de prendre les jeux et les exercices du corps selon l'avantage de ce qu'elles ont le plus beau; si j'avois à conseiller de mesmes, en ces deux divers avantages de l'eloquence, de laquelle il semble en nostre siecle que les prescheurs et les advocats facent principale profession, le tardif seroit mieux prescheur, ce me semble, et l'autre mieux advocat: par ce que la charge de celui-là luy donne autant qu'il luy plaist de loisir pour se preparer, et puis sa carriere se passe d'un fil et d'une suite sans interruption, là où les commoditez de l'advocat² le pressent à toute heure de se mettre en lice; et les responces improuveuës de sa partie adverse le rejettent hors de son branle³, où il luy faut sur le champ prendre nouveau party. Si est-ce qu'à l'entreveue du pape Clement et du roy François à Marseille, il advint, tout au rebours, que monsieur Poyet, homme toute sa vie nourry au barreau, en grande reputation, ayant charge de faire la harangue au pape et l'ayant de longue main pourpensée, voire, à ce qu'on dict, apportée de Paris toute preste; le jour mesme qu'elle devoit estre prononcée, le pape, se craignant qu'on luy tinst propos qui peust offencer les ambassadeurs des

1. Vers de La Boétie, terminant le quatorzième sonnet des *Vers françois* publiés par Montaigne en 1572.

2. Le mot *commodité* est pris ici dans le sens de son étymologie latine *commoditas*, bon ordre, opportunité, convenance, exigence d'une situation, chose qu'il faut faire.

3. Var. : Le rejettent de son branle.

autres princes qui estoient autour de luy, manda au roy l'argument qui luy sembloit estre le plus propre au temps et au lieu, mais de fortune tout autre que celuy sur lequel monsieur Poyet s'estoit travaillé, de façon que sa harangue demeuroit inutile, et luy en falloit promptement refaire une autre. Mais, s'en sentant incapable, il fallut que monsieur le cardinal du Bellay en prinst la charge. La part de l'advocat est plus difficile que celle d'un prescheur¹; et nous trouvons pourtant, ce me semble², plus de passables advocats que prescheurs, au moins en France. Il semble que ce soit plus le rolle³ de l'esprit d'avoir son operation prompte et soudaine, et plus celuy⁴ du jugement de l'avoir lente et posée. Mais qui demeure du tout muet, s'il n'a loisir de se preparer, et celuy aussi à qui le loisir ne donne avantage de mieux dire, ils sont en pareil degré d'estrangeté.

On recite de Severus Cassius qu'il disoit mieux sans y avoir pensé; qu'il devoit plus à la fortune qu'à sa diligence; qu'il luy venoit à profit d'estre troublé en parlant, et que ses adversaires craignoient de le picquer, de peur que la colere ne luy fist redoubler son eloquence. Je cognois par experience cette condition de nature, qui ne peut soustenir une vehemente premeditation et laborieuse; si elle ne va gayement et librement, elle ne va rien qui vaille. Nous disons d'aucuns ouvrages qu'ils puent à l'huyle et à la lampe, pour certaine aspreté et rudesse que le travail imprime en ceux où il a grande part; mais, outre cela, la sollicitude de bien faire et cette contention de l'ame trop bandée et trop tendue à son entreprise la rompt et la trouble, comme l'eau⁵ qui, par force de se presser de sa violence et abondance, ne peut trouver issuë en un passage⁶ ouvert. En cette condition de nature de quoy je parle, il y a quant et quant aussi cela,

1. Var. : Que celle du prescheur.

2. Var. : Ce m'est advis.

3. Var. : Plus le propre.

4. Var. : Et plus le propre.

5. Var. : La rompt et l'empesche, ainsi qu'il advient à l'eau.

6. Var. : En un goulet.

qu'elle demande à estre non pas esbranlée et piquée par ces passions fortes, comme la colere de Cassius (car ce mouvement seroit trop aspre) : elle veut estre non pas secoüée, mais sollicitée ; elle veut estre eschaufée et reveillée par les occasions estrangeres, presentes et fortuites. Si elle va toute seule, elle ne fait que trainer et languir ; l'agitation est sa vie et sa grace. Je ne me tiens pas bien en ma possession et disposition ; le hazard y a plus de droict que moy : l'occasion, la compagnie, le branle mesme de ma voix, tire plus de mon esprit que je n'y trouve lors que je le sonde et employe à part moy. Ainsi les paroles en valent mieux que les escripts, s'il y peut avoir chois où il n'y a point de pris¹.

CHAPITRE XI

Des Prognostications.

Quant aux oracles, il est certain que bonne piece avant la venuë de Jesus-Christ, ils avoyent commencé à perdre leur credit ; car nous voyons que Cicero se met en peine de trouver la cause de leur defaillance². Mais, quant aux autres prognostiques qui se tiroient de l'anatomie des bestes aux

1. Var. : Cecy m'advient aussi, que je ne me trouve pas où je me cherche, et me trouve plus par rencontre que par l'inquisition de mon jugement. J'auray eslançé quelque subtilité en escrivant (j'enten bien, mornée pour un autre, affillée pour moy : laissons toutes ces honnestetez ; cela se dit par chacun selon sa force), je l'ay si bien perdue que je ne sçay ce que j'ay voulu dire ; et l'a l'estranger decouverte par fois avant moy. Si je portoy le rasoir par tout où cela m'advient, je me desferoy tout. Le rencontre m'en offrira le jour quelque autre fois, plus apparent que celui du midy, et me fera estonner de ma hesitation.

2. Var. : Et ces mots sont à luy : *Cur isto modo jam oracula Delphis non eduntur, non modo nostra etate, sed jamdiu, ut nihil possit esse contemptius* (1) ?

(1). D'où vient que de nos jours et même depuis longtemps Delphes ne rend plus de tels oracles ? d'où vient que rien n'est si méprisé ? (CICÉRON, *de Divinat.*, II, 57).

sacrifices¹, du trepignement des poulets, du vol des oyseaux² des foudres, du tournoisement des rivieres³ et autres sur lesquels l'ancienneté appuioit la plus part des entreprises, tant publiques que privées, nostre religion les a abolies. Et encore qu'il reste entre nous quelques moyens de divination és astres, és esprits, és figures du corps, és songes et ailleurs : notable exemple de la forcenée curiosité de nostre nature, s'amusant à preoccuper les choses futures, comme si elle n'avoit pas assez affaire à digerer les presentes :

*Cur hanc tibi⁴, rector Olympi,
Sollicitis visum mortalibus addere curam,
Noscant venturas ut dira per omina clades?
Sit subitum quodcunque paras, sit cæca futuri
Mens hominum fati; liceat sperare timenti⁵;*

si est-ce qu'elle est de beaucoup moindre auctorité. Voylà pourquoy l'exemple de François, marquis de Sallusse, m'a semblé remarquable : car, lieutenant du roy François en son

1. Var. : Ausquels Platon attribue en partie la constitution naturelle des membres internes d'icelles.

2. Var. : *Aves quasdam rerum augurandarum causa natas esse putamus* (1).

3. Var. : *Multa cernunt aruspices, multa augures provident, multa oraculis declarantur, multa vaticinationibus, multa somniis, multa portentis* (2).

4. Pourquoi, maître de l'Olympe, lorsque les pauvres mortels sont en butte à tant de maux présents, leur faire connaître encore, par de cruels présages, leurs malheurs futurs? Si tes desseins doivent s'accomplir, fais qu'ils restent cachés et nous frappent à l'improviste! Qu'il nous soit permis au moins d'espérer en tremblant. (LUCAIN, II, 4, 14).

5. Var. : *Ne utile quidem est scire quid futurum sit : miserum est enim nihil proficientem angere* (3).

(1) Nous croyons qu'il est des oiseaux qui naissent exprès pour servir à l'art des augures. (CICÉRON, *de Natura deorum*, II, 64).

(2) Les aruspices voient beaucoup de choses; les augures en prévoient beaucoup; nombre d'événements sont annoncés par les oracles, quantité par les devins, d'autres par les songes, d'autres encore par les prodiges. (Ib., *ibid.*, 65).

(3) On ne gagne rien à connaître l'avenir, et c'est une misère de se tourmenter en vain. (Ib., *ibid.*, III, 6).

armée de là les monts, infiniment favorisé de nostre cour, et obligé au roy du marquisat mesmes qui avoit esté confisqué de son frere, au reste ne se presentant occasion de le faire¹, son affection mesme y contredisant, se laissa si fort espouvanter, comme il a esté adveré, aux belles prognostications qu'on faisoit lors courir de tous costez à l'avantage de l'empereur Charles cinquiesme et à nostre des-avantage (mesmes en Italie, où ces folles propheties avoyent trouvé tant de place, qu'à Rome fut baillé grande somme d'argent au change pour cette opinion de nostre ruine), qu'après s'estre souvent condolu à ses privez des maux qu'il voyoit inevitablement preparez à la couronne de France et aux amis qu'il y avoit, se revolta et changea de party, à son grand dommage pourtant, quelque constellation qu'il y eust. Mais il s'y conduisit en homme combatu de diverses passions : car, ayant et villes et forces en sa main, l'armée ennemye soubz Antoine de Leve à trois pas de luy, et nous sans soubzçon de son fait, il estoit en luy de faire pis qu'il ne fit, car pour sa trahison nous ne perdismes ny homme ny ville que Fossan², encore après l'avoir long temps contestée.

*Prudens futuri³ temporis exitum
Caliginosa nocte premit Deus,
Ridetque si mortalis ultra
Fas trepidat.*

*Ille potens sui
Lætusque deget, cui licet in diem
Dixisse : Vixi; cras vel atra*

1. Occasion de changer de parti, comme il est dit vers la fin de la phrase.

2. Fossano, ville de Piémont.

3. Un dieu prudent nous a caché d'une nuit épaisse les événements de l'avenir, et se rit du mortel qui s'inquiète autrement du destin. Celui-là est maître de lui-même et passe heureusement la vie qui peut dire chaque jour : « J'ai vécu ! » Qu'importe que demain Jupiter voile le ciel de nuages sombres ou nous ménage la clarté d'un beau jour ? Satisfaits du présent, ne soyons pas assez fous pour chercher au delà. (HORACE, *Odes*, III, XXIX, et II, XVI, à partir des deux derniers vers).

Nube polum Pater occupato

Vel sole puro.

*Latus in præsens animus quod ultra est
Oderit curare¹.*

J'aymerois bien mieux regler mes affaires par le sort des dez que par ces songes². J'en voy qui estudient et glosent leurs almanachs, et nous en alleguent l'autorité aux choses qui se passent. A tant dire, il faut qu'ils dient et la verité et le mensonge³; je ne les estime de rien mieux, pour les voir tomber en quelque rencontre. Ce seroit plus de certitude

1. Var. : Et ceux qui croyent ce mot, au contraire, le croyent à tort : *Ista sic reciprocantur, ut et, si divinatio sit, diti sint; et, si diti sint, si divinatio (1).* Beaucoup plus sagement Pacuvius :

*Nam istis qui linguam avium intelligunt,
Plusque ex alieno jecore sapiunt quam ex suo,
Magis audiendum quam auscultandum censeo (2).*

Cette tant celebrée art de deviner des Toscans nasquit ainsin : Un laboureur, perçant de son coultre profondement la terre, en veid soudre Tages, demi-dieu, d'un visage enfantin, mais de senile prudence. Chacun y accourut, et furent ses paroles et science recueillie et conservée à plusieurs siecles, contenant les principes et moyens de cette art. Naissance conforme à son progrez.

2. Var. : Et de vray, en toutes republicues, on a tousjours laissée bonne part d'auctorité au sort. Platon, en la police qu'il forge à discretion, luy attribue la decision de plusieurs effects d'importance et veut, entre autres choses, que les mariages se fassent par sort entre les bons; et donne si grand poids à ceste election fortuite que les enfans qui en naissent, il ordonne qu'ils soyent nourris au pais; ceux qui naissent des mauvais, en soyent mis hors; toutesfois, si quelqu'un de ces bannis venoit par cas d'adventure à montrer en croissant quelque bonne esperance de soy, qu'on le puisse rappeler, et exiler aussi celuy d'entre les retenus qui montrera peu d'esperance de son adolescence.

3. Var. : *Quis est enim qui, totum diem jaculans, non aliquando conlineet (3)?*

(1) Ils argumentent ainsi : S'il y a une divination, il y a des dieux; et, s'il y a des dieux, il y a une divination. (CICÉRON, *de Divin.*, I, 6).

(2) Quant à ceux qui entendent le langage des oiseaux et qui consultent le foie d'un animal plutôt que leur raison, je tiens qu'il vaut mieux les écouter que les croire. (PACUVIUS, *apud. Cic., de Divin.*, I, 57).

(3) Quel est celui qui, tirant toute la journée, n'atteindra pas quelquefois le but? (CICÉRON, *de Divin.*, II, 59).

s'il y avoit regle et verité à mentir tousjours¹. J'ay veu, par fois à leur dommage², aucunes de noz ames principesques s'arrester à ces vanitez³. Le demon de Socrates estoit à mon advis⁴ certaine impulsion de volonté qui se presentoit à luy sans le conseil de son discours. En une ame bien espurée comme la sienne, et preparée par continuel exercice⁵ de sagesse et de vertu, il est vraysemblable que ces inclinations quoy que fortuites, estoyent tousjours bonnes⁶ et dignes d'estre suyvies. Chacun a en soy quelque image de telles agitations. J'en ay eu auxquelles⁷ je me laissay emporter si

1. Var. : Joint que personne ne tient registre de leurs mescontes, d'autant qu'ils sont ordinaires et infinis ; et fait-on valoir leurs divinations de ce qu'elles sont rares, incroyables et prodigieuses. Ainsi respondit Diagoras, qui fut surnommé l'Athée, estant en la Samothrace, à celuy qui, en luy montrant au temple force vœuz et tableaux de ceux qui avoyent eschapé le naufrage, luy dit : « Et bien ! vous qui pensez que les dieux mettent à nonchaloir les choses humaines, que dittes vous de tant d'hommes sauvez par leur grace ? — Il se fait ainsi, respondit-il ; ceux là ne sont pas peints qui sont demeurez noyez, en bien plus grand nombre ». Cicero dit que le seul Xenophanes Colophonien, entre tous les philosophes qui ont advoué les dieux, a essayé de desraciner toute sorte de divination.

2. Var. : *D'autant est-il moins de merveille si nous avons veu, par fois à leur dommage.*

3. Var. : Je voudrois bien avoir reconnu de mes yeux ces deux merveilles du livre de Joachim, abbé calabrois, qui predisoit tous les papes futurs, leurs noms et formes ; et celuy de Leon l'empereur, qui predisoit les empereurs et patriarches de Grece. Cecy ay-je reconnu de mes yeux, qu'ès confusions publiques, les hommes estonnez de leur fortune, se vont rejettant, comme à toute superstition, à rechercher au ciel les causes et menaces anciennes de leur malheur ; et y sont si estrangement heureux de mon temps, qu'ils m'ont persuadé qu'ainsi que c'est un amusement d'esprits aiguz et oisifs, ceux qui sont duicts à cette subtilité de les replier et desnouer, seroyent en tous escrits capables de trouver tout ce qu'ils y demandent. Mais sur tout leur preste beau jeu le parler obscur, ambigu et fantastique du jargon prophetique, auquel leurs autheurs ne donnent aucun sens clair, afin que la posterité y en puisse appliquer de tel qu'il luy plaira.

4. Var. : *Estoit à l'aventure.*

5. Var. : *Par continu exercice.*

6. Var. : *Quoy que temeraires et indigestes, estoyent tousjours importantes.*

7. Var. : *Chacun sent en soy quelque image de telles agitations, d'une opinion prompte, vehemente et fortuite. C'est à moy de leur donner quelque autorité, qui en donne si peu a nostre prudence ;*

utilement et heureusement qu'elles pourroyent estre jugées avec quelque chose¹ d'inspiration divine.

CHAPITRE XII

De la Constance.

La loy de la resolution et de la constance ne porte pas que nous ne nous devions couvrir, autant qu'il est en nostre puissance, des maux et inconveniens qui nous menassent, ny par consequent d'avoir peur qu'ils nous surprignent. Au rebours, tous moyens honnestes de se garantir des maux sont non seulement permis, mais loüables. Et le jeu de la constance se jouë principalement à porter patiemment et de pié ferme² les inconveniens où il n'y a point de remede: de maniere qu'il n'y a souplesse de corps ny mouvement aux armes de main, que nous trouvions mauvais, s'il sert à nous garantir du coup qu'on nous ruë³.

et en ay eu de pareillemēt foibles en raison et violentes en persuasion ou en dissuasion, qui estoit plus ordinaire à Socrates, auxquelles...

1. Var. : Estre jugées *tenir* quelque chose.

2. Var. : A porter *de pié ferme*.

3. Var. : Plusieurs nations tresbelliqueuses se servoyent, en leurs faits d'armes, de la fuite pour advantage principal, et montroyent le dos à l'ennemy plus dangereusement que leur visage. Les Turcs en retiennent quelque chose, et Socrates, en Platon, se mocque de Laches, qui avoit definy la fortitude « se tenir ferme en son reng contre les ennemis ». Quoy, feit-il, seroit ce donc lascheté de les battre en leur faisant place? et luy allegue Homere, qui louë en Æneas la science de fuir. Et, par ce que Laches, se radvisant, advouë cet usage aux Scythes et en fin generalmente à tous gens de cheval, il luy allegue encore l'exemple des gens de pié Lacedemoniens (nation sur toutes duitte à combattre de pié ferme) qui, en la journée de Platées, ne pouvant ouvrir la phalange Persienne, s'adviserent de s'escarter et s'ier arriere, pour, par l'opinion de leur fuitte, faire rompre et dissoudre cette masse, en les poursuivant: par où ils se donnerent la victoire. Touchant les Scythes, on dit d'eux, quand Darius alla pour les subjurer, qu'il manda à leur roy force reproches, pour le voir tousjours

Toutes-fois aux canonades, depuis qu'on leur est planté en bute, comme les occasions de la guerre portent souvent, il est mèsseant de s'esbranler pour la menasse du coup, d'autant que, pour sa violence et vitesse, nous le tenons inevitable; et en y a meint un qui, pour avoir ou haussé la main, ou baissé la teste, en a pour le moins appresté à rire à ses compagnons. Si est-ce qu'au voyage que l'empereur Charles cinquiesme fit contre nous en Provence, le marquis de Guast, estant allé recognoistre la ville d'Arle, et s'estant jetté hors du couvert d'un moulin à vent, à la faveur duquel il s'estoit approché, fut apperceu par les seigneurs de Bonneval et seneschal d'Agenois, qui se promenoient sus le theatre aux arenes; lesquels l'ayant monstré au seigneur de Villier, commissaire de l'artillerie, il braqua si à propos une colouvrine ¹, que, sans ce que ledict marquis, voyant mettre le feu, se lança à quartier, il fut tenu qu'il en avoit dans le corps. Et de mesmes, quelques années auparavant, Laurens de Medicis, duc d'Urbin, pere de la royne mere du roy ², assiegeant Mondolphe, place d'Italie, aux terres qu'on nomme du Vicariat, voyant mettre le feu à une piece qui le regardoit, bien luy servit de faire la cane, car autrement le coup qui ne luy rassa que le dessus de la teste luy donnoit sans doute dans l'estomach. Pour en dire le vray, je ne croy pas que ces mouvemens se fissent avecques discours: car quel jugement pouvez vous faire de la mire haute ou basse en chose si soudaine? Et est bien plus aisé à croire que la fortune favorisa leur frayeur, et que ce seroit moyen un' autre fois aussi bien pour se jeter dans

reculant devant luy et gauchissant la meslée. A quoy Indathyrsez (car ainsi se nommoit-il) fit responce que ce n'estoit pour avoir peur de luy ny d'homme vivant, mais que c'estoit la façon de marcher de sa nation, n'ayant ny terre cultivée, ny ville, ny maison à deffendre, et à craindre que l'ennemy en peust faire profit; mais, s'il avoit si grand faim d'en manger, qu'il approchast pour voir le lieu de leurs anciennes sepultures, et que là il trouveroit à qui parler tout son saoul.

1. Var. : *Couleuvrine*.

2. Père de Catherine de Médicis, mère de Henri III, alors régnant.

le coup que pour l'éviter. Je ne me puis deffendre, si le bruit esclattant d'une harquebusade vient à me frapper les oreilles à l'improueu, en lieu où je ne le deusse pas attendre, que je n'en tressaille, ce que j'ay veu encores advenir à d'autres qui valent mieus que moy ¹.

CHAPITRE XIII

Ceremonie de l'entreveuë des roys.

Il n'est subject si vain qui ne merite un rang en cette rapsodie². A nos reigles communes, ce seroit une notable discourtoisie, et à l'endroit d'un pareil, et plus à l'endroit d'un grand, de faillir à vous trouver chez vous quand il vous auroit adverty d'y devoir venir : voire, adjoustoit la royne de Naverre Marguerite à ce propos, que c'estoit incivilité à un gentil-homme de partir de sa maison, comme il se faict le plus souvent, pour aller au devant de celuy qui le vient trouver, pour grand qu'il soit ; et qu'il est plus respectueux et

1. Var. : Ny n'entendent les Stoïciens que l'ame de leur sage puisse resister aux premieres visions et fantaisies qui luy surviennent ; ains, comme à une subjection naturelle, consentent qu'il cede au grand bruit du ciel ou d'une ruine, pour exemple, jusques à la palleur et contraction, ainsin aux autres passions, pourveu que son opinion demeure sauve et entiere, et que l'assiette de son discours n'en souffre atteinte ny altération quelconque, et qu'il ne preste nul consentement à son effroy et souffrance. De celuy qui n'est pas sage, il en va de mesme en la premiere partie, mais tout autrement en la seconde. Car l'impression des passions ne demeure pas en luy superficielle, ains va penetrant jusques au siege de sa raison, l'infectant et le corrompant ; il juge selon icelles, et s'y conforme. Voyez bien disertement et plainement l'estat du sage stoïque :

Mens immota manet, lacrymæ, voluntur inanes (4).

Le sage peripateticien ne s'exempte pas des perturbations, mais il les modere.

2. En ces Essais, faits de pièces et de morceaux.

(4) Il pleure, mais son cœur demeure inébranlable. (VIRGILE, *En.*, IV, 449, trad. de Delille).

civil de l'attendre pour le recevoir, ne fust que de peur de faillir sa route, et qu'il suffit de l'accompagner à son parlement. Pour moy, j'oublie souvent l'un et l'autre de ces vains offices, comme je retranche en ma maison toute ceremonie¹. Quelqu'un s'en offence, qu'y ferois-je? Il vaut mieux que je l'offence pour une fois que à moy² tous les jours; ce seroit une subjection continuelle. A quoy faire fuyt-on la servitude des cours, si on l'entraîne jusques en sa taniere? C'est aussi une reigle commune en toutes assemblées, qu'il touche aux moindres de se trouver les premiers à l'assignation, d'autant qu'il est mieux deu aux plus apparans de se faire attendre.

Toutesfois, à l'entreveuë qui se dressa du pape Clement³ et du roy François à Marseille, le roy, y ayant ordonné les apprets necessaires, s'esloigna de la ville et donna loisir au pape de deux ou trois jours pour son entrée et refreschissement, avant qu'il le vinst trouver. Et de mesmes, à l'entrée aussi du pape et de l'empereur à Bouloigne⁴, l'empereur donna moyen au pape d'y estre le premier, et y survint après luy. C'est, disent-ils, une cerimonie ordinaire aux abouchemens de tels princes, que le plus grand soit avant les autres au lieu assigné, voyre avant celuy chez qui se fait l'assemblée; et le prennent de ce biais, que c'est affin que cette apparence tesmoigne que c'est le plus grand que les moindres vont trouver et le recherchent, non pas luy eux⁵.

1. Var. : Comme je retranche en ma maison *autant que je puis de la cerimonie.*

2. Var. : Que moy.

3. Du pape Clément VII, en 1533.

4. De Clément VII et de Charles-Quint, en 1532.

5. Var. : Non seulement chasque país, mais chasque cité et chasque vacation a sa civilité particuliere. J'y ay esté assez soigneusement dressé en mon enfance, et ay vescu en assez bonne compagnie, pour n'ignorer pas les loix de la nostre Françoisie, et en tiendrois eschole. J'aime à les ensuivre, mais non pas si couardement que ma vie en demeure contraincte. Elles ont quelques formes penibles, lesquelles pourveu qu'on oublie par discretion, non par erreur, on n'en a pas moins de grace. J'ay veu souvent des hommes incivils par trop de civilité, et importuns de courtoisie. C'est au demeurant une tres-utile science que la science de l'entregent. Elle

CHAPITRE XIV¹

Que le goust des biens et des maux depend en bonne partie de l'opinion que nous en avons.

Les hommes (dit une sentence grecque ancienne) sont tourmentez par les opinions qu'ils ont des choses, non par les choses mesmes. Il y auroit un grand point gaigné pour le soulagement de nostre miserable condition humaine, qui pourroit establir cette proposition vraye tout par tout : car, si les maux n'ont entrée en nous que par nostre jugement, il semble qu'il soit en nostre pouvoir de les mespriser ou contourner à bien. Si les choses se rendent à nostre mercy et devotion², pourquoy n'en chevrons nous ou ne les accommoderons nous à nostre avantage? Si ce que nous appellons mal et tourment n'est ny mal ny tourment de soy, ains seulement que nostre fantasie luy donne ceste qualité, il est en nous de la changer; et, en ayant le choix, si nul ne nous force, nous sommes estrangement fols de nous bander pour le party qui nous est le plus ennuyeux, et de donner aux maladies, à l'indigence et au mespris un aigre et mauvais goust, si nous le leur pouvons donner bon et si, la fortune fournissant simplement de matiere, c'est à nous de luy donner la forme. Or, que ce que nous appellons mal ne le soit pas de soy, ou, au moins, tel qu'il soit, qu'il depende de nous de luy donner autre saveur et autre visage, car tout revient à un, voyons s'il se peut maintenir.

Si l'estre originel de ces choses que nous craignons avoit credit de se loger en nous de son autorité, il logeroit pareil

est, comme la grace et la beauté, conciliatrice des premiers abords de la société et familiarité, et par consequent nous ouvre la porte à nous instruire par les exemples d'autrui et à exploiter et produire nostre exemple, s'il a quelque chose d'instruisant et communicable.

1. Le chap. XIV de l'édition de 1588 est devenu le chap. XL de l'édition de 1595.

2. Var. : *Et devotion* (mots supprimés).

et semblable en tous ; car les hommes sont tous d'une façon¹, et, sauf le plus et le moins, se trouvent garnis de pareils outils et instrumens pour concevoir et juger. Mais la diversité des opinions que nous avons de ces choses là montre clairement qu'elles n'entrent en nous que par composition : tel, à l'aventure, les loge chez soy en leur vray estre, mais mille autres leur donnent un estre nouveau et contraire chez eux. Nous tenons la mort, la pauvreté et la douleur pour nos principales parties. Or cette mort que les uns appellent des choses horribles la plus horrible, qui ne sçait que d'autres la nomment l'unique port des tourmens de ceste vie, le souverain bien de nature, seul appuy de nostre liberté, et commune et prompte recepte à tous maux ? Et comme les uns l'attendent tremblans et effrayez, d'autres ne la reçoivent-ils pas de tout autre visage² ? Celui-là se plaint de sa vilité et facilité³.

*Mors, utinam⁴ pavidos vitæ subducere nolles,
Sed virtus te sola daret⁵ !*

Combien voit-on de personnes populaires et communes⁶ conduictes à la mort, et non à une mort simple, mais meslée de honte et quelque fois de griefs tourmens, y apporter une telle assurance, qui par opiniatreté, qui par simplesse naturelle, qu'on n'y apperçoit rien de changé de leur estat ordinaire, establissans leurs affaires domestiques, se recommandans à leurs amis, chantans, preschans et entretenans le peuple, voire y meslans quelquefois des mots pour rire, et beuvans à leurs cognoissans, aussi bien que Socrates ?

1. Var. : Tous d'une *espece*.

2. Var. : D'autres la supportent plus aysement que la vie.

3. Var. : Se plaint de sa facilité.

4. O Mort ! plutôt aux dieux que tu dédaignasses les lâches et que la vertu fût le seul titre à tes préférences ! (LUCAIN, IV, 580).

5. Var. : Or laissons ces glorieux courages. Theodorus répondit à Lysimachus menaçant de le tuer : « Tu feras un grand coup d'arriver à la force d'une cantharide » ! La plus part des philosophes se treuvent avoir ou prevenu par dessein, ou hasté et secouru leur mort.

6. Var. : Et communes (mots supprimés).

Un qu'on menoit au gibet disoit que ce ne fust pas par telle ruë¹, car il y avoit danger qu'un marchand luy fist mettre la main sur le collet à cause d'un vieux debte. Un autre disoit au bourreau qu'il ne le touchast pas à la gorge, de peur de le faire tressaillir de rire, tant il estoit chatoüilleux. L'autre respondit à son confesseur, qui luy promettoit qu'il soupperoit ce jour là avec nostre Seigneur : « Allez vous y en, vous, car de ma part je jeusne ». Un autre ayant demandé à boire, et le bourreau ayant beu le premier, dict ne vouloir boire après luy, de peur de prendre la verolle. Chacun a ouy faire le conte du Picard auquel, estant à l'eschelle, on presenta² une garse, et que (comme nostre justice permet quelque fois), s'il la vouloit espouser, on luy sauveroit la vie; luy, l'ayant un peu contemplée et apperceu qu'elle boitoit : « Attache ! attache ! dit-il, elle cloche ». Et on conte³ de mesmes qu'en Dannemarc, un homme condamné à avoir la teste tranchée, estant sur l'eschaffaut, comme on luy presenta une pareille condition, la refusa, par ce que la fille qu'on luy offrit avoit les jouës avallées et le nez trop pointu. Un valet, à Thoulouse, accusé d'heresie, pour toute raison de sa creance, rapportoit⁴ à celle de son maistre, jeune escholier prisonnier avec luy, et ayma mieux mourir que de se départir de ses opinions, quelles qu'elles fussent⁵. Nous lisons de ceux de la ville d'Arras, lors que le roy Loys unziesme la print, qu'il s'en trouva bon nombre parmy le peuple qui se laisserent pendre plustost que de dire : « Vive le roy » ! Et de ces viles ames de bouffons, il s'en est trouvé qui n'ont voulu abandonner leur mestier à la mort mesme, tesmoing celuy qui, comme le bourreau luy donnoit le branle, s'escria⁶ : « Vogue la gallée ! » qui estoit

1. Var. : Disoit qu'on gardast de passer par telle ruë.

2. Var. : On presente.

3. Var. : Et on dit.

4. Var. : Se rapportoit.

5. Var. : Et ayma mieux mourir que se laisser persuader que son maistre peust errer.

6. Var. : Qui n'ont voulu abandonner leur gaudisserie en la mort mesme. Cetuy à qui le bourreau donnoit le branle s'escria.

son refrain ordinaire. Et celui¹ qu'on avoit couché, sur le point de rendre sa vie, le long du foier sur une paillasse, à qui le medecin demandant où le mal le tenoit : « Entre le banc et le feu », répondit-il; et le prestre, pour luy donner l'extreme onction, cherchant ses pieds, qu'il avoit reserrez et contrains par la maladie : « Vous les trouverez, dit-il, au bout de mes jambes ». A celui qui l'exhortoit² de se recommander à Dieu : « Qui y va »? demanda-t-il; et l'autre répondant : « Ce sera tantost vous mesmes, s'il luy plait », « Y füssé-je bien demain au soir? replica-il. — Recommandez vous seulement à luy, suivit l'autre, vous y serez bien tost. — Il vaut donc mieux, adjousta-il, que je luy porte mes recommandations moy-mesmes³ ».

Pendant nos dernieres guerres de Milan et tant de prises et récousses, le peuple, impatient de si divers changemens de fortune, print telle resolution à la mort, que j'ay ouy dire à mon pere qu'il y veit tenir conte de bien vingt et cinq maistres de maison qui s'estoient deffaits eux mesmes en une sepmaine : accident approchant à celui de la ville des Xantiens⁴, lesquels, assiegez par Brutus, se precipiterent pesle mesle, hommes, femmes et enfans, à un si furieux appetit de mourir, qu'on ne fait rien pour fuir la mort que ceux-cy ne fissent pour fuir la vie : en maniere qu'à peine peut Brutus en sauver⁵ un bien petit nombre⁶. J'ay veu quel-

1. Var. : Et l'autre.

2. Var. : A l'homme qui l'exhortoit.

3. Var. : Au royaume de Narsingue, encores aujourd'huy, les femmes de leurs prestres sont vives ensevelies avec le corps de leurs maris. Toutes autres femmes sont bruslées aux funerailles des leurs, non constamment seulement, mais gaiement. A la mort du roy, ses femmes et concubines, ses mignons et tous ses officiers et serviteurs, qui font un peuple, se presentent si allegrement au feu où son corps est bruslé qu'ils montrent prendre à grand honneur d'y accompagner leur maistre.

4. Var. : A celui des Xantiens.

5. Le nombre des Xantiens sauvés malgré eux ne dépassa pas cinquante, dit Plutarque dans la *Vie de Brutus*, c. 8.

6. Var. : En maniere qu'à peine peut Brutus en sauver un bien petit nombre. Toute opinion est assez forte pour se faire espouser au prix de la vie. Le premier article de ce courageux serment que

qu'un de mes intimes amis courre la mort à force, d'une vraie affection, et enracinée en son cueur par divers visages

la Grece jura et maintint en la guerre Medoise, ce fut que chacun changeroit plustost la mort à la vie que les loix Persiennes aux leurs. Combien voit-on de monde en la guerre des Turcs et des Grecs accepter plus tost la mort tres-aspre que de se descirconcire pour se baptizer? Exemple de quoy nulle sorte de religion est incapable. Les roys de Castille ayant banni de leur terre les Juifs, le roy Jehan de Portugal leur vendit, à huict escus pour teste, la retraicte aux siennes pour un certain temps, à condition que, iceluy venu, ils auroient à les vuidier; et leur promettoit fournir de vaisseaux à les trajecter en Afrique. Le jour arrive, lequel passé, il estoit dit que ceux qui n'auroient obeï demeureroient esclaves; les vaisseaux leur furent fournis escharcement, et ceux qui s'y embarquerent, rudement et villainement traittez par les passagers, qui, outre plusieurs autres indignitez, les amuserent sur mer, tantost avant, tantost arriere, jusques à ce qu'ils eussent consumé leurs victuailles, et (feussent) contraints d'en acheter d'eux si chèrement et si longuement, qu'on ne les mit à bord qu'ils ne fussent du tout en chemise. La nouvelle de cette inhumanité, rapportée à ceux qui estoient en terre, la plus part se resolurent à la servitude; aucuns firent contenance de changer de religion. Emmanuel, successeur de Jehan, venu à la couronne, les meit premierement en liberté, et, changeant d'avis depuis, leur ordonna de sortir de ses pais, assignant trois ports à leur passage. Il esperoit, dit l'evesque Osorius, non mesprisable historien latin de noz siecles, que la faveur de la liberté qu'il leur avoit rendue aiant failli de les convertir au christianisme, la difficulté de se commetre à la volerie des mariniers, d'abandonner un pais où ils estoient habituez avec grandes richesses, pour s'aller jeter en region incogne et estrangere, les y rameineroit. Mais, se voyant decheu de son esperance et eux tous deliberez au passage, il retrancha deux des ports qu'il leur avoit promis, afin que la longueur et incommodité du traject en reduisist aucuns, ou qu'il eust moien de les amonceller tous à un lieu pour une plus grande commodité de l'execution qu'il avoit destinée. Ce fut qu'il ordonna qu'on arrachast d'entre les mains des peres et des meres tous les enfans au-dessous de quatorze ans pour les transporter, hors leur veüe et conversation, eu lieu où ils fussent instruits à nostre religion. Il dit que cet effect produisit un horrible spectacle, la naturelle affection d'entre les peres et enfans et, de plus, le zele à leur ancienne creance, combattant à l'encontre de cette violente ordonnance: il fut veu communement des peres et meres se deffaisants eux memes, et, d'un plus rude exemple encore, precipitans par amour et compassion leurs jeunes enfans dans des puits, pour fuir à la loy. Au demeurant, le terme qu'il leur avoit prefix expiré, par faute de moiens, ils se remirent en servitude. Quelques uns se feirent chrestiens; de la foy desquels ou de leur race, encore aujourd'huy cent ans après, peu de Portugais s'asseurent, quoy que la coustume et la longueur du temps soient bien plus fortes conseillers à telles mutations que toute autre contrainte. En la ville de Castelnau-Darry,

de discours¹ que je ne luy sceu rabatre, et, à la première qui s'offrit coiffée d'un lustre d'honneur, s'y précipiter hors de toute apparence, d'une faim aspre et ardente. Nous avons plusieurs exemples en nostre temps de ceux, jusques aux enfans, qui, de crainte de quelque legiere incommodité, se sont donnez à la mort. Et, à ce propos, « Que ne fuyrons nous, dict un ancien, si nous fuyons² ce que la couardise mesme a choisi pour sa retraite » ?

D'enfiler icy un grand rolle de ceux de tous sexes et conditions et de toutes sectes, és siecles plus heureux, qui ont ou attendu la mort constamment ou recherchée volontairement, et recherchée non seulement pour fuir les maux de cette vie, mais aucuns pour fuir simplement la satieté de vivre, et d'autres pour l'esperance d'une meilleure condition ailleurs, je n'auroy jamais fait; et en est le nombre si infiny, qu'à la verité j'auroy meilleur marché de mettre en compte ceux qui l'ont crainte. Cecy seulement : Pyrrho le philosophe, se trouvant un jour de grande tourmente dans un batteau, monstroit à ceux qu'il voyoit les plus effrayez autour de luy, et les encourageoit par l'exemple d'un pourceau qui y estoit, nullement effrayé ny soucieux³ de cet orage. Oserons nous donc dire que cet avantage de la raison, dequoy nous faisons tant de feste, et pour le respect duquel nous nous tenons maistres et empereurs du reste des creatures, ait esté mis en nous pour nostre tourment? A quoy faire la cognoissance des choses⁴, si nous en perdons le repos

cinquante Albigeois heretiques souffrirent à la fois, d'un courage déterminé, d'estre bruslez vifs en un feu, avant desadvouer leurs opinions. *Quoties non modo ductores nostri, dit Cicero, sed universi etiam exercitus, ad non dubiam mortem concurrerunt*(1)!

1. Par diverses apparences de discours, autrement dit par des arguments spécieux.

2. Var. : Que ne craindrons nous, dict un ancien, si nous craignons...

3. Var. : Nullement soucieux.

4. Var. : Si nous en devenons plus lasches.

(1) Que de fois n'a-t-on pas vu courir à une mort certaine, non pas seulement nos généraux, mais nos armées entières! (CICÉRON, *Tusc. Quæst.*, I, 37).

et la tranquillité où nous serions sans cela, et si elle nous rend de pire condition que le pourceau de Pyrrho ? L'intelligence qui nous a esté donnée pour nostre plus grand bien, l'employerons nous à nostre ruine, combatans le dessein de nature et l'universel ordre des choses, qui porte que chacun use de ses utiles et moyens pour sa commodité et avantage¹ ?

Bien, me dira lon, vostre regle serve à la mort ; mais que direz vous de l'indigence ? que direz vous encor de la douleur, que la pluspart des sages ont estimé le souverain mal² ? et ceux qui le nioient de parole le confessoient par effect. Possidonius estant extremement tourmenté d'une maladie aiguë et douloureuse, Pompeius le fut voir et s'ex-cusa d'avoir prins heure si importune pour l'ouyr deviser de la philosophie : « Jà à Dieu ne plaise, luy dit Possidonius, que la douleur gaigne tant sur moy qu'elle m'empesche d'en discourir et d'en parler³ ! » et se jetta sur ce mesme propos du mespris de la douleur. Mais cependant elle jouoit son rolle et le pressoit incessamment, à quoy il s'escrioit : « Tu as beau faire, douleur, si ne diray-je pas que tu sois mal ». Ce conte qu'ils font tant valoir, que porte-il pour le mespris de la douleur ? Il ne debat que du mot, et ce pendant si ces pointures ne l'esmeuvent, pourquoy en rompt-il son propos ? pourquoy pense-il faire beaucoup de ne l'appeller pas mal ? Icy tout ne consiste pas en l'imagination. Nous opinions du reste, c'est icy la certaine science qui jouë son rolle ; nos sens mesme en sont juges,

*Qui nisi sunt veri, ratio quoque falsa sit omnis*⁴.

Ferons nous accroire à nostre peau que les coups d'estrieviere la chatoüillent, et à nostre goust que l'aloë soit du vin de Graves ? Le pourceau de Pyrrho est icy de nostre escot : il

1. Var. : *Et advantage* (mots supprimés).

2. Var. : Qu'*Aristippus, Hieronymus* et la plupart des sages ont estimé le *dernier* mal ?

3. Var. : *Et d'en parler* (mots supprimés).

4. Si les sens nous trompent, la raison nous trompe également. (Lucrèce, IV, 486).

est bien sans effroy à la mort; mais, si on le bat, il crie et se tourmente. Forcerons nous la generale habitude ¹ de nature, qui se voit en tout ce qui est vivant sous le ciel, de trembler sous la douleur? Les arbres mesmes semblent gemir aux offences qu'on leur fait ². La mort ne se sent que par le discours, d'autant que c'est le mouvement d'un instant.

*Aut fuit, aut veniet, nihil est præsentis in illa ;
Morsque minus pænæ quam mora mortis habet* ³

Mille bestes, mille hommes sont plustost mors que menassés; et à la verité ce que les sages craignent ⁴ principalement en la mort, c'est la douleur, son avant-coureuse coustumiere ⁵. Comme aussi la pauvreté n'a rien à craindre que cela, qu'elle nous jette entre les bras de la douleur ⁶ par la soif, la faim, le froid, le chaud, les veilles, qu'elle nous fait souffrir.

Ainsi n'ayons affaire qu'à la douleur. Je leur donne que ce soit le pire accident de nostre estre, et volontiers, car je suis l'homme du monde qui luy veux autant de mal et qui la

1. Var. : La generale *loy*.

2. Var. : *Qu'on leur fait* (mots supprimés).

3. Ou la mort a été, ou elle sera; rien n'est présent en elle; c'est bien moins elle-même que son attente qui est cruelle. — Le premier vers est de La Boétie, le deuxième est d'Ovide, *Epître d'Ariane à Thésée*, v. 82.

4. Var. : *Que menacez. Aussi ce que nous disons craindre.*

5. Var. : Toutes fois, s'il en faut croire un saint Pere, *malam mortem non facit, nisi quod sequitur mortem* (1). Et je diroy encore plus vraysemblablement que ny ce qui va devant, ny ce qui vient après n'est des appartenances de la mort. Nous nous excusons fausement; et je trouve par experience que c'est plustost l'impatience de l'imagination de la mort qui nous rend impatiens de la douleur, et que nous la sentons doublement grieve de ce qu'elle nous menace de mourir. Mais la raison accusant nostre lascheté de craindre chose si soudaine, si inevitable, si insensible, nous prenons cet autre pretexte plus excusable. Tous les maux qui n'ont autre danger que du mal, nous les disons sans danger. Celuy des dents ou de la goutte, pour grief qu'il soit, d'autant qu'il n'est pas homicide, qui le met en conte de maladie? Or bien presupposons le, qu'en la mort nous regardons principalement la douleur.

6. Var. : *Qu'elle nous jette entre ses bras.*

(1) La Mort n'est un mal que par ce qui vient après elle. (S. AUGUSTIN, de Civ. Dei, l. II).

crains autant ¹, pour jusques à present n'avoir pas eu, Dieu mercy, grand commerce avec elle; mais qu'il ne soit pourtant en nous, si non de l'aneantir, au moins de l'amoindrir par la patience; qu'il ne soit en nous, quand bien le corps s'en esmouveroit ², de maintenir ce neantmoins l'ame et la raison en bonne trampe, je ne le croy pas ³. Et s'il ne l'estoit, qui auroit mis en credit parmy nous ⁴ la vertu, la vaillance, la force, la magnanimité et la resolution? Où jouëroyent elles leur rolle, s'il n'y a plus de douleur à deffier? *Avida est periculi virtus* ⁵. S'il ne faut coucher sur la dure, soustenir armé de toutes pieces la chaleur du midy, se paistre d'un cheval et d'un asne, se voir detaillier en pieces et arracher une balle d'entre les os, se souffrir recoudre, cauterizer et sonder, par où s'acquerra l'avantage que nous voulons avoir sur le vulgaire? C'est bien loing de fuir le mal et la douleur, ce que disent les sages, que ⁶, des actions égallement bonnes, celle-là est plus souhaitable à faire où il y a plus de peine ⁷. Et, à cette cause, il a esté impossible de persuader à nos peres que les conquestes faites par vive force, au hazard de la guerre, ne fussent plus avantageuses que celles qu'on fait en toute seureté par pratiques et menées.

Lætius est, quoties magno sibi constat honestum ⁸.

1. Var. : Et qui la *fuit* autant.

2. Var. : Mais *il est en nous*, sinon de l'aneantir, au moins de l'amoindrir *par patience*; et, quand bien le corps s'en esmouveroit...

3. Var. : *Je ne le croy pas* (mots supprimés).

4. Var. : *Parmi nous* (mots supprimés).

5. La vertu est avide de périls. (SÈNÈQUE, *de Providentia*, c. 4).

6. C'est-à-dire : « Il y a loin entre fuir le mal et la douleur et ce que disent les sages, à savoir que.... ».

7. Var. : *Non enim hilaritate, nec lascivia, nec risu aut joco, comite levitatis, sed sæpe etiam tristes firmitate et constantia sunt beati* (1).

8. La vertu est d'autant plus douce qu'elle nous a plus coûté. (LUCAIN, IX, 404).

(1) Ce n'est pas dans la joie et les plaisirs, dans les ris et les jeux, cortège de la légèreté, qu'on est heureux; on l'est bien plutôt dans la tristesse par la fermeté et la constance. (CICÉRON, *de Finibus*, II, 49).

D'avantage, cela nous doit consoler que naturellement, si la douleur est violente, elle est courte; si elle est longue, elle est legiere¹. Tu ne la sentiras guiere long temps, si tu la sens trop; elle mettra fin à soy ou à toy: l'un et l'autre revient à un². Ce qui nous fait souffrir avec tant d'impaticience la douleur, c'est de n'estre pas accoustumez de prendre nostre contentement en l'ame, c'est d'avoir eu trop de commerce avec le corps³. Tout ainsi que l'ennemy se

1. Var. : *Si gravis, brevis; si longus, levis.*

2. Var. : Si tu ne la portes, elle t'emportera. *Memineris maximos morte finire; parvos multa habere intervalla requietis; mediocrium non esse dominos: ut, si tolerabiles sint, feramus; sin minus, e vita, quum ea non placeat, tanquam e theatro exeamus* (1).

3. Var. : C'est de n'estre pas accoustumez de prendre nostre principal contentement en l'ame, de ne nous attendre point assez à elle, qui est seule et souveraine maistresse de nostre condition. Le corps n'a, sauf le plus et le moins, qu'un train et qu'un pli; elle est variable en toute sorte de formes, et renge à soy et à son estat, quel qu'il soit, les sentiments du corps et tous autres accidents. Pourtant la faut-il estudier et enquerir, et esveiller en elle ses ressorts tout-puissants. Il n'y a raison, ny prescription, ny force, qui vaille contre son inclination et son choix. De tant de milliers de biais qu'elle a en sa disposition, donnons luy en un propre à nostre repos et conservation: nous voylà non couverts seulement de toute offense, mais gratifiez mesmes et flattez, si bon luy semble, des offenses et des maux. Elle fait son profit indifferemment de tout: l'erreux, les songes, luy servent utilement, comme une loyale matiere à nous mettre à garant et en contentement. Il est aisé à voir ce qui aiguise en nous la douleur et la volupté, c'est la pointe de nostre esprit. Les bestes, qui la tiennent sous boncle, laissent aux corps leurs sentiments libres et naifs, et par consequent uns, à peu près, en chasque espeece, ainsi qu'elles montrent par la semblable application de leurs mouvements. Si nous ne troublions en noz membres la jurisdiction qui leur appartient en cela, il est à croire que nous en serions mieux, et que nature leur a donné un juste et moderé temperament envers la volupté et envers la douleur; et ne peut faillir d'estre juste, estant egal et commun. Mais, puis que nous nous sommes emancipez de ses reigles pour nous abandonner à la vagabonde liberté de noz fantasies, au moins aydons nous à les plier du costé le plus agreable. Platon craint nostre engagement aspre à la douleur et à la volupté, d'autant qu'il oblige et attache par trop l'ame au corps; moy plustost, au rebours, d'autant qu'il l'en desprend et desclouë.

(1) Souviens-toi que les grandes douleurs se terminent par la mort, que les petites ont beaucoup d'intermittences et que nous sommes maîtres des médiocres; si bien que, légères, nous les supportons patiemment; intolérables, nous nous y dérobons en sortant de la vie comme d'un théâtre. (CICÉRON, de *Finibus*, I, 45).

tend plus aspre à nostre fuite, aussi s'enorgueillit la douleur à nous voir trembler sous elle. Elle se rendra de bien meilleure composition à qui luy fera teste : il se faut opposer et bander contre. En nous acculant et tirant arriere, nous appellons à nous et attirons la ruine qui nous menace¹.

Mais venons aux exemples, qui sont proprement du gibier des gens foibles de reins comme moy, où nous trouverons qu'il va de la douleur comme des pierres, qui prennent couleur ou plus haute ou plus morne selon la feuille où l'on les couche, et qu'elle ne prend² qu'autant de place en nous que nous luy en faisons. *Tantum doluerunt*, dict S. Augustin³ *quantum doloribus se inseruerunt*⁴. Nous sentons plus un coup de rasoir du chirurgien que dix coups d'espée en la chaleur du combat. Les douleurs de l'enfantement, par les medecins et par Dieu mesme estimées grandes, et que nous passons avec tant de ceremonies, il y a des nations entieres qui n'en font nul conte. Je laisse à part les femmes Lacedemoniennes; mais aux Souisses, parmi nos gens de pied, quel changement y trouvez vous, sinon que, trottant après leurs maris, vous leur voyez aujourd'huy porter au col l'enfant qu'elles avoyent hier au ventre? Et ces Egyptiennes contrefaites, ramassées d'entre nous, vont elles mesmes laver leurs enfans⁵ qui viennent de naistre, et prennent leur baing en la plus prochaine riviere⁶. Un simple garçonnet de Lacedemone, ayant desrobé un renard (car le

1. Var. : Comme le corps est plus ferme à la charge en le roidissant, ainsin est l'ame.

2. Var. : Et qu'elle ne tient.

3. Var. : *Dict S. Augustin* (mots supprimés).

4. Plus ils se livrent à la douleur, plus ils souffrent. (S. AUGUSTIN, *de Civ. Dei*, I, 40).

5. Var. : Laver les leurs.

6. Var. : Outre tant de garces qui desrobent tous les jours leurs enfans en la generation comme en la conception, cette belle et noble femme de Sabinus, patricien romain, pour l'interest d'autrui, porta seule et sans secours et sans voix et gemissemens l'enfantement de deux jumeaux.

larrecin y estoit action de vertu, mais par tel si qu'il estoit plus vilain qu'entre nous d'y estre surpris¹), et l'ayant mis sous sa cape, endura plustost qu'il luy eust rongé le ventre que de se découvrir. Et un autre, donnant de l'encens à un sacrifice, le charbon luy estant tombé dans la manche, se laissa brusler jusques à l'os² pour ne troubler le mystere. Et s'en est veu un grand nombre pour le seul essay de vertu, suivant leur institution, qui ont souffert en l'aage de sept ans d'estre foëtez jusques à la mort sans alterer leur visage³. Chacun sçait l'histoire de Scevola, qui, s'estant coulé dans le camp ennemy pour en tuer le chef, et ayant failli d'attaincte, pour reprendre son effect d'une plus estrange invention et descharger sa patrie, confessa à Porsenna, qui estoit le roy qu'il vouloit tuer, non seulement son desseing, mais adjousta qu'il y avoit en son camp un grand nombre de Romains complices de son entreprise, tels que luy; et, pour monstrier quel il estoit, s'estant fait apporter un brasier, veit et souffrit griller et rostir son bras jusques à ce que l'ennemy mesme, en ayant horreur, luy osta le brasier⁴. Quoy ! celuy qui ne daigna interrompre la lecture de son livre pendant qu'on l'incisoit ? et celuy qui s'obstina à se mocquer et à rire à l'envy des maux qu'on luy faisoit, de façon que la cruauté irritée des bourreaux qui le tenoyent en main⁵, et toutes les inventions des tourmens redoublent les uns sur les autres, luy donnerent gaigné ?

1. Var. : (Car ils craignoient encore plus la honte de leur sottise au larrecin que nous ne craignons la peine de nostre malice).

2. Var. : Se laissa brusler jusques à l'os par un charbon tombé dans sa manche.

3. Var. : Et Cicero les a veuz se battre à troupes, de poings, de pieds et de dents, jusques à s'évanouir avant que d'advoüer estre vaincus. *Nunquam naturam mos vinceret, est enim ea semper invicta; sed nos umbris, delictis, otio, languore, desidia animum infectimus; opinionibus maloque more delinitum molivimus* (1).

4. Var. : Commanda oster le brasier.

5. Var. : En main (mots supprimés).

(1) Jamais l'usage ne vaincra la nature, elle est invincible; mais la mollesse, les délices, l'oisiveté, l'indolence et le nonchaloir altèrent notre âme; les opinions fausses et les mauvaises habitudes nous corrompent (Cicéron, *Tusc. Quæst.*, V, 27).

Mais c'estoit un philosophe¹. Quoy! un gladiateur de Cæsar endure, tousjours riant, qu'on luy sondast et detaillast ses playes²? Meslons y les femmes. Qui n'a ouy parler à Paris de celle qui se fit escorcher, pour seulement en acquerir le teint plus frais d'une nouvelle peau? Il y en a qui se sont fait arracher des dents vives et saines, pour en former la voix plus molle et plus grasse, ou pour les ranger en meilleur ordre. Combien d'exemples du mespris de la douleur avons nous en ce genre! Que ne peuvent elles, que craignent elles, pour peu qu'il y ait d'agencement à esperer en leur beauté?

*Vellere quis cura est albos a stirpe capillos,
Et faciem dempta pelle referre novam³.*

J'en ay veu engloutir du sable, de la cendre, et se travailler à point nommé de ruiner leur estomac, pour acquerir les pasles couleurs. Pour faire un corps bien espagnolé, quelle geine ne souffrent elles, guindées et sanglées à tout de grosses coches⁴ sur les costez jusques à la chair vive? ouy, quelque fois à en mourir⁵.

1. Il s'agit ici probablement du philosophe Anaxarque, torturé par Nicocréon, tyran de Cypre. (Voy. DIOGÈNE LAERCE, *Vie d'Anaxarque*, IX, 58).

2. Var. : *Quis mediocris gladiator ingemuit? Quis vultum mutavit unquam? Quis non modo stetit, verum etiam decubuit turpiter? Quis cum decubisset, ferrum recipere jussus, collum contraxit (1)?*

3. Il est des femmes qui ont soin d'arracher leurs cheveux blancs et qui s'écorchent le visage pour se faire une nouvelle peau. (TIBULLE, I, VIII, 45).

4. Var. : Avec de grosses cloches.

5. Var. : Il est ordinaire à beaucoup de nations de nostre temps de se blesser à escient pour donner foy à leur parole; et nostre roy (2) en recite des notables exemples de ce qu'il en a veu en Pologne, et en l'endroit de luy mesme. Mais outre ce que je sçay en avoir esté imité en France par aucuns, quand je veins de ces fameux estats de Blois, j'avois veu peu auparavant une fille en Picardie, pour tesmoigner l'ardeur de ses promesses et aussi sa constance,

(1) Quand jamais les moindres gladiateurs ont-ils gémi ou changé de visage? Quand jamais en a-t-on vu manquer de contenance ou tomber lâchement? Quand jamais le dernier d'entre eux, renversé par terre et condamné par le peuple, a-t-il détourné la tête au coup mortel? (CICÉRON, *Tusc. Quæst.*, II, 17).

(2) Henri III.

Je suis bien aise que les tesmoins nous sont plus à main où nous en avons plus affaire, car la Chrestienté nous en fournit plus qu'à suffisance ¹. Et après l'exemple de nostre saint guide, il y en a eu force qui, par devotion, ont voulu porter la croix. Nous apprenons par tesmoing tres-digne de foy que le roy S. Loys porta la here jusques à ce que, sur sa vieillesse, son confesseur l'en dispensa, et que tous les vendredis il se faisoit battre les espaules par son prestre de cinq chainettes de fer, que pour cest effet il portoit tousjours dans une boîte ². Guillaume, nostre dernier duc de Guyenne, pere de cette Alienor qui transmit ce duché aux maisons de France et d'Angleterre, porta, les dix ou douze derniers ans de sa vie, continuellement un corps de cuirasse soubz un habit de religieux par penitence. Foulques, comte d'Anjou, alla jusques en Jerusalem, pour là se faire foëter à deux de ses valets, la corde au col, devant le sepulchre de nostre Seigneur. Mais ne voit-on encore tous les jours, le vendredy saint ³, en divers lieux, un grand nombre d'hommes et femmes se battre jusqu'à se déchirer la chair et percer jusques aux os? Cela ay-je veu souvent et sans enchantement; et disoit-on (car ils vont masquez) qu'il y en avoit qui, pour de l'argent, entreprenoient en cela de garantir la religion d'autruy par un mespris de la douleur d'autant plus grand, que plus peuvent les éguillons de la devotion plus que de l'avarice ⁴.

se donner, du poinçon qu'elle portoit en son poil, quatre ou cinq bons coups dans le bras, qui luy faisoient craquetter la peau et la saignoient bien en bon escient. Les Turcs se font de grandes escarres pour leurs dames; et, afin que la marque y demeure, ils portent soudain du feu sur la playe et l'y tiennent un temps incroyable, pour arrester le sang et former la cicatrice. Gents qui l'ont veu l'ont escrit et me l'ont juré. Mais pour dix aspres, il se trouve tous les jours entre eux qui se donnera une bien profonde taillade dans le bras ou dans les cuisses.

1. Var. : Nous en fournit à *suffisance*.

2. Var. : Que pour cet effet *on portoit emmy ses besongnes de nuit*.

3. Var. : *Au vendredi saint*.

4. Var. : Q. Maximus enterra son fils consulaire, M. Cato le sien preteur designé, et L. Paulus les siens deux en peu de jours, d'un visage

L'opinion est une puissante partie, hardie et sans mesure. Qui rechercha jamais de telle faim la seurté et le repos, qu'Alexandre et Cæsar ont fait l'inquietude et les difficultez ? Teres¹, le pere de Sitalces, souloit dire que, quand il ne faisoit point la guerre, il luy estoit adviz qu'il n'y avoit point de difference entre luy et son pallefrenier². Combien en sçavons nous qui ont fuy la douceur d'une vie tranquille en leurs maisons, parmi leurs cognoissans, pour suivre l'horreur des desers inhabitables, et qui se sont jettez à l'abjection, vilité et mespris du monde, et s'y sont pleuz jusques à l'affectation ! Le cardinal Borromé³, qui mourut dernièrement à Milan, au travers de la desbauche⁴ à quoy le convioit et sa noblesse, et ses grandes richesses, et l'air de l'Italie, et sa jeunesse, se maintint en une forme de vie si austere que la mesme robe qui luy servoit en esté luy servoit en hyver ; n'avoit pour son coucher que de⁵ la paille, et les heures qui luy restoyent des occupations de sa charge,

rassis et ne portant nul tesmoignage de deuil. Je disois en mes jours de quelqu'un en gossant, qu'il avoit choué la divine justice : car la mort violente de trois grands enfants luy ayant esté envoyée en un jour, pour un aspre coup de vergé, comme il est à croire, peu s'en fallut qu'il ne la prinst à faveur et gratification singuliere du Ciel. Je n'ensuis pas ces humeurs monstrueuses : mais j'en ay perdu en nourrice deux ou trois, sinon sans regret, au moins sans fascherie : si n'est-il guere accident qui touche plus au vif les hommes. Je voy assez d'autres communes occasions d'affliction, qu'à peine sentiroy-je, si elles me venoyent ; et en ay mesprisé, quand elles me sont venues, de celles ausquelles le monde donne une si atroce figure, que je n'oserois m'en vanter au peuple sans rougir : *ex quo intelligitur, non in natura, sed in opinione esse ægritudinem* (1).

1. Roi de Thrace. Voy. PLUTARQUE, *Apophthegmes*.

2. Var. : Caton, consul, pour s'asseurer d'aucunes villes en Espagne, ayant seulement interdit aux habitans d'icelles de porter les armes, grand nombre se tuerent : *ferox gens nullam vitam rati sine armis esse* (2).

3. Archevêque de Milan (1538-1584).

4. Var. : *Au milieu* de la desbauche.

5. Var. : *De* (mot supprimé).

(1) D'où l'on peut voir que l'affliction n'est pas un effet de la nature, mais de l'opinion. (Cicéron, *Tuscul*, III, 28).

(2) Nation féroce qui ne croyait pas qu'on pût vivre sans combattre. (TITE-LIVE, XXXIV, 17).

il les passoit estudiant continuellement, planté sur ses genoux, ayant un peu d'eau et de pain à costé de son livre, qui estoit toute la provision de ses repas, et tout le temps qu'il y employoit. J'en sçay qui à leur escient ont tiré et profité et avancement du cocuage, dequoy le seul nom effraye tant de gens. Si la veuë n'est le plus necessaire de nos sens, il est aumoins le plus plaisant ; mais et ¹ les plus plaisans et utiles de nos membres semblent estre ceux qui servent à nous entr'engendrer ² : toutesfois, assez de gens les ont pris en hayne mortelle pour cela seulement qu'ils estoient trop aymables, et les ont rejettez à cause de leur pris et valeur ³. Autant en opina des yeux celuy qui se les creva ⁴. Tel, pour arriver à la pauvreté, jetta ses escuz en cette mesme mer que tant d'autres fouillent de toutes pars pour y pescher des richesses. Epicurus dict que l'estre riche n'est pas soulagement, mais changement d'affaires. De vray, ce n'est pas la necessité ⁵, c'est plustost l'abondance qui produit l'avarice.

Je veux dire mon experience autour de ce subject. J'ay vescu en trois sortes de condition depuis estre sorty de l'enfance. Le premier temps, qui a duré prés de vingt années, je le passay n'ayant autres moyens que fortuites, et despendant de l'ordonnance et secours d'autruy, sans estat certain

1. Var. : *Et* (mot supprimé).

2. Var. : A nous *engendrer*.

3. Var. : *Et valeur* (mots supprimés).

4. Var. : La plus commune et plus saine part des hommes tient à grand heur l'abondance des enfans ; moy et quelques autres, à pareil heur le defaut. Et quand on demande à Thales pourquoy il ne se marie point, il respond qu'il n'ayme point à laisser lignée de soy. Que nostre opinion donne prix aux choses, il se void par celles, en grand nombre, ausquelles nous ne regardons pas seulement pour les estimer, ains à nous. Et ne considerons ny leurs qualitez ny leurs utilitez, mais seulement nostre coust à les recouvrer, comme si c'estoit quelque piece de leur substance; et appelons valeur en elles, non ce qu'elles apportent, mais ce que nous y apportons. Sur quoy je m'advise que nous sommes grands mesnagers de nostre mise. Selon qu'elle poise, elle sert, de ce mesmes qu'elle poise. Nostre opinion ne la laisse jamais courir à faux fret. L'achat donne tiltre au diamant, et la difficulté à la vertu, et la douleur à la devotion, et l'aspreté à la médecine.

5. Var. : Ce n'est pas la *disette*.

et sans prescription. Ma despence se faisoit d'autant plus allegrement et avec moins de soing qu'elle estoit toute en la temerité de la fortune. Je ne fu jamais mieux. Il ne m'est oncques advenu de trouver la bource de mes amis close, m'estant enjoint au delà de toute autre necessité la necessité de ne faillir au terme que j'avoy prins ¹, lequel ils m'ont mille fois estendu ², voyant l'effort que je me faisoy pour leur satisfaire, en maniere que j'en rendoy une loyauté mesnagere et aucunement piperesse ³. Je sens naturellement quelque volupté à payer, comme si je deschargeois mes espauls d'un ennuyeux poix et de cette image de servitude; aussi qu'il y a quelque contentement qui me chatouille à faire une action juste et contenter autruy. J'excepte les payements où il faut venir à marchander et conter: car, si je ne trouve à qui en commettre la charge, je les esloingne honteusement et injurieusement tant que je puis, de peur de cette altercation à laquelle et mon humeur et ma forme de parler est du tout incompatible. Il n'est rien que je haisse comme à marchander: c'est un pur commerce de menterie ⁴ et d'impudence. Après une heure de debat et de barquignage, l'un et l'autre abandonne sa parolle et ses sermens pour cinq sous d'amanagement. Et si empruntois avec desadavantage: car, n'ayant point le cœur de requerir en presence, j'en renvoyois le hazard sur le papier, qui ne faict guiere d'effort et qui preste grandement la main au refuser. Je me remettois de la conduite de mon besoing plus gayement aux astres et plus librement que je n'ay faict depuis à ma providence et à mon sens. La plus part des mesnagers estiment horrible de vivre ainsin en incertitude, et ne s'advisent pas, premierement, que la plus part du monde vit ainsin. Combien d'honnestes hommes ont rejetté tout leur certain à l'abandon, et le font tous les jours, pour chercher le vent de la faveur des roys et

1. Var.: Que j'avoy prins à m'acquitter.

2. Var.: Mille fois alongé.

3. C'est-à-dire que sa loyauté de ne faillir au terme le rendait ménager et inspirait confiance à ses créanciers pour de nouvelles échéances.

4. Var.: De trichoterie.

de la fortune ! Cæsar s'endebta d'un million d'or, outre son vaillant, pour devenir Cæsar ; et combien de marchans commencent leur trafique par la vente de leur metairie, qu'ils envoient aux Indes

*To per impotentia freta*¹!

En une si grande siccité de devotion, nous avons mille et mille colleges qui la passent commodément², attendant tous les jours de la liberalité du ciel ce qu'il faut à eux disner. Secondement, ils ne s'avisent pas que cette certitude sur laquelle ils se fondent n'est guiere moins incertaine et hazardeuse que le hazard mesme. Je voy d'aussi près la misere au delà de deux mille escuz de rente, que si elle estoit tout contre moy : car, outre ce que la fortune³ a dequoy ouvrir cent breches à la pauvreté au travers de nos richesses⁴ et envoyer cul sur pointe toutes nos deffences et levées, je trouve que, par diverses causes, l'indigence se voit aussi souvent⁵ logée chez ceux qui ont des biens que chez ceux qui n'en ont point, et qu'à l'avanture est elle aucunement moins incommode quand elle est seule que quand elle se rencontre en compagnie des richesses⁶; et me semble plus miserable un riche malaisé, necessiteux, affairieux, que celui qui est simplement pauvre⁷.

1. A travers tant de mers orageuses ! (CATULLE, IV, 48).

2. C'est-à-dire : « Nous avons mille et mille congrégations (ou couvents) qui passent la vie commodément ».

3. Var. : Outre ce que *le sort*.

4. Var. : N'y ayant souvent nul moyen entre la supreme et infime fortune,

Fortuna vitrea est : tum, quum splendet, frangitur (1).

5. Var. : Se voit autant ordinairement.

6. Var. : Elles viennent plus de l'ordre que de la recepte : *faber est suæ quisque fortunæ* (2).

7. Var. : *In divitiis inopes, quod genus egestatis gravissimum est* (3). Les plus grands princes et plus riches sont par pauvreté et

(1) La fortune est de verre : plus elle brille, plus elle est fragile (Ex *Mém. P. Syri*).

(2) Chacun est l'artisan de sa fortune. (SALLUSTE, *de Rep. ordin.*, I, 1).

(3) L'indigence au sein des richesses est la plus lourde des pauvretés. (SÉNÈQUE, *Epist.* 74).

Ma seconde forme, ç'a esté d'avoir des biens ausquels je me prins si chaudement que j'en fis bien tost¹ des reserves notables selon ma condition, n'estimant² que ce fust avoir, si non autant qu'on possede outre sa despence et son usage ordinaire, ny qu'on puisse prendre assurance du bien³ qui est encore en esperance de recepte, pour claire qu'elle soit. Car quoy! disoy-je, si j'estois surpris d'un tel ou d'un tel accident? Et à la suite de ces vaines et vitieuses imaginations, j'allois faisant l'ingenieux à prouvoir par cette superflue reserve à tous inconveniens; et sçavois encore respondre à celuy qui m'alleguoit que le nombre des inconveniens estoit trop infiny, que si ce n'estoit à tous c'estoit à aucuns et plusieurs. Cela ne se passoit pas sans penible sollicitude⁴. Allois-je en voyage, il ne me sembloit estre jamais suffisamment prouvé; et plus je m'estois chargé, plus aussi j'avois d'alarme⁵, tantost de la seurté des chemins, tantost de la fidelité de ceux qui conduisoient mon bagage, duquel, comme d'autres que je cognoys, je ne m'asseurois jamais assez si je ne l'avois devant mes yeux. Laissoy-je ma boyte chez moy, combien de soubçons et pensements espi-neux et, qui pis est, incommunicables! j'avois tousjours l'esprit de ce costé⁶. Si je n'en faisois du tout tant que j'en dis, au moins il me coustoit à m'empescher de le faire. De

disette poussez ordinairement à l'extreme necessité. Car en est-il de plus extreme que d'en devenir tyrans et injustes usurpateurs des biens de leurs sujets?

1. Var. : Ç'a esté d'avoir de l'argent, à quoy m'estant prins, j'en fis bien tost.

2. Var. : N'estimant pas.

3. Var. : Outre sa despence ordinaire, ny qu'on se puisse fier du bien.

4. Var. : J'en faisoy un secret; et moy, qui ose tant dire de moy, ne parloy de mon argent qu'en mensonge, comme font les autres qui s'appauvrissent riches, s'enrichissent pauvres et dispensent leur conscience de ne tesmoigner jamais sincerement de ce qu'ils ont: ridicule et honteuse prudence.

5. Var. : Et plus je m'estois chargé de monnoye, plus aussi je m'estois chargé de crainte.

6. Var. : Tout compté, il y a plus de peine à garder l'argent qu'à l'acquérir.

commodité, j'en tirois peu ou rien¹ : car, comme disoit Bion, « autant se fasche le chevelu comme le chauve qu'on luy arrache le poil » ; et depuis que vous estes accoustumé et avez planté vostre fantasie sur certain monceau, il n'est plus à vostre service². C'est un bastiment qui, comme il vous semble, crollera tout, si vous y touchez ; il faut que la nécessité vous prenne à la gorge pour l'entamer ; et au paravant j'engageois mes hardes et vendois un cheval avec bien moins de contrainte et moins envys que lors je ne faisois bresche à cette bource favorie que je tenois à part. Mais le danger estoit que mal aysément peut-on establir bornes certaines à ce desir³ et arrester un point à l'espargne : on va tousjours grossissant cet amas et l'augmentant d'un nombre à autre, jusques à se priver vilainement de la jouissance de ses propres biens et l'establir toute en la garde, et à n'en user point⁴. Dionysius le fils⁵ eut sur ce propos⁶ bonne grace. On l'advertit que l'un de ses Syracusains avoit caché dans terre un thresor ; il luy manda de le luy apporter, ce qu'il fit, s'en reservant à la desrobbée quelque partie avec laquelle il s'en alla en une autre ville, où, ayant perdu cet appetit de thesaurizer, il se mit à vivre plus libéralement. Ce qu'entendant, Dionysius luy fit rendre le demeurant de son thresor, disant que, puis qu'il avoit appris à en sçavoir user, il le luy rendoit volontiers.

Je fus quatre ou cinq années⁷ en ce point. Je ne sçay

1. Var. : Pour avoir plus de moyen de despense, elle ne m'en pouvoit pas moins.

2. Var. : Vous n'oseriez l'escorner.

3. Var. : (Elles sont difficiles à trouver és choses qu'on croit bonnes).

4. Var. : Et n'en user point. Selon cette espee d'usage, ce sont les plus riches gents du monde, ceux qui ont charge de la garde des portes et murs d'une bonne ville. Tout homme pecunieux est avareux, à mon gré. Platon renge ainsi les biens corporels ou humains : la santé, la beauté, la force, la richesse ; et la richesse, dit-il, n'est pas aveugle, mais tresclair-voyante quand elle est illuminée par la prudence.

5. Ou le père, selon PLUTARQUE, dans les *Apophthegmes*.

6. Var. : Sur ce propos (mots supprimés).

7. Var. : Je fus quelques années.

quelle bonne fortune¹ m'en jetta hors tres-utilement, comme au Siracusain², et m'envoya toute cette conserve à l'abandon, le plaisir de certain voyage de grande despence³ ayant mis au pied cette sottie imagination. Par où je suis retombé à une tierce sorte de vie (je dis ce que j'en sens) certes plus plaisante beaucoup et plus reiglée, c'est que je fais courir ma despence quand et quand ma recepte : tantost l'une devance, tantost l'autre, mais c'est de peu qu'elles s'abandonnent. Je vis du jour à la journée, et me contente d'avoir dequoy suffire aux besoins presens et ordinaires ; aux extraordinaires, toutes les provisions du monde n'y sçauroient suffire⁴. Si j'amasse, ce n'est que pour l'esperance de quelque voisine emploite, et non pour acheter des terres⁵, mais pour acheter du plaisir⁶. Je n'ay ny peur que bien me faille ny desir qu'il m'augmente⁷, et me gratifie singulierement que cette correction me soit arrivée en un aage naturellement enclin à l'avarice, et que je me vois desfaict de cette maladie si commune aux vieux, laquelle j'ay tousjours tenu la moins excusable et la plus ridicule de toutes les humaines folies⁸.

1. Var. : Je ne sçay quel bon dæmon.

2. Comme au Siracusain (1588). Comme le Stracusain (1595). La forme indirecte, qui semble rompre avec l'ordre grammatical de la phrase, est elliptique : « Comme (il advint) au Syracusain ». C'est le *ad* des Latins, signifiant *pour, quant à, en ce qui concerne*. Cette variante est fréquente dans les *Essais*.

3. De son voyage en Italie, selon toute apparence.

4. Var. : Et est folie de s'attendre que fortune elle mesmes nous arme jamais suffisamment contre soy. C'est de noz armes qu'il la faut combattre. Les fortuites nous trahiront au bon du fait.

5. Var. : Dequoy je n'ay que faire.

6. Var. : *Non esse cupidum pecunia est, non esse emacem vegetal est*(1).

7. Var. : Je n'ay ny *guere* peur que bien me faille ny *nul* desir qu'il m'augmente. *Divitiarum fructus est in copia ; copiam declarat satietas* (2).

8. Var. : Et que je me vois desfaict de cette *folie* si commune aux vieux, et la plus ridicule de toutes les humaines folies. Feraulez, qui avoit passé par les deux fortunes et trouvé que l'accroist de

(1) C'est être riche que de n'être pas avide de richesses, c'est un revenu que de se dispenser d'acheter. (CICÉRON, *Paradox.*, VI, 2).

(2) Le fruit des richesses est dans l'abondance, et l'abondance amène la satiété. (CICÉRON, *Paradox.*, VI, 2).

L'aisance donc et l'indigence despendent de l'opinion d'un chacun; et non plus la richesse que la gloire, que la santé, n'ont qu'autant de beauté et de plaisir que leur en preste celui qui les possède¹. Les accessions externes prennent goust et couleur² de l'interne constitution, comme les accoustremens nous eschauffent, non de leur chaleur, mais de la nostre, laquelle ils sont propres à couvrir et nourrir: qui en abrieroit un corps froid, il en tireroit mesme service pour la froideur; ainsi se conserve la neige et la glace. Certes³, tout de mesme⁴ qu'à un feneant l'estude sert de tourment, à un yvrongne l'abstinence du vin, la frugalité est supplice au luxurieux, et l'exercice geine à un homme deli-

chevance n'estoit pas accroist d'appetit au boire, manger, dormir et embrasser sa femme, et qui, d'autre part, sentoit poiser sur ses espaules l'importunité de l'œconomie, ainsi qu'elle faict à moy, delibera de contenter un jeune homme pauvre, son fidele amy, abboyant après les richesses, et luy fait present de toutes les siennes, grandes et excessives, et de celles encore qu'il estoit en train d'accumuler tous les jours par la liberalité de Cyrus, son bon maistre, et par la guerre, moyennant qu'il prist la charge de l'entretenir et nourrir honnestement, comme son hoste et son amy. Ils vescuient ainsi depuis tres-heureusement, et esgalement contents du changement de leur condition. Voylà un tour que j'imiterois de grand courage, et loué grandement la fortune d'un vieil prelat, que je voy s'estre si purement demis de sa bourse, et de sa recepte, et de sa mise, tantost à un serviteur choisi, tantost à un autre, qu'il a coulé un long espace d'années autant ignorant cette sorte d'affaires de son mesnage comme un estrangier. La fiance de la bonté d'autrui est un non leger tesmoignage de la bonté propre, partant la favorise Dieu volontiers; et, pour son regard, je ne voy point d'ordre de maison ny plus dignement ny plus constamment conduit que le sien. Heureux qui ait réglé à si juste mesure son besoin, que ses richesses y puissent suffire sans son soing et empeschement, et sans que leur dispensation ou assemblage interrompe d'autres occupations qu'il suit, plus convenables, plus tranquilles et selon son cœur!

1. Var.: Chascun est bien ou mal, selon qu'il s'en trouve. Non de qui on le croid, mais de qui le croid de soy, est content, et en cella seul la creance se donne essence et verité. La fortune ne nous fait ny bien ny mal: elle nous offre seulement la matiere et la semence, laquelle nostre ame, plus puissante qu'elle, tourne et applique comme il luy plaist, seule cause et maistresse de sa condition heureuse ou malheureuse.

2. Var.: Prennent *saveur* et couleur.

3. Ce passage, jusqu'à la fin de l'alinéa, est traduit de Sénèque, *Epist.* 81.

4. Var.: Tout *en la maniere*.

cat et oisif ; ainsin est-il du reste¹. Les choses ne sont pas si douloureuses ny difficiles d'elles mesmes, mais nostre foiblesse et lascheté les fait telles. Pour juger des choses grandes et haultes, il faut un'ame de mesme ; autrement nous leur attribuons le vice qui est le nostre. Un aviron droit semble toutes-fois courbé dans l'eau². Il n'importe pas seulement qu'on voye la chose, mais comment on la voie.

Or sus, pourquoy, de tant de discours qui nous persuadent de mespriser la mort et de ne nous tourmenter point de la douleur, n'en empoingnons-nous quelcun pour nous ? et de tant d'especes d'imaginacions qui l'ont persuadé à autruy, que chacun n'en prend il celle qui est le plus selon son humeur ? Si ce n'est une drogue forte et abstersive pour desraciner le mal, au moins qu'il la preigne lenitive pour le soulager. Au demeurant, on n'eschappe pas à la philosophie pour faire valoir outre mesure l'aspreté des douleurs, car on la contraint de nous donner en payement cecy : S'il est mauvais de vivre en nécessité, au moins de vivre en nécessité il n'est aucune nécessité³.

1. Var. : Ainsin *en* est-il du reste.

2. Var. : Semble *courbe* en l'eau.

3. Var. : Or sus, pourquoy, de tant de discours *qui persuadent diversement les hommes de mespriser la mort et de porter la douleur, n'en trouvons-nous quelcun qui face pour nous ?* et de tant d'especes d'imaginacions qui l'ont persuadé à autruy, que chacun n'en applique il à soy une le plus selon son humeur ? *S'il ne peut digerer la drogue forte et abstersive pour desraciner le mal, au moins qu'il la prenne lenitive pour le soulager. Opinio est quædam effeminata ac levis, nec in dolore magis quam eadem in voluptate: qua quum liquescimus fluimusque mollitia, apud aculeum sine clamore ferre non possumus. Totum in eo est ut tibi imperes* (4). Au demeurant, on n'eschappe pas à la philosophie pour faire valoir outre mesure l'aspreté des douleurs et humaine foiblesse. Car on la contraint de *se rejeter à ces invincibles repliques* : S'il est mauvais de vivre en nécessité, au moins de vivre en nécessité il n'est aucune nécessité. *Nul n'est mal long temps qu'à sa faute. Qui n'a le cœur de souffrir ny la mort ny la vie, qui ne veut ny résister ny fuir, que luy feroit-on ?*

(4) Nous nous amollissons non moins par la volupté que par la douleur, et dans cet état une piqûre d'abeille suffit à nous arracher des cris. Savoir se commander, tout est là. (CICÉRON, *Tusc. Quæst.*, II, 22).

CHAPITRE XV¹

On est puny pour s'opiniastrer à² une place sans raison.

La vaillance a ses limites comme les autres vertus, lesquels franchis et outrepassez³, on se trouve dans le train du vice : en maniere que par chez elle on se peut rendre à la temerité, obstination et folie, qui n'en sçait bien⁴ les bornes, malaisez à la verité à choisir en l'endroit de leurs confins⁵. De cette consideration est née la coustume que nous avons aux guerres de punir, voire de mort, ceux qui s'opiniastrent à defendre une place qui par les reigles militaires ne peut estre soustenuë. Autrement, sous l'esperance de l'impunité, il n'y auroit pouillier qui n'arrestast un'armée.

Monsieur le connestable de Mommorency, au siege de Pavie, ayant esté commis pour passer le Tesin et se loger aux fauxbourgs S. Antoine, estant empesché d'une tour au bout du pont, qui s'opiniastra jusques à se faire battre, feit pendre tout ce qui estoit dedans; et encore depuis, accompagnant monsieur le dauphin au voyage delà les monts, ayant pris par force le chasteau de Villane, et tout ce qui estoit dedans ayant esté mis en pieces par la furie des soldats, hormis le capitaine et l'enseigne, il les fit pendre et estrangler pour cette mesme raison : comme fit aussi le capitaine Martin du Bellay, lors gouverneur de Turin en ceste mesme contrée, le capitaine de S. Bony, le reste de ses gens ayant esté massacré à la prise de la place.

Mais d'autant que le jugement de la valeur et foiblesse du lieu se prend par l'estimation et contrepois des forces qui l'assaillent (car tel s'opiniatreroit justement contre deux

1. Var. : Chapitre XIV.

2. Var. : S'opiniastrer *en*.

3. Var. : *Et outrepassez* (mots supprimés).

4. C'est-à-dire : « Quand on n'en sçait bien ».

5. Var. : Malaisez *en verité* à choisir *sur* leurs confins.

coulevrines qui feroit l'enragé d'attendre trente canons), ou se met encore en conte la grandeur du prince conquerant, sa reputation, le respect qu'on luy doit, il y a danger qu'on presse un peu la balance de ce costé là. Et en advient par ces mesmes termes que tels ont si grande opinion d'eux et de leurs moiens que ne leur semblant point ¹ raisonnable qu'il y ait rien digne de leur faire teste, passent ² le couteau par tout où ils trouvent resistance, autant que fortune leur dure : comm' il se voit par les formes de sommation et deffi que les princes d'Orient, les Tamburlans ³, Mahumets ⁴ et leurs successeurs, qui sont encores, ont en usage, fiere, hautaine ⁵ et pleine d'un commandement barbaresque ⁶.

Ainsi sur tout il se faut garder, qui peut, de tomber entre les mains d'un juge ennemy, victorieux et armé.

CHAPITRE XVI⁷

De la punition de la couardise.

J'ouy autrefois tenir à un prince et tresgrand capitaine que, pour lascheté de cœur, un soldat ne pouvoit estre condamné à mort : luy, estant à table, fait recit du procez du seigneur de Vervins qui fut condamné à mort pour avoir rendu Boulogne. A la verité, c'est raison qu'on face grande difference entre les fautes qui viennent de nostre foiblesse et celles qui viennent de nostre malice : car en celles icy nous nous sommes bandez à nostre escient contre les rei-

1. Var. : *Point* (mot supprimé).

2. Var. : *Ils passent*.

3. La dynastie de Tamerlan, prince mongol, et celle de l'Arabe Mahomet.

4. Var. : *Les Tamburlans, Mahumets* (mots supprimés).

5. *Fiere, hautaine*. Se rapporte à *sommation et deffi*.

6. Var. : Et au quartier par où les Portugaiz escornerent les Indes, ils trouverent des estats avec cette loy universelle et inviolable, que tout ennemy vaincu par le roy en presence ou par son lieutenant est hors de composition de rançon et de mercy.

7. Var. : Chapitre XV.

gles de la raison que nature a empreintes en nous, et en celles là il semble que nous puissions appeller à garant cette mesme nature pour nous avoir laissé en telle imperfection et deffailance. De maniere que peu de gens¹ ont pensé qu'on ne se pouvoit prendre à nous que de ce que nous faisons contre nostre conscience; et sur cette regle est en partie fondée l'opinion de ceux qui condamnent les punitions capitales aux heretiques et mescreans, et celle qui establît qu'un advocat et un juge ne puissent estre tenuz de ce que par ignorance ils ont failly en leur charge.

Mais, quant à la couârdise, il est certain que la plus commune façon est de la chastier par honte et ignominie. Et tient on que cette regle a esté premierement mise en usage par le legislateur Charondas, et qu'avant luy les loix de Grece punissoyent de mort ceux qui s'en estoyent fuis d'une bataille, là où il ordonna seulement qu'ils fussent par trois jours assis emmy la place publique, vetus de robe de femme, esperant encores s'en pouvoir servir, leur ayant fait revenir le courage par cette honte². Il semble aussi que les loix romaines condamnoient anciennement à mort³ ceux qui avoient fuy: car Ammianus Marcellinus raconte que⁴ l'empereur Julien condamna dix de ses soldats, qui avoyent tourné le dos à une charge contre les Parthes, à estre degradez, et après à souffrir mort, suyvant, dict-il, les loix anciennes. Toutes-fois, ailleurs, pour une pareille faute, il en condamne d'autres seulement à se tenir parmy les prisonniers sous l'enseigne du bagage⁵.

1. Var.: Que *prou* de gens.

2. Var.: *Suffundere malis hominis sanguinem quam effundere* (1).

3. Var.: *Punissoyent* anciennement de mort.

4. Var.: *Dit* que.

5. Var.: L'aspre chastement du peuple romain contre les soldats eschapez de Cannes, et en cette mesme guerre contre ceux qui accompaignerent Cn. Fulvius en sa deffaitte, ne vint pas à la mort. Si est-il à craindre que la honte les desespere et les rende non froids amis seulement, mais ennemis.

(1). Songez plutôt à faire rougir le coupable qu'à répandre son sang. (TERTULLIEN, *Apologétique*, p. 583).

Du temps de nos peres, le seigneur de Franget, jadis lieutenant de la compagnie de monsieur le mareschal de Chastillon, ayant esté mis par monsieur le mareschal de Chabannes gouverneur de Fontarrabie au lieu de monsieur de Lude¹, et l'ayant rendue aux Espagnols, fut condamné à estre degradé de noblesse, et, tant luy que sa posterité, déclaré roturier, taillable et incapable de porter armes : et fut cette rude sentence executée à Lyon. Depuis, souffrirent pareille punition tous les gentilshommes qui se trouverent dans Guyse, lors que le comte de Nansau y entra, et autres encore depuis. Toutes-fois, quand il y auroit une si grossiere et apparente ou ignorance ou couârdise qu'elle surpassast toutes les ordinaires, ce seroit raison de la prendre pour suffisante preuve de meschanceté et de malice, et de la chastier pour telle.

CHAPITRE XVII²

Un traict de quelques ambassadeurs.

J'observe en mes voyages cette pratique, pour apprendre tousjours quelque chose par la communication d'autrui (qui est une des plus belles escholes qui puisse estre), de ramener tousjours ceux avec qui je confere aux propos des choses qu'ils sçavent le mieux :

Basti al nocchiero ragionar de' venti,
Al bifolco dei tori, et le sue piaghe
Conti'l guerrier, conti'l pastor gli armenti³.

1. Var. : Ayant, *par monsieur le mareschal de Chabannes, este mis* gouverneur de Fontarabie au lieu de monsieur du Lude.

2. Var. : Chapitre XVI.

3. Que le nocher se borne à parler des vents, le laboureur de ses taureaux, le guerrier de ses blessures, le pasteur de ses brebis. — Traduction italienne des deux vers suivans de Properce, II, I, 43 :

*Navita de ventis, de tauris narrat arator,
Enumerat miles vulnera, pastor oves.*

Car il advient le plus souvent, au rebours¹, que chacun choisit plustost à discourir du mestier d'autruy² que du sien, estimant que c'est autant de nouvelle reputation acquise ; tesmoing le reproche qu'Archidamus fait à Periander, qu'il quittoit la gloire de bon medecin pour acquerir celle de mauvais poëte. Et par ce train vous ne faictes jamais rien qui vaille.

Optat³ ephippia bos piger, optot arare caballus⁴.

Par ainsi⁵, il faut travailler de rejeter tousjours l'architecte, le peintre, le cordonnier, et ainsi du reste, chacun à son gibier.

Et, à ce propos, à la lecture des histoires, qui est le sujet de toutes gens, j'ay accoustumé de considerer qui en sont les escrivains : si ce sont personnes qui ne facent autre profession que de lettres, j'en apren principalement le stile et le langage ; si ce sont medecins, je les croy plus volontiers en ce qu'ils nous disent de la temperature de l'air, de la santé et complexion des princes, des blessures et maladies ;

1. Var. : Au contraire.

2. Var. : Du mestier d'un autre.

3. Le bœuf pesant voudrait porter la selle, et le cheval tirer la charrue. (HORACE, *Epist.*, I, XIV, 43).

4. Var. : Tesmoing le reproche qu'Archidamus fait à Periander qu'il quittoit la gloire d'un bon medecin pour acquerir celle de mauvais poëte. Voyez combien Cesar se deploye largement à nous faire entendre ses inventions à bastir ponts et engins, et combien au prix il va se serrant où il parle des offices de sa profession, de sa vaillance et conduite de sa milice : ses exploits le verifient assez capitaine excellent ; il se veut faire cognoistre excellent ingenieur, qualité aucunement estrangere. Le vieil Dionysius estoit tres-grand chef de guerre, comme il convenoit à sa fortune ; mais il se travailloit à donner principale recommandation de soy par la poésie, et si n'y sçavoit guere. Un homme de vacation juridique, mené ces jours passez voir une estude fournie de toutes sortes de livres de son mestier et de tout autre mestier, n'y trouva nulle occasion de s'entretenir ; mais il s'arresta à gloser rudement et magistralement une barricade logée sur la vis de l'estude, que cent capitaines et soldats recognoissent tous les jours, sans remerque et sans offense.

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus

Par ce train vous ne faictes jamais rien qui vaille.

5. Var. : Ainsi.

si jurisconsultes, il en faut prendre les controverses des droicts, les loix, l'establisement des polices et choses pareilles; si theologiens, les affaires de l'Eglise, censures ecclesiastiques, dispenses et mariages; si courtisans, les meurs et les ceremonies; si gens de guerre, ce qui est de leur charge, et principalement les deductions des exploits où ils se sont trouvez en personne; si ambassadeurs, les menées, intelligences et pratiques, et maniere de les conduire.

A cette cause, ce que j'eusse passé à un autre sans m'y arrester, je l'ay poisé et remarqué en l'histoire du seigneur de Langey, tres-entendu en telles choses. C'est qu'après avoir conté ces belles remonstrances de l'empereur Charles cinquiesme, faictes au consistoire à Rome, present l'evesque de Maçon et le seigneur du Velly, nos ambassadeurs, où il avoit meslé plusieurs parolles outrageuses contre nous, et, entre autres, que si ses capitaines, soldats et subjects ¹ n'estoient d'autre fidelité et suffisance en l'art militaire que ceux du roy, tout sur l'heure il s'attacheroit la corde au col pour luy aller demander misericorde. Et de cecy il semble qu'il en creust quelque chose : car, deux ou trois fois en sa vie depuis, il luy advint de redire ces mesmes mots; aussi qu'il défia le roy de le combatre en chemise, avec l'espée et le poignard, dans un bateau. Ledit seigneur de Langey, suivant son histoire, adjouste que lesdicts ambassadeurs, faisans une despesche au roy de ces choses, luy en dissimulerent la plus grande partie, mesmes luy celerent les deux articles precedens. Or, j'ay trouvé bien estrange qu'il fust en la puissance d'un ambassadeur de dispenser sur les advertissemens qu'il doit faire à son maistre, mesme de telle consequence, venant de telle personne et dits en si grand' assemblée. Et m'eust semblé l'office du serviteur estre de fidelement représenter les choses en leur entier, comme elles sont advenües, affin que la liberté d'ordonner, juger et choisir demeurast au maistre : car de luy alterer ou cacher la verité, de peur qu'il ne la preigne autrement qu'il ne doit,

1. Var. : Que si ses capitaines et soldats.

et que cela ne le pousse à quelque mauvais party, et ce pendant le laisser ignorant de ses affaires, cela m'eust semblé appartenir à celuy qui donne la loy, non à celuy qui la reçoit, au curateur et maistre d'escholle, non à celuy qui se doit penser inferieur, non en autorité seulement, mais aussi en prudence et bon conseil¹. Quoy qu'il en soit, je ne voudroy pas estre servy de cette façon en mon petit faict².

1. Var. : Qui se doit penser inferieur, *comme en autorité, aussi en prudence et bon conseil.*

2. Var. : Nous nous soustrayons si volontiers du commandement sous quelque pretexte, et usurpons sur la maistrise; chacun aspire si naturellement à la liberté et autorité, qu'au superieur nulle utilité ne doit estre si chere, venant de ceux qui le servent, comme luy doit estre chere leur simple et naïve obeissance. On corrompt l'office du commander, quand on y obeit par discretion, non par subjection. Et P. Crassus, celuy que les Romains estimerent cinq fois heureux, lors qu'il estoit en Asie consul, ayant mandé à un ingenieur grec de luy faire mener le plus grand des deux mas de navire qu'il avoit veu à Athenes, pour quelque engin de batterie qu'il en vouloit faire, cestuy cy, sous titre de sa science, se donna loy de choisir autrement, et mena le plus petit et, selon la raison de (son) art, le plus commode. Crassus, ayant patiemment oüy ses raisons, luy feit tres-bien donner le fouet, estimant l'interest de la discipline plus que l'interest de l'ouvrage. D'autre part pourtant, on pourroit aussi considerer que cette obeissance si contrainte n'appartient qu'aux commandements precis et prefix. Les ambassadeurs ont une charge plus libre, qui, en plusieurs parties, depend souverainement de leur disposition. Ils n'executent pas simplement, mais forment aussi et dressent par leur conseil la volonté du maistre. J'ay veu en mon temps des personnes de commandement reprins d'avoir plustost obey aux paroles des lettres du roy qu'à l'occasion des affaires qui estoient près d'eux. Les hommes d'entendement accusent encore aujourd'huy l'usage des roys de Perse de tailler les morceaux si courts à leurs agents et lieutenans qu'aux moindres choses ils eussent à recourir à leur ordonnance, ce delay, en une si longue estendue de domination, ayant souvent apporté des notables dommages à leurs affaires. Et Crassus, escrivant à un homme du mestier et luy donnant avis de l'usage auquel il destinoit ce mas, sembloit-il pas entrer en conference de sa deliberation et le convier à interposer son decret?

CHAPITRE XVIII¹*De la Peur.*

OBSTUPUI, *steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit*².

Je ne suis pas bon naturaliste (qu'ils disent) et ne sçay guiere par quels ressorts la peur agit en nous, mais tant y a que c'est une estrange passion, et disent les medecins qu'il n'en est aucune qui emporte plustost nostre jugement hors de sa deuë assiette. De vray, j'ai veu beaucoup de gens devenus insensez de peur, et au plus rassis il est certain, pendant que son accès dure, qu'elle engendre de terribles esblouissemens. Je laisse à part le vulgaire, à qui elle represente tantost les bisayeulx sortis du tombeau enveloppez en leur suaire, tantost des loups-garous, des lutins et des chimeres. Mais, parmy les guerriers mesme³, où elle devoit trouver moins de place, combien de fois a elle changé un troupeau de brebis en escadron de corselets! des roseaux et des cannes en gens-d'armes et lanciers! nos amis en nos ennemis et la croix blanche à la rouge⁴! Lors que monsieur de Bourbon print à Rome, un port'enseigne, qui estoit à la garde du bourg Saint Pierre, print tel effroy⁵, à la premiere alarme, que par le trou d'une ruine il se jetta, l'enseigne au poing, hors la ville, droit aux ennemis, pensant tirer vers le dedans de la ville, et à peine en fin, voyant la troupe de monsieur de Bourbon se renger pour le soutenir, estimant que ce fust une sortie que ceux de la ville fissent, il se recogneut et, tournant teste, r'entra par ce mesme trou par lequel il estoit sorty plus de trois cens pas avant en la campagne. Il n'en advint pas du tout si heureusement à l'enseigne du capitaine Juille, lors que S. Pol fut pris sur

1. Var. : Chapitre XVII.

2. Je demeure stupide, mes cheveux se hérissent et ma langue se glace. (VIRGILE. *Æn.*, II, 774).

3. Var. : Parmy les *soldats* mesme.

4. Couleurs de croix qui servaient à distinguer les catholiques des calvinistes pendant les guerres de religion du xvr^e siècle.

5. Var. : Fut saist de tel effroy.

nous par le comte de Bures et monsieur du Reu : car, estant si fort esperdu de la¹ frayeur que de se jeter à tout son enseigne hors de la ville, par une canonniere, il fut mis en pieces par les assaillans. Et, au mesme siege, fut memorable la peur qui serra, saisit et glaça si fort le cœur d'un gentilhomme qu'il en tomba roide mort par terre à la bresche, sans aucune blessure. Pareille rage saisit par foys des armées entieres² : en l'une des rencontres de Germanicus contre les Allemans, la frayeur s'estant mise en leur armée³, deux grosses troupes prindrent d'effroy deux routes opposites, l'une fuyoit d'où l'autre partoît. Tantost elle nous donne des aisles aux talons, comme aux deux premiers; tantost elle nous cloûe les pieds et les entrave, comme on lit de l'empereur Theophile, lequel, en une bataille qu'il perdit contre les Agarenes, devint si estonné et si transi qu'il ne pouvoit prendre party de s'enfuyr, *adeo pavor etiam auxilia formidat*⁴, jusques à ce que Manuel, l'un des principaux chefs de son armée, l'ayant tirassé et secoûé comme pour l'esveiller d'un profond somme, luy dit : « Si vous ne me suivez, je vous tueray : car il vaut mieux que vous perdiez la vie que si, estant prisonnier, vous veniez à ruyner l'empire⁵ ».

1. Var. : *La* (mot supprimé).

2. Var. : Pareille rage *pousse* par foys toute une multitude.

3. Var. : *La frayeur s'estant mise en leur armée* (mots supprimés).

4. Tant la peur s'effraye même des secours. (QUINTE-CURCE, III, D).

5. Var. : Que si, estant prisonnier, vous veniez à perdre l'empire. Lors exprime elle sa dernière force quand pour son service elle nous rejette à la vaillance qu'elle a soustraite à nostre devoir et à nostre honneur. En la première juste bataille que les Romains perdirent contre Hannibal, sous le consul Sempronius, une troupe de bien dix mille hommes de pied, qui print l'espouvante, ne voyant ailleurs par où faire passage à sa lascheté, s'alla jeter au travers le gros des ennemis, lequel elle perça d'un merveilleux effort avec grand meurtre de Carthaginois, achetant une honteuse fuite au mesme prix qu'elle eust eu une glorieuse victoire. C'est ce dequoy j'ay le plus de peur que la peur. Aussi surmonte elle en aigreur tous autres accidents. Quelle affection peut estre plus aspre et plus juste que celle des amis de Pompeius, qui estoient en

CHAPITRE XIX¹

Qu'il ne faut juger de nostre heur qu'après la mort.

Scilicet ultima semper

Expectanda dies homini est, dicique beatus

Ante obitum nemo supremaque funera debet².

Les enfans sçavent le conte du roy Cræsus à ce propos, lequel ayant esté pris par Cyrus et condamné à la mort, sur

son navire spectateurs de cet horrible massacre ? Si est-ce que la peur des voiles egyptiennes, qui commençoient à les approcher, l'estouffa de maniere qu'on a remarqué qu'ils ne s'amuserent qu'à haster les mariniers de diligenter et de se sauver à coups d'aviron, jusques à ce qu'arrivez à Tyr, libres de crainte, ils eurent loy de tourner leur pensée à la perte qu'ils venoient de faire et lascher la bride aux lamentations et aux larmes que cette autre plus forte passion avoit suspendües.

Tum pavor sapientiam omnem mihi ex animo expectat(1).

Ceux qui auront esté bien frottés en quelque estour de guerre, tous blesez encor et ensanglantez, on les ramène bien le lendemain à la charge; mais ceux qui ont conceu quelque bonne peur des ennemis, vous ne les leur feriez pas seulement regarder en face. Ceux qui sont en pressante crainte de perdre leur bien, d'estre exilés, d'estre subjuguez, vivent en continuelle angoisse, en perdant le boire, le manger et le repos, là où les pauvres, les bannis, les serfs, vivent souvent aussi joyeusement que les autres. Et tant de gens qui, de l'impatience des pointures de la peur, se sont pendus, noyez et precipitez, nous ont bien appris qu'elle est encore plus importune et plus insupportable que la mort. Les Grecs en recognoissent une autre espece, qui est outre l'erreur de nostre discours, venant, disent ils, sans cause apparente et d'une impulsion celeste. Des peuples entiers s'en voyent souvent frappez, et des armées entieres. Telle fut celle qui apporta à Carthage une merveilleuse desolation. On n'y oyoit que cris et voix effrayées; on voyoit les habitans sortir de leurs maisons comme à l'alarme, et se charger, blesser et entre-tuer les uns les autres comme si ce fussent ennemis qui vinssent à occuper leur ville. Tout y estoit en desordre et en fureur, jusques à ce que, par oraisons et sacrifices, ils eussent appaisé l'ire des dieux. Ils nomment cela *terreurs paniques*.

1. Var.: Chapitre XVIII.

2. Il ne faut jamais perdre de vue le dernier jour de l'homme, et ne déclarer personne heureux, qu'il ne soit mort et réduit en cendres. (OVIDE, *Métam.*, III, 135).

(1) Alors la peur chasse toute sagesse de mon âme. (ENNIUS, *apud Cic.*, *Tuscul.*, IV, 8).

le point de l'exécution, il s'escria: « O Solon, Solon » ! Cela rapporté à Cyrus, et s'estant enquis que c'estoit à dire, il luy fit entendre qu'il verifioit lors à ses despens l'advertissement qu'autrefois luy avoit donné Solon, que les hommes, quelque beau visage que fortune leur face, quelques richesses, royautez et empires qu'ils se voyent entre mains¹, ne se peuvent appeler heureux jusques à ce qu'on leur aye veu passer le dernier jour de leur vie, pour l'incertitude et variété des choses humaines qui d'un bien leger mouvement se changent d'un estat en autre tout divers. Et pourtant Agesilaus, à quelqu'un qui disoit heureux le roy de Perse de ce qu'il estoit venu fort jeune à un si puissant estat: « Voire mais², dit-il, Priam en tel aage ne fut pas malheureux ». Tantost des roys de Macedoine, successeurs de ce grand Alexandre, il s'en fait des menuisiers et greffiers à Rome; des tyrans de Sicile, des pedantes à Corinthe; d'un conquerant de la moitié du monde et empereur de tant d'armées, il s'en fait un miserable suppliant des belitres officiers d'un roy d'Egypte: tant cousta à ce grand Pompeius l'alongement³ de cinq ou six mois de vie. Et, du temps de nos peres, ce Ludovic Sforce⁴, dixiesme duc de Milan, sous lequel qui avoit si long temps branslé toute l'Italie, on l'a veu mourir prisonnier à Loches, mais après y avoir vescu dix ans, qui est le pis de son marché⁵. Et mille tels exemples: car il semble que, comme les orages et tempestes se piquent contre l'orgueil et hautaineté de nos bastimens, il y ait aussi là haut des esprits envieus des grandeurs de çà bas.

Usque adeo res humanas vis abdita quædam

1. Var.: *Quelques richesses, etc...* (membre de phrase supprimé).

2. Var.: *Ouy-mais*.

3. Var.: *La prolongation*.

4. Prisonnier de Louis XII, il fut enfermé, l'an 1500, dans une cage de fer, et mourut à Loches.

5. La plus belle royne (1), vefve du plus grand roy de la Chrestienté, vient elle pas de mourir par la main d'un bourreau? Indigne et barbare cruauté!

(1) Marie Stuart, veuve de François II.

*Obterit, et pulchros fasces sævasque secures
Proculcare ac ludibrio sibi habere videtur*¹.

Et semble que la fortune quelquefois guette à point nommé le dernier jour de nostre vie pour monstrier sa puissance de renverser en un moment ce qu'elle avoit basti en longues années, et nous fait crier après Laberius: *Nimirum hac die una plus vixi mihi quam vivendum fuit*².

Ainsi se peut prendre avec raison ce bon advis de Solon. Mais d'autant que c'est un philosophe, à l'endroit desquels les faveurs et disgraces de la fortune ne tiennent rang ny d'heur ny de mal'heur, et sont les grandeurs, richesses³ et puissances accidens de qualité à peu près indifferente, je trouve vray-semblable qu'il aye regardé plus avant, et voulu dire que ce mesme bon-heur de nostre vie, qui depend de la tranquillité et contentement d'un esprit bien né et de la resolution et assurance d'un'ame réglée, ne se doive jamais attribuer à l'homme, qu'on ne luy aye veu jouër le dernier acte de sa comédie, et sans doute le plus difficile. En tout le reste il y peut avoir du masque: ou ces beaux discours de la philosophie ne sont en nous que par contenance, ou les accidens, ne nous essayant pas jusques au vif, nous donnent loisir de maintenir tousjours nostre visage rassis. Mais, à ce dernier rolle de la mort et de nous, il n'y a plus que faindre, il faut parler françois, il faut monstrier ce qu'il y a de bon et de net dans le fond du pot:

*Nam veræ voces tum demum pectore ab imo
Ejiciuntur, et eripitur persona, manet res*⁴.

Voilà pourquoy se doivent, à ce dernier traict, toucher et esprouver toutes les autres actions de nostre vie. C'est le

1. Tant il est vrai qu'une force secrète renverse les choses humaines et se fait un jeu de fouler aux pieds l'orgueil des faisceaux et des haches consulaires. (LUCRÈCE, V, 1234).

2. J'ai vécu trop d'un jour! (MACROBE, *Saturnales*, II, 7).

3. Var.: *Richesses* (mot supprimé).

4. Alors les mots ne sortent plus seulement de la bouche, ils partent du fond du cœur; alors le masque tombe et l'homme reste. (LUCRÈCE, III, 57).

maistre jour, c'est le jour juge de tous les autres: C'est le jour, dit un ancien, qui doit juger de toutes mes années passées. Je remets à la mort l'essay du fruict de mes estudes. Nous verrons là si mes discours me partent de la bouche ou du cœur. J'ay veu plusieurs donner par leur mort reputation en bien ou en mal à toute leur vie. Scipion, beau pere de Pompeius, rabilla en bien mourant la mauvaise opinion qu'on avoit eu de luy jusques lors¹. Epaminondas, interrogé lequel des trois il estimoit le plus, ou Chabrias, ou Iphicrates, ou soy-mesme: « Il nous faut voir mourir, fit-il, avant que d'en pouvoir resoudre ». De vray, on desroberoit beaucoup à celui là qui le poiserait sans l'honneur et grandeur de sa fin.

Dieu l'a voulu comme il luy a pleu; mais, en mon temps, trois les plus execrables personnes que je cogneusse en toute abomination de vie, et les plus infames, ont eu des mors réglées et en toute circonstance composées jusques à la perfection². Au jugement de la vie d'autruy je regarde tousjours comment s'en est porté le bout; et des principaux estudes de la mienne, c'est qu'il se porte bien, c'est à dire quietement et seurement³.

1. Var.: Jusques *alors*.

2. Var.: Il est des morts braves et fortunées. Je luy ay veu trancher le fil (1) d'un progrez de merueilleux avancement et dans la fleur de son croist à quelqu'un, d'une fin si pompeuse qu'à mon advis ses ambitieux et courageux desseins n'avoient rien de si hault que fut leur interruption. Il arriva, sans y aller, où il pretendoit, plus grandement et glorieusement que ne portoit son desir et esperance, et devança par sa cheute le pouvoir et le nom où il aspiroit par sa course.

3. Var.: Quietement et *sourdement*.

(1) Est-ce de La Boétie que Montaigne entend parler ici ? La Boétie était dans la fleur de son croist, il est vrai, et pouvait aspirer à un rang élevé dans la magistrature et dans les lettres; mais cette ambition légitime semble mal s'adapter à une grandeur de desseins qui n'avoient rien de si hault que fut leur interruption par une fin si pompeuse. Nous parierions plutôt pour le brillant Henri de Lorraine, duc de Guise, qui aspirait au trône et qui était sur le point d'y parvenir, quand il fut assassiné à Blois, par l'ordre de Henri III, en 1588, précisément à l'époque où Montaigne a dû écrire ces lignes, ajoutées à l'édition de 1595.

CHAPITRE XX¹

Que philosopher, c'est apprendre à mourir.

Cicero dit que philosopher, ce n'est autre chose que s'ap-prester à la mort. C'est d'autant que l'estude et la contem-
plation retirent aucunement nostre ame hors de nous, et
l'embesongnent à part du corps, qui est quelque aprentis-
sage et ressemblance de la mort; ou bien c'est que toute la
sagesse et discours du monde se resolt en fin à ce point de
nous apprendre à ne craindre² à mourir. De vray, ou la rai-
son se mocque, ou elle ne doit viser qu'à nostre contente-
ment, et tout son travail tendre en somme à nous faire bien
vivre et à nostre aise, comme dict la Sainte Parolle³. Toutes
les opinions du monde en sont là⁴, quoy qu'elles en prennent
divers moyens; autrement on les chasseroit d'arrivée: car qui
escouteroit celuy qui pour sa fin establiroit nostre tourment⁵?

Or, il est hors de moyen d'arriver à ce point de nous for-

1. Var. : Chapitre XIX.

2. Var. : A ne craindre *point*.

3. : La Sainte *Escriture*.

4. Var. : Que le plaisir est notre but.

5. Var. : Establiroit nostre *peine et mesaise*? Les dissensions des
sectes philosophiques en ce cas sont verbales. *Transcurramus so-
lertissimas nugas* (1). Il y a plus d'opiniastreté et de picoterie qu'il
n'appartient à une si sainte profession. Mais quelque personnage
que l'homme entrepreigne, il jouë toujours le sien parmy. Quoy
qu'ils dient, en la vertu mesme le dernier but de nostre visée, c'est
la volupté. Il me plaist de battre leurs oreilles de ce mot qui leur est
si fort à contrecœur; et s'il signifie quelque supreme plaisir et ex-
cessif contentement, il est mieux deu à l'assistance de la vertu qu'à
nulle autre assistance. Cette volupté, pour estre plus gaillarde, ner-
veuse, robuste, virile, n'est que plus serieusement voluptueuse; et
luy devons donner le nom du plaisir, plus favorable, plus doux et
naturel, non celuy de la vigueur, duquel nous l'avons denommée.
Cette autre volupté plus basse, si elle meritoit ce beau nom, ce de-
voit estre en concurrence, non par privilege. Je la trouve moins
pure d'incommoditez et de traverses que n'est la vertu. Outre que
son goust est plus momentané, fluide et caduque, elle a ses veilles,
ses jeusnes et ses travaux, et la sueur, et le sang; et en outre parti-
culierement ses passions trenchantes de tant de sortes, et à son
costé une satieté si lourde, qu'elle equipolle à penitence. Nous avons

(1) Laissons ces subtilités. (SÉNÈQUE, *Epist.* 117).

mer un solide contentement, que ne franchira la crainte de la mort. Voylà pourquoy toutes les sectes des philosophes se rencontrent et conviennent à cest article de nous instruire à la mespriser; et bien qu'elles¹ nous conduisent aussi toutes d'un commun accord à mespriser la douleur, la pauvreté et autres accidens à quoy la vie humaine est subjecte, ce n'est pas d'un pareil soing. Tant par ce que ces accidens ne sont pas de telle nécessité, la plupart des hommes passent leur vie sans gouter de la pauvreté, et tels encore sans sentiment de douleur et de maladie, comme Xenophilus le musicien, qui vescu cent et six ans d'une entiere santé; qu'aussi d'autant qu'au pis aller la mort peut mettre fin quand il nous plaira et couper broche à tous autres inconveniens. Mais, quant à la mort, elle est inevitable.

Omnes eodem cogimur; omnium

Versatur urna serius ocius

Sors exitura, et nos in æternum

Exsilium impositura cymbæ².

grand tort d'estimer que ses incommoditez luy servent d'aiguillon et de condiment à sa douceur, comme en nature le contraire se vivifie par son contraire, et de dire, quand nous venons à la vertu, que pareilles suites et difficultez l'accablent, la rendent austeres et inaccessible; là où beaucoup plus promptement qu'à la volupté elles anoblissent, aiguissent et rehaussent le plaisir divin et parfait qu'elle nous moienne. Celuy là est certes bien indigne de son accointance qui contrepoise son coust à son fruict, et n'en cognoist ny les graces ny l'usage. Ceux qui nous vont instruisant que sa queste est scabreuse et laborieuse, sa jouissance agreable, que nous disent-ils par là, sinon qu'elle est toujours desagreable? Car quel moien humain arriva jamais à sa jouissance? Les plus parfaits se sont bien contentez d'y aspirer et de l'approcher sans la posseder; mais ils se trompent, veu que de tous les plaisirs que nous cognoissons la poursuite mesme en est plaisante. L'entreprise se sent de la qualité de la chose qu'elle regarde, car c'est une bonne portion de l'effect et substancielle. L'heur et la beatitude qui reluit en la vertu remplit toutes ses appartenances et avenues jusques à la premiere entrée et extreme barriere.

1. Var. : Or, des principaux bienfaits de la vertu, c'est le mespris de la mort, moyen qui fournit nostre vie d'une molle tranquillité et nous en donne le goust pur et amiable sans qui toute autre volupté est esteinte. Voylà pourquoy toutes les regles se rencontrent et conviennent à cest article; et combien qu'elles...

2. Nous marchons tous à la mort. Notre sort s'agite dans l'urne. Un peu plus tôt, un peu plus tard, le nom de chacun en doit sortir, et

Et par consequent, si elle nous faict peur, c'est un subject continuel de tourment et qui ne se peut aucunement soulager¹. Nos parlemens renvoyent souvent executer les criminels au lieu où le crime est commis. Durant le chemin, promenez les par toutes les belles maisons de France², faictes leur tant de bonne chere qu'il vous plaira,

*Non Siculæ dapes
Dulcem elaborabunt saporem ;
Non avium cytharæque cantus
Somnum reducent³ ;*

pensez vous qu'ils s'en puissent resjouir, et que la finale intention de leur voyage, leur estant ordinairement devant les yeux, ne leur ait alteré et affadi le goust à toutes ces commoditez ?

*Audit iter, numeratque dies, spatioque viarum
Metitur vitam, torquetur peste futura⁴.*

Le but de nostre carriere, c'est la mort, c'est l'object necessaire de nostre visée : si elle nous effraye, comme est il possible d'aller un pas avant sans fiebvre ? Le remede du vulgaire, c'est de n'y penser pas. Mais de quelle brutale stupidité luy peut venir un si grossier aveuglement ? Il luy faut faire brider l'asne par la queue,

Qui capite ipse suo instituit vestigia retro⁵.

la barque fatale nous emportera tous dans l'éternel exil. (HORACE, *Od.*, II, III, 25).

1. Var. : Il n'est lieu d'où elle ne nous vienne. Nous pouvons tourner la tête çà et là, comme en pays suspect : *quæ quasi saxum Tantalosæ semper impendet* (1).

2. Var. : Promenez les par *de belles maisons*.

3. Les mets les plus exquis ne pourront chatouiller leurs palais ; ni le chant des oiseaux, ni les accords de la lyre, ne leur rendront le sommeil. (HORACE, *Od.*, III, I, 18).

4. Il s'inquiète du chemin, il compte les jours, il mesure sa vie sur la longueur de la route, tourmenté sans cesse par l'idée du supplice qui l'attend. (CLAUDIEN, *in Ruff.*, II, 137).

5. Puisqu'il s'est mis dans la tête d'avancer à reculons. (LUCRÈCE, IV, 474).

(1) Elle est toujours pendante, comme le rocher de Tantale. (CICÉRON, *de Finibus*, I, 18).

Ce n'est pas de merveille s'il est si souvent pris au piège. On fait peur à nos gens seulement de nommer la mort, et la plupart s'en seignent comme du nom du diable. Et parce qu'il s'en fait mention aux testamens, ne vous attendez pas qu'ils y mettent la main que le medecin ne leur ait donné l'extreme sentence; et Dieu sçait lors, entre la douleur et la frayeur, de quel bon jugement ils vous le patissent!

Parce que cette syllabe frappoit trop rudement leurs oreilles et que cette voix leur sembloit malencontreuse, les Romains avoyent appris de l'amollir ou de¹ l'estendre en perifrases. Au lieu de dire: Il est mort, il a cessé de vivre, disent-ils, il a vescu, *vixerunt*². Pourveu que ce soit vie, soit elle passée, ils sont contens³. Nous en avons emprunté nostre *feu Maistre Jehan*. A l'aventure est-ce que, comme on dict, le terme vaut l'argent? Je nasquis entre unze heures et midi, le dernier jour de fevrier mil cinq cens trente trois, comme nous contons à cette heure, commençant⁴ en janvier⁵. Il n'y a justement que quinze jours que j'ay franchi 39 ans; il m'en faut pour le moins encore autant⁶. Cependant, s'empescher du pensement de chose si esloignée, ce seroit folie. Mais quoy! les jeunes et les vieux y pensent aussi peu les uns que les autres. Et n'est homme si decrepite⁷, tant qu'il voit Mathusalem devant, qui ne pense avoir encore un an⁸ dans le corps. D'avantage, pauvre fol

1. Var. : *De* (mot supprimé).

2. Var. : *Vixerunt* (mot supprimé).

3. Var. : Ils *se consolent*.

4. Chez nous, l'année a eu différents points de départ : le 1^{er} mars, sous les rois de la première race; le jour de Noël, sous ceux de la seconde; le jour de Pâques, sous ceux de la troisième jusqu'à Charles IX, qui, par une ordonnance rendue en 1563, fixa le commencement de l'année au 1^{er} janvier.

5. Var. : Commencant *l'an* en janvier.

6. Montaigne s'est trouvé à dix-huit ans de compte, étant mort en 1592, dans sa soixantième année.

7. Var. : Mais quoy! les jeunes et les vieux *laissent la vie de mesme condition. Nul n'en sort autrement que si tout presentement il y entroit; joinct qu'il n'est homme si decrepite.*

8. Var. : *Vingt ans.*

que tu es, qui t'a estably les termes de ta vie? Tu te fondes sur les contes des medecins. Regarde plustost l'effect et l'experience. Par le commun train des choses, tu vis desjà¹ pieça par faveur extraordinaire. Tu as passé les termes accoustumez de vivre; et qu'il soit ainsi, conte de tes cognoissans combien il en est mort avant ton aage plus qu'il n'en y a qui l'ayent atteint. Et de ceux mesme qui ont annobli leur vie par renommée, fais en registre, et j'entreray en gageure d'en trouver plus qui sont mors avant qu'après trente cinq ans. Il est plein de raison et de pieté de prendre exemple de l'humanité mesme de Jesus-Christ; or, il finit sa vie à trente et trois ans. Le plus grand homme simplement homme, Alexandre, mourut aussi à ce terme. Combien a la mort de façons de surprise!

*Quid quisque vitet, nunquam homini satis
Cautum est in horas².*

Je laisse à part les fiebvres et les pleuresis. Qui eust jamais pensé qu'un duc de Bretagne deust estre estouffé de la presse, comme fut celuy là à l'entrée du pape Clement³, mon voisin, à Lyon? N'as tu pas veu tuer un de nos roys en se jouant, et un de ses ancestres mourut il pas choqué par un pourceau⁴? Æschilus, menassé de la cheute d'une maison, a beau se tenir à l'airre⁵, le voylà assommé d'un toict de tor-

1. Var. : Desjà (mot supprimé).

2. L'homme ne pourra jamais assez prévoir les dangers de chaque heure. (HORACE, *Od.*, II, XIII, 43).

3. Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, élu pape en 1305 sous le nom de Clément V.

4. Le roi de France tué *en se jouant* est Henri II, blessé à mort dans un tournoi par Montgomery, le 29 juin 1559; et l'ancêtre *choqué par un pourceau* est Philippe, fils aîné de Louis le Gros, couronné du vivant de son père.

5. A l'airre (1588). — A l'airte (1595). On explique cette dernière leçon en faisant venir à l'airte de l'italien *all'erta*, d'où *alerte*, comme orthographe définitive. Mais à l'airre de la première leçon rentre tout aussi bien dans le sens de la phrase, l'airre ayant servi et servant encore aujourd'hui à désigner, dans l'ouest de la France, la partie découverte de la maison, la cour de ferme où l'on bat le blé. Se tenir à l'airre, c'est comme si l'on disait se tenir *hors de la maison*.

tue qui eschappa des pates d'un aigle en l'air; l'autre mourut d'un grein de raisin; un empereur, de l'esgraigneure d'un peigne en se testonnant; Æmilius Lepidus, pour avoir hurté du pied contre le seuil de son huis, et Aufidius, pour avoir choqué en entrant contre la porte de la chambre du conseil. Et entre les cuisses des femmes : Cornelius Gallus, preteur; Tigillinus, capitaine du guet à Rome; Ludovic, fils de Guy de Gonsague, marquis de Mantouë, et, d'un encore pire exemple, Speusippus, philosophe platonicien, et l'un de nos papes¹. Le pauvre Bebius, juge, cependant qu'il donne delay de huictaine à une partie, le voylà saisi, le sien de vivre estant expiré; et Caius Julius, medecin, gressant les yeux d'un patient, voylà la mort qui clost les siens. Et, s'il m'y faut mesler, un mien frere, le capitaine S. Martin, aagé de vint et trois ans², qui avoit desjà faict assez bonne preuve de sa valeur, jouant à la paume, receut un coup d'esteuf qui l'assena un peu au dessus de l'oreille droite, sans aucune apparence de contusion ny de blessure. Il ne s'en assit ny reposa; mais, cinq ou six heures après, il mourut d'une apoplexie que ce coup luy causa.

Ces exemples si frequens et si ordinaires nous passant devant les yeux, comme est-il possible qu'on se puisse defaire du pensement de la mort, et qu'à chaque instant il ne nous semble qu'elle nous tient³ au collet? Qu'import'il, me direz-vous, comment que ce soit pourveu qu'on ne s'en donne point de peine? Je suis de cet advis, et en quelque maniere qu'on se puisse mettre à l'abri des coups, fust ce sous la peau d'un veau, je ne suis pas home qui y reculasse⁴: car il me suffit de passer à mon aise; et le meilleur jeu que je me puisse donner, je le prens, si peu glorieux au reste et exemplaire que vous voudrez.

1. Montaigne fait probablement allusion à Clément V, dont il a parlé quelques lignes plus haut.

2. Var. : De vingt-trois ans.

3. Var. : Qu'elle nous tienn.

4. Var. : Qui y reculast.

*Prætulerim... delirus inersque videri,
Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,
Quam sapere et ringi*¹.

Mais c'est folie d'y penser arriver par là. Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent ; de mort nulles nouvelles. Tout cela est beau ; mais aussi, quand elle arrive, ou à eux, ou à leurs femmes, enfans et amis, les surprenant à l'improveu² et au decouvert, quels tourmens, quels cris, quelle rage ! et quel desespoir les accable ! Vites vous jamais rien si rabaissé, si changé, si confus ? Il y faut prouvoir de meilleure heure ; et cette nonchalance bestiale, quand elle pourroit loger en la teste d'un homme d'entendement, ce que je trouve entierement impossible, nous vend trop cher ses denrées. Si c'estoit ennemy qui se peust eviter, je conseilerois d'emprunter les armes de la couârdise ; mais, puis qu'il ne se peut, puis qu'il vous attrape fuyant et poltron aussi bien qu'honeste homme,

*Nempe et fugacem persequitur virum,
Nec parcit imbellis juventæ
Poplitibus timidoque tergo*³ ;

et que nulle trampe de cuirasse vous couvre :

*Ille licet ferro cautus se condat (et) ære*⁴.

*Mors tamen inclusum protrahet inde caput*⁵,

aprenons à le soutenir de pied ferme et à le combattre : et, pour commencer à luy oster son plus grand avantage contre nous, prenons voye toute contraire à la commune. Ostons luy l'estrangeté, pratiquons le, accoustumons le ; n'ayons rien si souvent en la teste que la mort, à tous instans representons la à nostre imagination et en tous visages :

1. J'aimerais mieux passer pour fou, si ma folie me plaît ou si je ne m'en aperçois pas, que d'être sage et d'en souffrir. (HORACE, *Epist.*, II, n, 126).

2. Var. : Les surprenant *en dessoude*.

3. Il poursuit l'homme mûr dans sa fuite, et n'épargne pas davantage la timide jeunesse qui cherche à lui échapper. (Horace, *Od.* III, n, 14).

4. Var. : *In ære*.

5. Couvrez-vous de fer et d'airain, la mort vous frappera encore sous votre armure. (PROPERCE, III, 18, 25).

au broncher d'un cheval, à la cheute d'une tuille, à la moindre piqueure d'espleingue, remachons soudain : Et bien, quand ce seroit la mort mesme ? Et là dessus, roidissons nous et efforçons nous¹. Parmy les festes et la joye, ayons tousjours ce refrain de la souvenance de nostre condition, et ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir, que par fois il ne nous repasse en la memoire en combien de sortes cette nostre allegresse est en bute à la mort et de combien de prises elle la menasse. Ainsi faisoient les Egyptiens, qui, au milieu de leurs festins et parmy leur meilleure chere, faisoient apporter l'anatomie seche d'un corps d'homme mort² pour servir d'avertissement aux conviez :

*Omnem crede diem tibi diluxisse supremum :
Grata superveniet, quæ non sperabitur, hora*³.

Il est incertain où la mort nous attende, attendons la partout. La premeditation de la mort est premeditation de la liberté. Qui a appris à mourir, il a desappris à servir⁴. Le sçavoir mourir nous afranchit de toute subjection et contrainte. Paulus Æmilius respondit à celuy que ce miserable roy de Macedoine, son prisonnier, luy envoyoit pour le prier de ne le mener pas en triomphe : « Qu'il en face la requeste à soy mesme ».

A la verité, en toutes choses, si nature ne preste un peu, il est mal-aisé que l'art et l'industrie aillent guiere avant. Je suis de moy-mesme non melancholique, mais songe-cieux : il n'est rien de quoy je me soye dès tousjours plus entretenu que des imaginations de la mort, voire en la saison la plus licentieuse de mon aage,

*Jucundum cum ætas florida ver ageret*⁵.

1. Var. : Et nous efforçons.

2. Var. : L'anatomie seche d'un homme.

3. Imagine-toi que chaque jour est ton jour suprême. et tu accepteras avec reconnaissance celui que tu n'espérais plus. (HORACE, *Epist.*, I, IV, 43).

4. Var. : Il n'y a rien de mal en la vie pour celuy qui a bien compris que la privation de la vie n'est pas mal.

5. Quand j'étais à la fleur de l'âge. (CATULLE, LXVIII, 46). Mlle de Gournay a traduit ce vers :

Quand mon age fleuri rouloit son gai printemps.

Parmy les dames et les jeux, tel me pensoit empesché à digerer à part moy quelque jalousie ou l'incertitude de quelque esperance cependant que je m'entretenois de je ne sçay qui, surpris les jours precedens d'une fievre chaude et de la mort¹, au partir d'une feste pareille, et la teste pleine d'oisiveté, d'amour et de bon temps, comme moy, et qu'autant m'en pendoit à l'oreille.

*Jam fuerit, nec post unquam revocare licebit*².

Je ne ridois non plus le front de ce pensement la que d'un autre. Il est impossible que d'arrivée nous ne sentions des piqueures de telles imaginations ; mais, en les maniant et pratiquant³, au long aller, on les aprivoise sans doute ; autrement, de ma part, je fusse en continuelle frayeur et frenesie : car jamais homme ne se défia tant de sa vie, jamais homme ne fait moins d'estat de sa durée. Ny la santé, que j'ay jouy jusques à present tresvigoureuse et peu souvent interrompue, ne m'en alonge l'esperance, ny les maladies ne me l'acourcissent. A chaque minute, il me semble que je m'eschape⁴. De vray, les hazards et dangiers nous approchent peu ou rien de nostre fin ; et, si nous pensons combien il reste⁵, sans cet accident qui semble nous menasser le plus, de millions d'autres sur nos testes, nous trouverons que, gaillars et fievreux, en la mer et en nos maisons, en la bataille et en repos, elle nous est égallement près⁶. Ce que j'ay affaire avant mourir, pour l'achever tout loisir me semble court, fust ce d'un'heure.

Quelcun, feuilletant l'autre jour mes tablettes, trouva un

1. Var. : Et de sa fin.

2. Bientôt le temps présent ne sera plus, et nous ne pourrons le rappeler. (LUCRÈCE, III, 928).

3. Var. : En les maniant et repassant.

4. Var. : Et me rechante sans cesse : Tout ce qui peut estre fait un autre jour le peut estre aujourd'huy.

5. Var. : Il en reste.

6. Var. : *Nemo altero fragillior est, nemo in crastinum sui certior* (1).

(1) Aucun n'est plus fragile qu'un autre, aucun plus assuré du lendemain. (SÈNÈQUE, *Epist.* 94).

memoire de quelque chose que je vouloy estre faite après ma mort. Je luy dy, comme il estoit vray, que, n'estant qu'à une lieuë de ma maison et sain et gaillard, je m'estoy hasté de l'escrire là, pour ne m'asseurer point d'arriver jusques chez moy¹. Il faut estre tousjours boté et prest à partir, en tant qu'en nous est, et sur tout se garder qu'on n'aye lors affaire qu'à soy.

*Quid brevi fortes jaculamur ævo
Multa²?*

Car nous y aurons assez de besongne sans autre surcrois. L'un se plaint, plus que de la mort, dequoy elle luy rompt le train d'une belle victoire; l'autre, qu'il luy faut desloger avant qu'avoir marié sa fille ou contrerolé l'institution de ses enfans; l'un plaint la compagnie de sa femme, l'autre de son fils, comme commoditez principales de son estre³.

*Miser! o miser! aiunt, omnia ademit
Una dies infesta mihi tot præmia vitæ⁴.*

Et le bastisseur:

*Manent (dict-il) opera interrupta, minæque
Murorum ingentes⁵.*

Il ne faut rien desseigner de si longue haleine, ou au moins avec telle intention de se passionner pour en voir la fin. Nous

1. Var. : Comme celuy qui continuellement me couve de mes pensées et les couche en moy, je suis à toute heure préparé environ ce que je le puis estre ; et ne m'advertira de rien de nouveau la survenance de la mort.

2. Pourquoi dans une vie si courte, former tant de projets ? (HORACE, *Od.*, II, XVI, 17).

3. Var. : Je suis pour cette heure en tel estat, Dieu mercy que je puis desloger quand il luy plaira, sans regret de chose quelconque. Je me desnoüe par tout ; mes adieux sont tantost prins de chascun, sauf de moy. Jamais homme ne se prepara à quitter le monde plus purement et pleinement, et ne s'en desprint plus universellement que je m'attens de faire. Les plus mortes morts sont les plus saines.

4. Malheureux, ô malheureux ! disent-ils ; un seul jour néfaste suffît pour empoisonner tous les bonheurs de la vie. (LUCRÈCE, III, 915).

5. Je n'achèverai donc pas mon œuvre, je laisserai donc imparfaits ces remparts superbes ! (VIRGILE, *En.*, IV, 88).

sommes nés pour agir, et je suis d'avis que non seulement un empereur, comme disoit Vespasien, mais que tout gallant homme doit mourir debout¹.

Cum moriar, medium solvar et inter opus ².

Je veux qu'on agisse sans cesse, que la mort³ me treuve plantant mes chous, mais nonchalant d'elle et encore plus de mon jardin imparfait. J'en vis mourir un qui, estant à l'extremité, se plaignoit incessamment dequoy sa destinée coupoit le fil de l'histoire qu'il avoit en main sur le quinzième ou seizième de nos roys.

*Illud in his rebus non addunt, nec tibi earum
Jam desiderium rerum super insidet una* ⁴.

Il faut se descharger de ces humeurs vulgaires et nuisibles. Tout ainsi qu'on a planté nos cimetières joignant les églises et aux lieux les plus fréquentés de la ville, pour accoustumer, disoit Lycurgus, le bas populaire, les femmes et les enfans, à ne s'effaroucher point de voir un homme mort, et afin que ce continuel spectacle d'ossemens, de tombeaux et de convois nous advertisse de nostre condition :

Quin etiam ⁵ *exhilarare viris convivia cæde
Mos olim, et miscere epulis spectacula dira
Certantum ferro, sæpe et super ipsa cadentum
Pocula, respersis non parco sanguine mensis* ⁶ ;

aussi ay-je pris en coutume d'avoir non seulement en l'imagination, mais continuellement la mort en la bouche ;

1. Var. : *Et je suis d'avis, etc...* (phrase supprimée).

2. Je veux que la mort me surprenne au milieu de mon travail ! (OVIDE, *Amor.*, II, x, 36).

3. Var. : Je veux qu'on agisse et qu'on allonge les offices de la vie tant qu'on peut, et que la mort.

4. Ils n'ajoutent pas que la mort nous enlève le regret des choses les plus chères. (LUCRÈCE, III, 913).

5. C'était jadis la coutume d'égayer les festins par le meurtre et d'y donner en spectacle des combats de gladiateurs ; ceux-ci tombaient souvent parmi les coupes et inondaient de sang les tables du banquet. (SILIUS ITALICUS, XI, 51).

6. Var. : Et comme les Egyptiens, après leurs festins, faisoient présenter aux assistans une grande image de la mort par un qui leur crioit : « Boy et t'esjouy, car mort tu seras tel ».

et n'est rien dequoy je m'informe si volontiers que de la mort des hommes, quelle parole, quel visage, quelle contenance ils y ont eu, ny endroit des histoires que je remarque si attantivement¹.

On me dira que l'effect surmonte de si loing l'imagination² qu'il n'y a si belle escrime qui ne s'y perde³, quand on en vient là. Laissez les dire : le premediter donne sans doute grand avantage; et puis n'est-ce rien d'aller au moins jusques là sans alteration et sans fièvre? Il y a plus : je reconnoy par experience que⁴ nature mesme nous preste la main et nous donne courage. Si c'est une mort courte et violente, nous n'avons pas loisir de la craindre; si elle est autre, je m'apperçois qu'à mesure que je m'engage dans ses avenues et dans la maladie, j'entre naturellement et de moymesme en quelque desdein de la vie⁵. Je trouve que j'ay bien plus affaire à digerer cette resolution de mourir quand je suis en vigueur et en pleine santé, que je n'ay quand je suis malade⁶ : d'autant que je ne tiens plus si fort aux commoditez de la vie, à raison que je commence à en perdre l'usage et le plaisir; j'en voy la mort d'une veuë beaucoup moins effrayée. Cela me fait esperer que plus je m'eslongneray de celle-là et approcheray de cette-cy, plus aisément j'entreray en composition de leur eschange. Tout ainsi que j'ay essayé en plusieurs autres occurrences ce que dit Cesar, que les choses nous paroissent souvent plus grandes de loing que de prés, j'ay trouvé que, sain, j'avois eu les maladies beaucoup plus en horreur que lors que je les

1. Var. : Il y paroist à la farcissure de mes exemples, et que j'ay en particuliere affection cette matiere. Si j'estoy faiseur de livres, je feroiy un registre commenté des morts diverses. Qui apprendroit les hommes à mourir leur apprendroit à vivre. Dicearchus en feit un de pareil titre, mais d'autre et moins utile fin.

2. Var. : De si loin la *pensée*.

3. Var. : Qui ne se perde.

4. Var. : *Je reconnoy par experience que* (mots supprimés).

5. Var. : Qu'à mesure que je m'engage dans la maladie, j'entre naturellement en quelque desdain de la vie.

6. Var. : Quand je suis en santé, que je n'ay quand je suis en fièvre.

ay senties. L'alegresse où je suis, le plaisir et la force me font paroistre l'autre estat si disproportionné à celui-là que par imagination je grossis ces incommoditez de la moitié, et les conçois plus poissantes que je ne les trouve quand je je les ay sur les espaules; j'espere qu'il m'en adviendra ainsi de la mort.

Voyons, à ces mutations et declinaisons ordinaires que nous souffrons, comme nature nous desrobbe le goust¹ de nostre perte et empirement. Que reste-il à un vieillard de la vigueur de sa jeunesse et de sa vie passée ?

Heu²! senibus vitæ portio quanta manet³!

Qui y tomberoit tout à un coup, je ne crois pas que nous fussions capables de porter un tel changement; mais, conduicts par sa main, d'une douce pente et comme insensible, peu à peu, de degré en degré, elle nous roule dans ce miserable estat et nous y apprivoise, si que nous ne sentons en nous aucune secousse quand la jeunesse meurt, qui est en essence et en verité une mort plus forte⁴ que n'est la mort entiere d'une vie languissante et que n'est la mort de la vieillesse; d'autant que le sault n'est pas si lourd du mal estre au non estre, comme il est d'un estre doux et fleurissant à un estre penible et douloureux. Le corps courbe et plié a moins de force à soustenir un fais, aussi a nostre ame. Il la faut dresser et eslever contre l'effort de cet adversaire. Car, comme il est impossible qu'elle se mette en repos et à son aise pendant qu'elle craint⁵, si elle s'en assure aussi, elle se peut venter (qui est chose comme surpassant

1. Var. : Nous desrobbe la veuë.

2. Hélas ! quelle part reste-t-il aux vieillards dans la vie ? (MAXIMIAN., *vel* PSEUDO-GALLUS, I, 16).

3. Var. : Cesar, à un soldat de sa garde recreu et cassé, qui vint en la ruë luy demander congé de se faire mourir, regardant son maintien decrepite, respondit plaisamment : « Tu penses donc estre en vie » ?

4. Var. : Si que nous ne sentons aucune secousse quand la jeunesse meurt en nous, qui est en essence et en verité une mort plus dure.

5. Var. : Qu'elle se mette en repos pendant qu'elle le craint.

l'humaine condition) qu'il est impossible que l'inquietude, le tourment et la peur, non le moindre desplaisir, loge chez elle¹.

*Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solida, neque Auster,
Dux inquieti turbidus Adriæ,
Nec fulminantis magna Jovis manus².*

Elle est renduë maistresse de ses passions et concupiscences, maistresse de l'indigence, de la honte, de la pauvreté et de toutes autres injures de fortune. Gaignons cet avantage qui pourra : c'est icy la vraye et souveraine liberté, qui nous donne dequoy faire la figue à la force et à l'injustice, et nous moquer des prisons et des fers.

*In manicis et
Compedibus sævo te sub custode tenebo.
— Ipse Deus, simul atque volam, me solvet. — Opinor,
Hoc sentit : Moriar. Mors ultima linea rerum est³.*

Nostre religion n'a point eu de plus asseuré fondement humain que le mespris de la vie. Non seulement le discours de la raison nous y appelle, car pourquoy craindrions nous de perdre une chose, laquelle, perduë, ne peut estre regret-tée? Et puis que nous sommes menassez de tant de façons de mort, ne voyons nous pas qu'il y a plus de mal à les craindre toutes qu'à en soustenir une⁴?

1. Var. : Loge *en* elle.

2. Ni le visage cruel d'un tyran, ni l'Auster furieux qui bouleverse l'Adriatique, rien ne peut ébranler sa fermeté, non pas même Jupiter lançant ses foudres. (HORACE, *Od.*, III, III, 3).

3. Je te tiendrai sous la garde la plus étroite, pieds et poings liés. — Un dieu, quand je voudrai, me délivrera. — Ce dieu, je pense, est la mort. La mort est le dernier terme des choses. (Id., *Epist.*, I, XVI, 76).

4. Var. : *Mais aussi*, puis que nous sommes menacez de tant de façons de mort, *n'y a il pas* plus de mal à les craindre toutes qu'à en soustenir une? Que chaut-il quand ce soit, puis qu'elle est inevitable? A celui qui disoit à Socrates : « Les trente tyrans t'ont condamné à la mort. — Et nature, eux », répondit-il. Quelle sottise de nous peiner, sur le point du passage, à l'exemption de toute peine? Comme nostre naissance nous apporta la naissance de toutes choses, aussi fera la mort de toutes choses nostre mort. Parquoy c'est pareille folie de pleurer de ce que d'icy à cent ans nous ne vivrons pas

Mais nature nous y force. « Sortez, dit-elle¹, de ce monde comme vous y estes entrez. Le mesme passage que vous fites de la mort à la vie, sans passion et sans frayeur, refaites le de la vie à la mort. Votre mort est une des pieces de l'ordre de l'univers, c'est une piece de la vie du monde.

*Inter se mortales mutua vivunt,
Et, quasi cursores, vitaï lampada tradunt*².

Changeray-je pas pour vous cette belle contexture des choses? C'est la condition de vostre creation, c'est une partie de vous que la mort; vous vous fûyez vous mesmes. Cettuy vostre estre, que vous jôüyssez, est également party à la mort et à la vie. Le premier jour de vostre naissance vous achemine à mourir comme à vivre.

*Prima, quæ vitam dedit, hora carpsit*³.
*Nascentes morimur*⁴, *finisque ab origine pendet*⁵.

que de pleurer de ce que nous ne vivions pas il y a cent ans. La mort est origine d'une autre vie : ainsi pleurasmes nous et ainsi nous cousta il d'entrer en cette-cy, ainsi nous despouillastes nous de nostre ancien voile en y entrant. Rien ne peut estre grief qui n'est qu'une fois. Est-ce raison de craindre si long temps chose de si brief temps? Le long temps vivre et le peu de temps vivre est rendu tout un par la mort, car le long et le court n'est point aux choses qui ne sont plus. Aristote dit qu'il y a des petites bestes sur la riviere Hypanis qui ne vivent qu'un jour. Celle qui meurt à huit heures du matin, elle meurt en jeunesse ; celle qui meurt à cinq heures du soir meurt en sa decrepitude. Qui de nous ne se mocque de voir mettre en consideration d'heur ou de malheur ce moment de durée? Le plus et le moins en la nostre, si nous la comparons à l'eternité ou encores à la durée des montaignes, des rivieres, des estoilles, des arbres et mesmes d'aucuns animaux, n'est pas moins ridicule.

1. Tout le discours suivant est imité de Lucrèce.

2. Les mortels se prêtent mutuellement la vie; c'est le flambeau qu'on se passe de main en main, comme aux courses sacrées. (LUCRÈCE, II, 75, 78).

3. La première heure de votre vie est une heure de moins que vous avez à vivre. (SÉNÈQUE, *Hercul. fur.*, acte III, chor., v. 874).

4. Naître, c'est commencer de mourir : notre fin se rattache déjà à notre naissance. (MANILIUS, *Astronomic.*, IV, 16).

5. Var. : Tout ce que vous vivés, vous le desrobés à la vie : c'est à ses despens. Le continuel ouvrage de vostre vie, c'est bastir la mort. Vous estes en la mort pendant que vous estes en vie, car vous estes

Si vous avez fait votre profit de la vie, vous en estes re-peu ; allez vous en satisfait.

Cur non ut plenus vitæ conviva recedis¹?

Si vous n'en avez sceu user, si elle vous estoit inutile, que vous chault-il de l'avoir perduë ? à quoy faire la voulez vous encores ?

Cur amplius² addere quæris

Rursum quod pereat male, et ingratum occidat omne³?

Et si vous avez vescu un jour, vous avez tout veu : un jour est égal à tous jours. Il n'y a point d'autre lumiere ny d'autre nuit. Ce soleil, cette lune, ces estoilles, cette disposition, c'est celle mesme que vos ayeuls ont jouye et qui entretiendra vos arriere-nepveux⁴ ; et, au pis aller, la distribution et variété de tous les actes de ma comedie se parfournit en un an. Si vous avez pris garde au beau⁵ branle de mes quatre saisons, elles embrassent l'enfance, l'adolescence, la virilité et la vieillesse du monde. Il a joué son rolle⁶, il n'y sçait autre finesse que de recommencer ; ce sera tousjours cela mesme.

Versamur ibidem, atque insumus usque⁷,

Atque in se sua per vestigia volvitur annus⁸.

après la mort quand vous n'estes plus en vie ; ou, si vous l'aymez mieux ainsi, vous estes mort après la vie, mais pendant la vie vous estes mourant ; et la mort touche bien plus rudement le mourant que le mort, et plus vivement et essentiellement.

1. Pourquoi ne pas sortir du banquet de la vie en convive rassasié ? (LUCRÈCE, III, 954).

2. A quoi bon prolonger des jours dont on ne saurait pas faire un meilleur usage que par le passé. (Id., III, 954).

3. Var. : La vie n'est de soy ny bien ny mal, c'est la place du bien et du mal, selon que vous la leur faites.

4. Var. : *Non alium videre patres, aliumve nepotes
Aspiciunt* (1).

5. Var. : *Beau* (mot supprimé).

6. Var. : Il a joué son jeu.

7. Nous tournons toujours dans le même cercle. (LUCRÈCE, III, 1093).

8. Et l'année recommence sans cesse la route qu'elle a parcourue. (VIRGILE, *Géorg.*, II, 402).

(1) Vos neveux ne verront rien de plus que ce qu'ont vu vos pères. (MANILIUS, I, 529).

Je ne suis pas délibérée de vous forger autres nouveaux passetemps.

*Nam tibi præterea quod machiner, inveniamque
Quod placeat, nihil est : eadem sunt omnia semper*¹.

Faites place aux autres comme d'autres vous l'ont faite². Aussi avez vous beau vivre, vous n'en rabattrez rien du temps que vous avez à estre mort, c'est pour neant : aussi long temps serez vous en cet estat là, que vous craignez, comme si vous estiez mort en nourrisse.

*Licet quot vis vivendo vincere secla,
Mors æterna tamen nihilominus illa manebit*³.

Et si vous metteray en tel estat, duquel⁴ vous n'aurez aucun mescontentement ;

*In vera nescis nullum fore morte alium te,
Qui possit vivus tibi te lugere peremptum,
Stansque jacentem*⁵?

ny ne desirerez la vie que vous plaignez tant.

*Nec sibi enim quisquam tum se vitamque requirit,
Nec desiderium nostri nos afficit ullum*⁶.

La mort est moins à craindre que rien, s'il y avoit quelque chose de moins que rien :

*Multo mortem*⁷ *minus ad nos esse putandum,
Si minus esse potest quam quod nihil esse videmus*⁸.

1. Je ne puis rien imaginer, rien inventer de nouveau pour vous plaire : c'est toujours la répétition des mêmes plaisirs. (LUCRÈCE, III, 957).

2. Var. : L'égalité est la première pièce de l'équité. Qui se peut plaindre d'estre compris où tous sont compris ?

3. Vivez autant de siècles que vous voudrez, la mort n'en restera pas moins éternelle. (LUCRÈCE, III, 1103).

4. Var. : En tel point, auquel.

5. Ignorez-vous qu'il ne vous survivra pas un autre vous-même qui, vivant, puisse vous pleurer mort et gémir debout sur votre cadavre ? (Id., III, 898).

6. Alors, nous n'avons à nous inquiéter ni de nous ni de la vie, et il ne nous reste aucun regret de l'existence. (Id., III, 932, 935).

7. (LUCRÈCE, III, 939). Montaigne a traduit ces deux vers avant de les citer.

8. Var. : Elle ne vous concerne ny mort ny vif : vif, par ce que vous estes ; mort, par ce que vous n'estes plus.

D'avantage, nul ne meurt avant son heure : ce que vous laissez de temps n'estoit non plus vostre que celuy qui s'est passé avant vostre naissance, et ne vous touche non plus.

*Respice enim quam nil ad nos ante acta vetustas
Temporis æterni fuerit*⁴.

Où que vostre vie finisse, elle y est toute². Pensiez vous jamais n'arriver là où vous alliez sans cesse³? Et si la compagnie vous peut soulager, le monde ne va-il pas mesme train que vous allez?

*Omnia te, vita perfuncta, sequentur*⁴.

Tout ne branle-il pas vostre branle? Y a il rien⁵ qui ne vieillisse quant et vous? Mille hommes, mille animaux et mille autres creatures meurent en cette mesme heure⁶ que vous mourez.

*Nam nox nulla⁷ diem, neque noctem aurora sequuta est,
Quæ non audierit mistos vagitibus ægris
Ploratus, mortis comites et funeris atris*⁸ ».

1. Considérez, en effet, que les siècles déjà écoulés sont pour nous comme s'ils n'étaient pas. (LUCRÈCE, III, 985).

2. Var. : L'utilité du vivre n'est pas en l'espace, elle est en l'usage. Tel a vescu long temps, qui a peu vescu. Attendez vous y pendant que vous y estes. Il gist en vostre volonté, non au nombre des ans, que vous ayez assez vescu.

3. Var. : Encore n'y a-il chemin qui n'aye son issuë.

4. Les races futures vous suivront à leur tour. (LUCRÈCE, III, 984).

5. Var. : Y a-il chose.

6. Var. : En ce mesme instant.

7. Il n'est pas une seule nuit, il n'est pas un jour, où l'on n'entende, mêlés aux vagissements du nouveau-né, les cris de douleur poussés autour d'un cercueil. (LUCRÈCE, V, 579).

8. Var. : A quoy faire y reculez vous, si vous ne pouvez tirer arriere? Vous en avez assez veu qui se sont bien trouvés de mourir, eschevant par là des grandes miseres. Mais quelqu'un qui s'en soit mal trouvé, en avez vous veu? Si est-ce grande simplesse de condamner chose que vous n'avez esprouvée ny par vous ny par autre. Pourquoy te plains-tu de moy et de la destinée? Te faisons-nous tort? Est-ce à toy de gouverner, ou à nous toy? Encore que ton aage ne soit pas achevé, ta vie l'est. Un petit homme est homme entier comme un grand. Ny les hommes ny leurs vies ne se mesurent à l'aune. Chiron refusa l'immortalité, informé des conditions d'icelle

Voilà les bons advertissemens de nostre mere nature.

Or j'ay pensé souvent d'où venoit cela qu'aux guerres le visage de la mort, soit que nous la voyons en nous ou en autrui, nous semble sans comparaison moins effroyable qu'en nos maisons (autrement, ce seroit un'armée de medecins et de pleurars); et, elle estant tousjours une, qu'il y ait toutes-fois beaucoup plus d'assurance parmy les gens de village et de basse condition qu'és autres. Je croy, à la verité que ce sont ces mines et appareils effroyables dequoy nous l'entourons qui nous font plus peur qu'elle: une toute nouvelle forme de vivre, les cris des meres, des femmes et des enfans, la visitation de personnes estonnées et transies, l'assistance d'un nombre de valets pasles et éplorés, une chambre sans jour, des cierges allumez, nostre chevet assiegé de medecins et de prescheurs; somme, tout horreur et tout effroy autour de nous. Nous voylà des-jà ensevelis et enterrez. Les enfans ont peur de leurs amis mesmes quand ils les voyent masquez; aussi avons nous. Il faut oster le masque aussi bien des choses que des personnes. Osté qu'il sera, nous ne trouverons au dessous que cette mesme mort qu'un valet ou simple chambriere passerent derniere-ment sans peur. Heureuse la mort, et heureuse trois fois ¹, qui oste le loisir aux apprests de tel equipage!

par le dieu mesme du temps et de la durée, Saturne son pere. Imaginez, de vray, combien seroit une vie perdurable moins supportable à l'homme et plus penible que n'est la vie que je luy ay donnée. Si vous n'aviez la mort, vous me maudiriez sans cesse de vous en avoir privé. J'y ay à escient meslé quelque peu d'amertume pour vous empescher, voyant la commodité de son usage, de l'embrasser trop avidement et indiscretement. Pour vous loger en cette moderation, ny de fuir la vie, ny de refuir à la mort, que je demande de vous, j'ay temperé l'une et l'autre entre la douceur et l'aigreur. J'appriens à Thales, le premier de voz sages, que le vivre et le mourir estoit indifferent; par où, à celuy qui luy demanda pourquoy donc il ne mourroit, il respondit tres-sagement: « Pour ce qu'il est indifferent ». L'eau, la terre, l'air et le feu et autres membres de ce mien bastiment ne sont non plus instruments de ta vie qu'instruments de ta mort. Pourquoy crains-tu ton dernier jour? Il ne confere non plus à ta mort que chascun des autres. Le dernier pas ne fait pas la lassitude, il la declaire. Tous les jours vont à la mort, le dernier y arrive.

1. Et heureuse trois fois (mots supprimés).

CHAPITRE XXI⁴

De la force de l'imagination.

*Fortis imaginatio generat casum*², disent les clerics.

Je suis de ceux qui sentent tres-grand effort de l'imagination; chacun en est feru, mais aucuns en sont transformez³. Gallus Vibius banda si bien son ame et la tendy à comprendre et imaginer l'essence⁴ et les mouvemens de la folie qu'il emporta son jugement mesme⁵ hors de son siege, si qu'onques puis il ne l'y peut remettre, et se pouvoit vanter d'estre devenu fol par discours⁶. Il y en a qui, de frayeur, anticipent la main du bourreau; et celuy qu'on debandoit pour luy dire sa grace se trouva roide mort sur l'eschafaut du seul coup de son imagination. Nous tressuons, nous tremblons, nous pallissons et rougissons aux secousses de nos imaginations, et, renversez dans la plume, sentons nostre

1. Var.: Chapitre XX.

2. Une forte imagination produit l'événement même. (SÈNÈQUE, *Epist.*, 24).

3. Var.: Chacun en est *heurté*, mais aucuns en sont *renversez*. Son impression me perse, et mon art est de luy eschapper, par faute de force à luy resister. Je vivroy de la seule assistance de personnes saines et gaies. La veuë des angoisses d'autruy m'angoisse materiellement, et a mon sentiment souvent usurpé le sentiment d'un tiers; un toussueur continuel irrite mon poulmon et mon gosier: je visite plus mal volontiers les malades ausquels le devoir m'interesse que ceux ausquels je m'attens moins et que je considere moins. Je saisis le mal que j'estudie et le couche en moy. Je ne trouve pas estrange qu'elle donne et les fievres et la mort à ceux qui la laissent faire et qui luy applaudissent. Simon Thomas estoit un grand medecin de son temps. Il me souvient que me rencontrant un jour à Thoulouse chez un riche vieillard pulmonique, et traittant avec luy des moyens de sa guarison, il luy dïet que c'en estoit l'un de me donner occasion de me plaire en sa compagnie, et que, fichant ses yeux sur la frescheur de mon visage et sa pensée sur cette allegresse et vigueur qui regorgeoit de mon adolescence, et remplissant tous ses sens de cet estat florissant en quoy j'estoy lors, son habitude s'en pourroit amender; mais il oublioit à dire que la mienne s'en pourroit empirer aussi.

4. Var.: Banda si bien son ame à *comprendre l'essence*.

5. Var.: *Mesme* (mot supprimé).

6. Var.: Par *sagesse*.

corps agité à leur bransle, quelque-fois jusques à la mort¹. Et la jeunesse bouillante s'eschauffe si avant en son harnois tout' endormie, qu'elle assouvit en songe ses amoureux desirs :

*Ut, quasi transactis sæpe omnibu' rebu', profundant
Fluminus ingentes fluctus, vestemque cruentent².*

Et encore qu'il ne soit pas nouveau de voir croistre, la nuit, des cornes à tel qui ne les avoit pas en se couchant, toutesfois l'evenement de Cyppus, roy d'Italie³, est memorable, lequel, pour avoir assisté le jour avec grande affection au combat des taureaux et avoir eu en songe toute la nuit des cornes en la teste, les produisit en son front par la force de l'imagination. La passion donna au fils de Cræsus la voix que nature luy avoit refusée. Et Antigonus print la fievre de la beauté de Stratonice⁴, trop vivement empreinte en son ame. Pline dict avoir veu Lucius Cossitius de femme changé en homme le jour de ses nopces. Pontanus et d'autres racontent pareilles metamorphoses advenuës en Italie ces siecles passez; et, par vehement desir de luy et de sa mere,

Vota puer solvit, quæ fæmina voverat, Iphis⁵.

Passant à Victry le François, je peuz voir un homme que l'evesque de Soissons avoit nommé Germain en confirmation⁶, lequel tous les habitans de là ont cogneu et veu fille jusques à l'aage de vingt deux ans, nommée Marie. Il est à cett' heure fort barbu et vieil, et ne s'est point marié⁷. Fai-

1. Var.: Jusques à *en expirer*.

2. (LUCRÈCE, IV, 4029). Montaigne vient de paraphraser ce que la traduction rigoureuse de ces deux vers aurait de trop cru pour nos oreilles françaises.

3. Cyppus, préteur romain, ne fut jamais roi d'Italie; seulement les devins lui avaient prédit qu'il le deviendrait s'il rentrait à Rome, mais il préféra s'exiler.

4. Var.: Et *Antiochus* print la fievre *par* la beauté de Stratonice.

5. Iphis paya, garçon, les vœux qu'il avait faits, étant fille. (OVIDE, *Métam.*, IX, 793).

6. On lit, au contraire, dans le *Voyage de Montaigne*, t. 1, p. 43: *Nous ne le secumes voir parce qu'il estoit au village.*

7. Var.: Il *estoit* à cette heure là fort barbu et vieil et *point marié*

sant, dict-il, quelque effort en sautant, ses membres virils se produisirent; et est encore en usage entre les filles de là une chanson par laquelle elles s'entradvertissent de ne faire point de grandes enjambées, de peur de devenir garçons comme Marie Germain. Ce n'est pas tant de merveilles si ¹ cette sorte d'accident se rencontre frequent: car, si l'imagination peut en telles choses, elle est si continuellement et si vigoureusement exercée en ce subject ² que, pour n'avoir si souvent à rechoir en mesme pensée et aspreté de desir, elle a meilleur compte d'attacher et incorporer³, une fois pour toutes, cette virile partie aux filles.

Les uns attribuent à la force de l'imagination les cicatrices du roy Dagobert et de saint François. On dict que les corps s'en-enlevent telle fois de leur place. Et Celsus recite d'un prebstre qui ravissoit son ame en telle extase que le corps en demeurioit longue espace sans respiration et sans sentiment⁴.

Il est vraysemblable que le principal credit des miracles ⁵, des visions, des enchantemens et de tels effects extraordinaires vienne de la puissance de l'imagination, agissant principalement contre les ames du vulgaire, où il y a moins de resistance ⁶. On leur a si fort saisi la creance qu'ils pensent voir ce qu'ils ne voyent pas.

Je suis encore de cette opinion que ces plaisantes liaisons de mariages, dequoy le monde se voit si plein ⁷ qu'il ne se

1. Var.: Tant de merveille *que*.

2. Var.: *Attachée* à ce subject.

3. Var.: Elle a meilleur compte *d'incorporer*.

4. Var.: Saint Augustin en nomme un autre à qui il ne falloit que faire ouir des cris lamentables et plaintifs; soudain il defailloit et s'emportoit si vivement hors de soy qu'on avoit beau le tempester, et hurler, et le pincer, et le griller, jusques à ce qu'il fust resuscité: lors il disoit avoir ouy des voix, mais comme venant de loing, et s'apercevoit de ses eschaudures et meurtrissures. Et, que ce ne fust une obstination apostée contre son sentiment, cela le monstroit qu'il n'avoit ce pendant ny poulx ny haleine.

5. Var.: *Des miracles* (mots supprimés).

6. Var.: Contre les ames du vulgaire, *plus molles*.

7. Var.: Je suis encore *en ce doute* que ces plaisantes liaisons dequoy *nostre* monde se voit si *entravé*.

parle d'autre chose, ce sont ¹ des impressions de l'apprehension et de la crainte. Car je sçay par experience que tel, de qui je puis respondre comme de moy mesme, en qui il ne pouvoit eschoir soupçon ² de foiblesse et aussi peu d'enchantement, ayant ouy faire un conte ³ à un sien compaignon d'une defaillance extraordinaire en quoy il estoit tombé sur le point qu'il en avoit le moins de besoin, se trouvant en pareille occasion, l'horreur de ce conte luy vint si rudement frapper l'imagination qu'il en encourut unè fortune pareille ⁴. Cela n'est à craindre ⁵ qu'aux entreprinses où nostre ame se trouve outre mesure tandue de desir et de respect, et notamment où les commoditez se rencontrent improveues et presantes ⁶. A qui a assez de loisir pour se ravoit et remettre de ce trouble, mon conseil est qu'il divertisse ailleurs son pen-

1. Var.: Ce sont *volontiers*.

2. Var.: *Choir soupçon aucun*.

3. *Le conte*.

4. Var.: L'horreur de ce conte luy vint à *coup* si rudement frapper l'imagination qu'il en *courut* une fortune pareille, et de là en hors fut subject à y renchoir, ce villain souvenir de son inconvenient le gourmandant et tyrannisant. Il trouva quelque remede à cette resverie par une autre resverie : c'est qu'advouant luy mesme et preschant avant la main cette sienne subjection, la contention de son ame se soulageoit sur ce qu'apportant ce mal comme attendu, son obligation en amoindrissoit et luy en poisoit moins. Quand il a eu loy à son chois (sa pensée desbrouillée et desbandée, son corps se trouvant en son deu) de le faire lors premierement tenter, saisir et surprendre à la cognoissance d'autruy, il s'est guari tout net. A qui on a esté une fois capable, on n'est plus incapable, sinon par juste foiblesse.

5. Var.: *Ce malheur* n'est à craindre.

6. Var.: (Le reste de l'alinéa a été remanié de la manière suivante dans l'édition de 1595): On n'a pas moyen de se ravoit de ce trouble. J'en sçay à qui il a servy d'y apporter le corps mesme, demy rassasié d'ailleurs, pour endormir l'ardeur de cette fureur, et qui, par l'aage, se trouve moins impuissant de ce qu'il est moins puissant; et tel autre à qui il a servi aussi qu'un amy l'ayt assureur d'estre fourni d'une contrebatterie d'enchantements certains à le preserver. Il vaut mieux que je die comment ce fut.

Un comte de tresbon lieu, de qui j'estoye fort privé, se mariant avec une belle dame, qui avoit esté poursuivie de tel qui assistoit à la feste, mettoit en grande peine ses amis, et nommément une vieille dame sa parente, qui presidoit à ces nopces et les faisoit chez elle,

sement, s'il peut, car il est difficile, et qu'il se desrobe de cette ardeur et contention de son imagination. J'en sçay à qui il a servy d'y apporter le corps mesme, amolly et affoibly

crainctive de ces sorcelleries : ce qu'elle me fit entendre. Je la priay s'en reposer sur moy. J'avoie, de fortune, en mes coffres certaine petite piece d'or platte, où estoient gravées quelques figures celestes, contre le coup du soleil, et pour oster la douleur de teste, la logeant à point sur la cousture du test; et, pour l'y tenir, elle estoit cousuë à un ruban propre à rattacher souz le menton; resverie germaine à celle dequoy nous parlons. Jacques Peletier(1), vivant chez moy, m'avoit faict ce present singulier. J'advisay d'en tirer quelque usage, et dis au comte qu'il pourroit courre fortune comme les autres, y ayant là des hommes pour luy en vouloir prester une; mais que hardiment il s'allast coucher, que je luy ferois un tour d'amy, et n'espargnerois à son besoing un miracle qui estoit en ma puissance, pourveu que sur son honneur il me prosmitt de le tenir tresfidelement secret; seulement, comme sur la nuict on iroit luy porter le resveillon, s'il luy estoit mal allé, il me fist un tel signe. Il avoit eu l'ame et les oreilles si battues qu'il se trouva lié du trouble de son imagination, et me fit son signe à l'heure susditte. Je luy dis lors à l'oreille qu'il se levast, souz couleur de nous chasser, et prist en se jouant la robbe de nuict que j'avoie sur moy (nous estions de taille fort voisine), et s'en vestist tant qu'il auroit executé mon ordonnance, qui fut, quand nous serions sortis, qu'il se retirast à tomber de l'eau; dist trois fois telles parolles, et fist tels mouvements; qu'à chascune de ces trois fois il ceignist le ruban que je luy mettois en main, et couchast bien soigneusement la medaille qui y estoit attachée, sur ses roignons, la figure en telle posture; cela faict, ayant, à la derniere fois, bien estreint ce ruban pour qu'il ne se peust ny desnouer ny mouvoir de sa place, qu'en toute assurance il s'en retournast à son prix faict, et n'oubliait de rejeter ma robbe sur son lit, en maniere qu'elle les abriast tous deux. Ces singeries sont le principal de l'effect, nostre pensée ne se pouvant desmesler que moyens si estranges ne viennent de quelque abstruse science: leur inanité leur donne poids et reverence. Somme, il fut certain que mes caracteres se trouverent plus veneriens que solaires, plus en action qu'en prohibition. Ce fut une humeur prompte et curieuse qui me convia à tel effect, esloigné de ma nature. Je suis ennemy des actions subtiles et feintes; et hay la finesse, en mes mains, non seulement recreative, mais aussi profitable: si l'action n'est vicieuse, la route l'est. Amasis, roy d'Égypte, espousa Laodice, tresbelle fille grecque; et luy, qui se montroit gentil compagnon par tout ailleurs, se trouva court à jouir d'elle, et menaça de la tuer, estimant que ce fust quelque sorcerie. Comme és choses qui consistent en fantasie, elle le rejetta à la devotion; et, ayant faict ses vœus et promesses à Venus, il se trouva divinement remis dès la premiere nuict, d'après ses oblations et sacrifices. Or, elles ont tort de nous recueillir de ces

(1) Médecin célèbre du temps de Montaigne, auteur de plusieurs ouvrages de médecine estimés et de poésies médiocres.

d'ailleurs. Et à celui qui sera en alarme des liaisons, qu'on luy persuade hors de là qu'on luy fournira des contre-enchantemens d'un effect merveilleux et certain. Mais il faut

contenances mineuses, querelleuses et fuyardes, qui nous esteignent en nous allumant. La bru de Pythagoras disoit que la femme qui se couche avec un homme doit avec sa cotte, laisser quant et quant la honte, et la reprendre avec sa cotte. L'ame de l'assaillant, troublée de plusieurs diverses allarmes, se perd aisement; et à qui l'imagination a fait une fois souffrir cette honte (et elle ne la fait souffrir qu'aux premières accointances, d'autant qu'elles sont plus ardantes et aspres, et aussi qu'en cette première cognoissance qu'on donne de soy, on craint beaucoup plus de faillir), ayant mal commencé, il entre en fièvre et despit de cet accident, qui luy dure aux occasions suivantes.

Les mariez, le temps estant tout leur, ne doivent ny presser ny taster leur entreprise, s'ils ne sont prests; et vault mieux faillir indecemment à estreiner la couche nuptiale, pleine d'agitation et de fièvre, attendant une et une autre commodité plus privée et moins allarmée, que de tomber en une perpetuelle misere, pour s'estre estonné et desesperé du premier refus. Avant la possession prinse, le patient se doit, à saillies et divers temps, legerement essayer et offrir, sans se piquer et opiniastres à se convaincre definitivement soy mesme. Ceux qui savent leurs membres de nature docile, qu'ils se soignent seulement de contre-pipper leur fantasie.

On a raison de remarquer l'indocile liberté de ce membre, s'ingérant si importunément lors que nous n'en avons que faire, et defaillant si importunément lors que nous en avons le plus affaire, et contestant de l'autorité si imperieusement avec nostre volonté, refusant avec tant de flerté et d'obstination noz sollicitations et mentales et manuelles. Si toutesfois, en ce qu'on gourmande sa rebellion, et qu'on en tire preuve de sa condamnation, il m'avoit payé pour plaider sa cause, à l'aventure mettrois-je en souspeçon noz autres membres ses compagnons de luy estre allé dresser, par belle envie de l'importance et douceur de son usage, cette querelle apostée, et avoir, par complot, armé le monde à l'encontre de luy, le chargeant malignement, seul, de leur faute commune: car je vous donne à penser s'il y a une seule des parties de nostre corps qui ne refuse à nostre volonté souvent son operation, et qui souvent ne s'exerce contre nostre volonté. Elles ont chacune des passions propres, qui les esveillent et endorment sans nostre congé. A quant de fois tesmoignent les mouvements forcez de nostre visage les pensées que nous tenions secrettes, et nous trahissent aux assistants! Cette mesme cause qui anime ce membre anime aussi, sans nostre sceu, le cœur, le poulmon et le poul, la veue d'un object agreable resplandissant imperceptiblement en nous la flamme d'une emotion fievreuse. N'y a-il que ces muscles et ces veines qui s'elevent et se couchent sans l'adveu non seulement de nostre volonté, mais aussi de nostre pensée? Nous ne commandons pas à noz cheveux de se herisser, et à nostre peau de fremir de desir ou de crainte; la main se porte sou-

aussi que celles à qui legitiment on le peut demander ostent ces façons ceremonieuses et affectées de rigueur et de refus, et qu'elles se contraignent un peu pour s'accommoder à la necessité de ce siecle malheureux : car l'ame de l'assailant, troublée de plusieurs diverses allarmes, elle se perd aisement; et ce n'est pas tout, car celui à qui l'imagination a fait une fois souffrir cette honte (et elle ne la fait

vent où nous ne l'envoyons pas ; la langue se transit, et la voix se fige à son heure ; lors mesme que, n'ayans de quoy frire, nous le luy deffendriens volontiers, l'appetit de manger et de boire ne laisse pas d'emouvoir les parties qui luy sont sujettes, ny plus ny moins que cet autre appetit, et nous abandonne de mesme hors de propos, quand bon luy semble ; les utils qui servent à descharger le ventre ont leurs propres dilatations et compressions, outre et contre nostre advis, comme ceux-cy destinés à descharger les roignons. Et ce que, pour autorizer la puissance de nostre volonté, sainct Augustin allegue avoir veu quelqu'un qui commandoit à son derriere autant de pets qu'il en vouloit, et que Vives encherit d'un autre exemple de son temps, de pets organisez, suivants le ton des voix qu'on leur prononçoit, ne suppose non plus pure l'obeissance de ce membre : car en est-il ordinairement de plus indiscret et tumultuaire ? Joint que j'en cognoy un si turbulent et reveche, qu'il y a quarante ans qu'il tient son maistre à peter d'une haleine et d'une obligation constante et irremittente, et le menne ainsin à la mort. Et pleust à Dieu que je ne le sceusse que par les histoires, combien de fois nostre ventre, par le refus d'un seul pet, nous menne jusques aux portes d'une mort tres-angoisseuse ! et que l'empereur qui nous donna liberté de peter par tout nous en eust donné le pouvoir ! Mais nostre volonté, pour les droits de qui nous mettons en avant ce reproche, combien plus vray-semblablement la pouvons nous marquer de rebellion et sedition, par son des-reglement et desobeissance ? Veut elle tousjours ce que nous voudrions qu'elle voulsist ? ne veut elle pas souvent ce que nous luy prohibons de vouloir, et à nostre evident dommage ? se laisse elle non plus mener aux conclusions de nostre raison ? En fin je diroy pour monsieur ma partie que plaise à considerer qu'en ce fait sa cause estant inseparablement conjointe à un consort, et indistinctement, on ne s'adresse pourtant qu'à luy, et par les arguments et charges qui ne peuvent appartenir à sondit consort : car l'effect d'iceluy est bien de convier inopportunement par fois, mais refuser, jamais ; et de convier encore tacitement et quietement ; partant se void l'animosité et illegalité manifeste des accusateurs. Quoy qu'il en soit, protestant que les advocats et juges ont beau quereller et sentencier, nature tirera cependant son train, qui n'auroit fait que raison quand elle auroit doüé ce membre de quelque particulier privilege ; autheur du seul ouvrage immortel des mortels, ouvrage divin, selon Socrates, et amour, desir d'immortalité et daemon immortel luy mesmes.

guiere souffrir qu'aux premieres accointances, d'autant qu'elles sont plus ardantes et aspres, et aussi qu'en cette premiere connoissance qu'on donne de soy on craint beaucoup plus de faillir), ayant mal commencé, il entre en si grande fièvre et despit de cet accident que cette frayeur s'en augmente et luy redouble à toutes les occasions suivantes, et sans quelque contre-mine on n'en vient pas aisément à bout.

Tel à l'adventure, par cet effect de l'imagination, laisse icy les escruelles que son compagnon raporte¹ en Espagne. Voylà pourquoy en telles choses l'on a accoustumé de demander une ame preparée. Pourquoi praticquent les medecins avant main la creance de leur patient avec tant de fauces promesses de sa guerison, si ce n'est afin que l'effect de l'imagination supplisse² l'imposture de leur aposeme? Ils sçavent qu'un des maistres de ce mestier leur a laissé par escrit qu'il s'est trouvé des hommes à qui la seule veüe de la medecine faisoit l'operation; et tout ce caprice m'est tombé presentement en main sur le conte que me faisoit un domestique apotiquaire de feu mon pere, homme simple et souysse, nation peu vaine et mensongiere, d'avoir cogneu long temps un marchand à Toulouse, maladif et subject à la pierre, qui avoit souvent besoing de clisteres et se les faisoit diversement ordonner aux medecins, selon l'occurrence de son mal. Apportez qu'ils estoyent, il n'y avoit rien obmis des formes accoustumées; souvent il tastoit s'ils estoyent trop chauds; le voylà couché, renversé et toutes les approches faictes, sauf qu'il ne s'y faisoit nulle injection³. L'apotiquaire retiré après cette ceremonie, le patient accommodé comme s'il avoit veritablement pris le clystère, il en sentoit pareil effect à ceux qui les prennent. Et si le medecin n'en trouvoit l'operation suffisante, il luy en redonnoit deux ou trois autres de mesme forme. Mon tesmoin jure que, pour espargner la despence (car il les payoit comme s'il les eust receus), la femme de ce malade ayant quelquefois essayé

1. Var. : *Reporte.*

2. Var. : *Supplée.*

3. Var. : *Aucune injection.*

d'y faire seulement mettre de l'eau tiède, l'effect en descouvrit la fourbe, et, pour avoir trouvé ceux là inutiles, qu'il fausit revenir à la première façon.

Ces jours passez¹, une femme, pensant avoir avalé un'esplingue avec son pain, crioit et se tourmentoit comme ayant une douleur insupportable au gosier, où elle pensoit la sentir arrestée; mais par ce qu'il n'y avoit ny enfleure ny alteration par le dehors, un habil' homme, ayant jugé que ce n'estoit que fantasie et opinion prise de quelque morceau de pain qui l'avoit piquée en passant, la fit vomir et jetta à la desrobée dans ce qu'elle rendit une esplingue tortue. Cette femme, cuidant l'avoir rendue, se sentit soudain déchargée de sa douleur. Je sçay qu'un gentil'homme, ayant traicté chez luy une bonne compagnie, se vanta trois ou quatre jours après, par maniere de jeu (car il n'en estoit rien), de leur avoir faict menger un chat en paste: dequoy une damoyselle de la troupe print telle horreur, qu'en estant tombée en un grand dévoyement d'estomac et fièvre, il fut impossible de la sauver. Les bestes mesmes se voyent, comme nous, subjectes à la force de l'imagination: tesmoing les chiens, qui se laissent mourir de dueil de la perte de leurs maistres; nous les voyons aussi japper et tremousser en songe, hannir les chevaux et se debatre; mais tout cecy se peut rapporter à l'estroite cousture de l'esprit et du corps s'entre-communiquants leurs fortunes.

Mais c'est bien² autre chose que l'imagination agisse quelque fois non contre son corps seulement, mais contre le corps d'autrui; et, tout ainsi qu'un corps rejette son mal à son voisin, comme il se voit en la peste, en la verolle et au mal des yeux, qui se chargent de l'un à l'autre :

*Dum spectant oculi læsos, læduntur et ipsi,
Multaque corporibus trostitutione nocent*³;

1. Var. : *Ces jours passez* (mots supprimés).

2. Var. : *Mais et bien* (mots supprimés).

3. En regardant des yeux malades, les yeux le deviennent eux-mêmes, et beaucoup de maux se transmettent ainsi d'un corps à un autre. (OVIDE, de Remedio amoris, v. 615).

pareillement l'imagination, esbranlée avecques vehemence, eslance des traits qui puissent offencer l'object estrangier. L'ancienneté a tenu de certaines femmes en Scythie que, animées et courroussées contre quelqu'un, elles le tuoient du seul regard. Les tortues et les autruches couvent leurs œufs de la seule veuë, signe qu'ils y ont quelque vertu ejaculatrice. Et, quant aux sorciers, on les dit avoir des yeux offensifs et nuisans :

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos¹.

Mais² ce sont pour moy mauvais respondans que magiciens. Tant y a que nous voyons par experience les femmes envoyer au corps des enfans qu'elles portent au ventre des marques de leurs fantasies, tesmoing celle qui engendra le More. Et il fut présenté à Charles, roy de Boheme et empereur, une fille d'auprés de Pise toute velue et herissée, que sa mere disoit avoir esté ainsi conceüe à cause d'un' image de saint Jean Baptiste pendue en son lit.

Des animaux il en est de mesmes, tesmoing les brebis de Jacob, et les perdris et les³ lievres que la neige blanchit aux montaignes. On vit dernièrement chez moy un chat gwestant un oyseau au haut d'un arbre, et, s'estans fchez la veuë ferme l'un contre l'autre quelque espace de temps, l'oyseau s'estre laissé choir comme mort entre les pates du chat, ou ennyvré par sa propre imagination, ou attiré par quelque force atractive du chat. Ceux qui ayment la volerie ont ouy faire conte du fauconnier qui, arrestant obstinément sa veüe contre un milan qui estoit amont⁴, gageoit, de la seule force de sa veüe, le ramener contrebas, et le faisoit, à ce qu'on dit. Car les histoires que je recite⁵, je les renvoye sur la conscience de ceux de qui je les tiens⁶ : les dis-

1. Je ne sais quel œil fascine mes tendres agneaux. (VIRGILE, *Bucol.*, III, 403).

2. Var. : *Mais* (mot supprimé).

3. Var. : *Les* (mot supprimé).

4. Var. : Contre un milan *en l'air*.

5. Var. : *Que j'emprunte*,

6. Var. : *De qui je les prens*.

cours sont à moy et se tienent par la preuve de la raison, non de l'experience; chacun y peut joindre ses exemples, et qui n'en a point, qu'il ne laisse pas de croire qu'il en est assez, veu le nombre et varieté des accidens humains ¹.

1. Var. : Veu le nombre et varieté *des accidens*. Si je ne comme bien, qu'un autre comme pour moy(1). Aussi en l'estude que je traite de noz mœurs et mouvements, les tesmoignages fabuleux, pourveu qu'ils soient possibles, y servent comme les vrais. Advenu ou non advenu, à Rome ou à Paris, à Jean ou à Pierre, c'est toujours un tour de l'humaine capacité, duquel je suis utilement advisé par ce recit. Je le voy et en fay mon profit egalement en ombre qu'en corps. Et aux diverses leçons qu'ont souvent les histoires, je prens à me servir de celle qui est la plus rare et memorable. Il y a des auteurs desquels la fin c'est dire les evenemens. La mienne si j'y scavoye advenir, seroit dire sur ce qui peut advenir. Il est justement permis aux escholes de supposer des similitudes quand ilz n'en ont point. Je n'en fay pas ainsi pourtant et surpassede ce costé là en religion superstitieuse toute foy historiale. Aux exemples que je tire ceans de ce que je l'ay leu, ouï, fait ou dict, je me suis defendu d'oser alterer jusques aux plus legeres et inutiles circonstances : ma conscience ne falsifie pas un iota : mon inscience, je ne sçay. Sur ce propos, j'entre par fois en pensée qu'il puisse assés bien convenir à un theologien, à un philosophe et telles gens d'exquise et exacte conscience et prudence d'escrire l'histoire. Comment peuvent-ils engager leur foy sur une foy populaire? comment respondre des pensées de personnes incognues, et donner pour argent contant leurs conjectures? Des actions à divers membres qui se passent en leur presence, ils refuseroient d'en rendre tesmoignage, assermentez par un juge, et n'ont homme si familier des intentions duquel ils entreprennent de pleinement respondre. Je tien moins hazardeux d'escrire les choses passees que presentes, d'autant que l'escrivain n'a à rendre compte que d'une verité empruntée. Aucuns me convient d'escrire les affaires de mon temps, estimants que je les voy d'une veuë moins blessée de passion qu'un autre et de plus près, pour l'accés que fortune m'a donné aux chefs de divers partis. Mais ils ne disent pas que, pour la gloire de Salluste, je n'en prendrois pas la peine, ennemy juré d'obligation, d'assiduité, de constance; — qu'il n'est rien si contraire à mon stile qu'une narration estendue; je me recoupe si souvent, à faute d'haleine; je n'ay ny composition ny explication qui vaille; ignorant, au delà d'un enfant, des frases et vocables qui servent aux choses plus communes; pourtant ai-je prins à dire ce que je sçay dire, accomodant la matiere à ma force; si j'en prenois qui me guidast, ma mesure pourroit faillir à la sienne; — que ma liberté estant si libre, j'eusse publié des jugemens, à mon gré mesme et

(1) Phrase elliptique dont il serait présomptueux d'établir l'analyse, mais dont le sens a été nettement défini par Coste : « Si j'emploie des exemples qui ne conviennent pas exactement au sujet que je traite, qu'un autre y en substitue de plus convenables ».

CHAPITRE XXII¹

Le profit de l'un est dommage de l'autre.

Demades, Athenien, condamna un homme de sa ville, qui faisoit mestier de vendre les choses necessaires aux enterremens, sous tiltre de ce qu'il en demandoit trop de profit, et que ce profit ne luy pouvoit venir sans la mort de beaucoup de gens. Ce jugement semble estre mal pris, d'autant qu'il ne se fait nul profit² qu'au dommage d'autrui, et qu'à ce conte il faudroit condamner toute sorte de guein. Le marchand ne se³ fait bien ses affaires qu'à la debauche de la jeunesse ; le laboureur, à la cherté des bleds ; l'architecte, à la ruine des maisons ; les officiers de la justice, aux procez et querelles des hommes ; l'honneur mesme et pratique des ministres de la religion se tire de nostre mort et de nos vices. Nul medecin ne prent plaisir à la santé de ses amis mesmes, dit l'ancien comique grec, ny soldat à la paix de sa ville ; ainsi du reste. Et, qui pis est, que chacun se sonde au dedans, il trouvera que nos souhaits interieurs pour la plus part naissent et se nourrissent aux despens d'autrui. Ce que considerant, il m'est venu en fantasie comme nature ne se dement point en cela de sa generale police, car les physiciens tiennent que la naissance, nourrissement et augmentation de chaque chose, est l'alteration et corruption d'un' autre.

*Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,
Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante⁴.*

selon ma raison, illegitimes et punissables. Plutarque nous diroit volontiers, de ce qu'il en a fait, que c'est l'ouvrage d'autrui, que ses exemples soient en tout et par tout veritables ; qu'ils soient utiles à la posterité et presentez d'un lustre qui nous esclaire à la vertu, que c'est son ouvrage. Il n'est pas dangereux, comme en uné drogue medicinale, en un compte ancien, qu'il soit ainsi ou ainsi.

1. Var. : Chapitre XXI.

2. Var. : *Aucun* profit.

3. Var. : *Se* (mot supprimé).

4. Tout ce qui sort de sa nature cesse par là même d'exister sous sa première forme. (LUCRÈCE, II, 752).

CHAPITRE XXIII ¹

*De la Coustume, et de ne changer aisément
une loy receüe.*

Celuy me semble avoir tres-bien conceu la force de la coustume, qui premier forgea ce conte, qu'une femme de village, ayant appris de caresser et porter entre ses bras un veau dès l'heure de sa naissance et continuant tousjours à ce faire, gaigna cela par l'accoustumance que, tout grand beuf qu'il estoit, elle le portoit encore : car c'est à la verité une violente et traistresse maistresse d'escole que la coustume. Elle établit en nous, peu à peu, à la desrobée, le pied de son autorité; mais par ce doux et humble commencement, l'ayant rassis et planté avec l'ayde du temps, elle nous decouvre tantost un furieux et tyrannique visage, contre lequel nous n'avons plus la liberté de hausser seulement les yeux. Nous luy voyons forcer, tous les coups, les reigles de nature². J'en croy les medecins³, qui quitent si souvent à son autorité les raisons de leur art; et ce roy⁴ qui par son moyen rengea son estomac à se nourrir de poison; et la fille qu'Albert recite s'estre accoustumée à vivre d'araignées; et en ce monde des Indes nouvelles⁵ on trouva des grands peuples, et en fort divers climats, qui en vivoient, en faisoient provision et les apastoient, comme aussi des sauterelles, formiz, laizards, chauvessouriz; et fut un crapault vendu six escus en nécessité de vivres; ils les cuisent et apprestent à diverses sauces. Il en fut trouvé d'autres

1. Var. : Chapitre XXII.

2. Var. : *Usus efficacissimus rerum omnium magister* (1).

3. Var. : J'en croy l'antre de Platon en sa République et les medecins.

4. Mithridate VI, roi de Pont, avait habité, dit l'histoire, son corps au poison, dans le but de déjouer toute tentative d'empoisonnement sur sa personne.

5. Dénomination sous laquelle on désigna d'abord l'Amérique.

(1) L'usage est le plus sûr guide en toutes choses (PLINE, *Nat. Hist.*, XXVI, 2).

ausquels noz chairs et noz viandes estoyent mortelles et venimeuses¹.

Je viens de voir chez moy un petit homme natif de Nantes, né sans bras, qui a si bien façonné ses pieds au service que luy devoient les mains qu'ils en ont à la verité à demy

1. Var. : *Consuetudinis magna vis est : pernoctant venatores in nive, in montibus uri se patiuntur ; pugiles, caestibus contusi, ne ingemiscunt quidem* (1). Ces exemples estrangers ne sont pas estranges, si nous considerons, ce que nous essayons ordinairement, combien l'accoustumance hebete noz sens. Il ne nous faut pas aller chercher (2) ce qu'on dit des voisins des cataractes du Nil, et ce que les philosophes estiment de la musique celeste, que les corps de ces cercles, estants solides, polis et venants à se lescher et frotter l'un à l'autre en roulant, ne peuvent faillir de produire une merveilleuse harmonie, aux coupures et nuances de laquelle se manient les contours et changements des caroles des astres ; mais qu'universellement les ouïes des creatures de ça bas, endormies, comme celles des Égyptiens, par la continuation de ce son, ne le peuvent appercevoir, pour grand qu'il soit. Les mareschaux, meulniers, armuriers, ne scauroient demeurer au bruit qui les frappe, s'il les perçoit comme nous. Mon collet de fleurs (3) sert à mon nez ; mais, après que je m'en suis vestu trois jours de suite, il ne sert qu'aux nez assistants. Cecy est plus estrange, que, nonobstant les longs intervalles et intermissions, l'accoustumance puisse joindre et establir l'effect de son impression sur noz sens, comme essayent les voysins des clochiers. Je loge chez moy en une tour, où, à la diane et à la retraitte, une fort grosse cloche sonne tous les jours l'*Ave Maria*. Ce tintamarre estonne ma tour mesme, et, aux premiers jours, me semblant insupportable, en peu de temps m'appriivoise de maniere que je l'oy sans offense et souvent sans m'en esveiller. Platon tansa un enfant qui jouoit aux noix (4). Il luy respondit : « Tu me tansas de peu de chose. — L'accoustumance, repliqua Platon, n'est pas chose de peu ». Je trouve que noz plus grands vices prennent leur ply dès nostre plus tendre enfance, et que nostre principal gouvernement est entre les mains des nourrices. Ces passe-temps aux meres de veoir un enfant tordre le col à un poulet et s'esbatre à blesser un chien et un chat ; et tel pere est si sot de prendre à bon augure d'une ame martiale, quand il voit son fils gourmer injurieuse-

(1) Grande est la force de l'habitude : par elle, le chasseur passé la nuit dans la neige ou se brûle au soleil de la montagne ; l'athlète, meurtri du ceste, ne pousse pas même un gémissement. (CICÉRON, *Tusc.*, *Quæst.*, II, 17).

(2) Passage imité de Cicéron, *Songe de Scipion*.

(3) Collet de peau parfumée qu'on portait à cette époque.

(4) Voy. DIOGÈNE LAERCE, III, 38. Mais la version de Diogène Laërce est un peu différente : d'après cette version, ce n'est pas à un enfant jouant aux noix que Platon aurait fait la réponse, mais à quelqu'un qui jouait aux dés.

oublié leur office naturel. Au demourant, il les nomme ses mains, il trenche, il charge un pistolet et le lasche, il enfille son aiguille, il coud, il escrit, il tire le bonnet, il se peigne, il jouë aux cartes et aux dez, et les remue avec autant de dextérité que sçauroit faire quelqu'autre; l'argent que je luy ay donné (car il gagne sa vie à se faire voir¹), il l'a emporté en son pied comme nous faisons en nostre main. J'en vy un autre, estant enfant, qui manioit un' espée à deux mains et un' hallebarde du pli du col à faute mains, les jettoit en l'air et les reprenoit, lançoit une dague, et faisoit craqueter un foët aussi bien que charretier de France.

Mais on decouvre bien mieux ses effets aux estranges

ment un païsan ou un laquay qui ne se defend point; et à gentillesse, quant il le voit affiner son compagnon par quelque malicieuse desloyauté et tromperie. Ce sont pourtant les vrayes semences et racines de la cruauté, de la tyrannie, de la trahyson. Elles se germent là et s'eslevent après gaillardement et profitent à force entre les mains de la coustume. Et est une tres-dangereuse institution d'excuser ces villaines inclinations par la foiblesse de l'aage et legereté du subject. Premierement, c'est nature qui parle, de qui la voix est lors plus pure et plus naïfve qu'elle est plus gresle et plus neufve. Secondement, la laideur de la piperie ne depend pas de la difference des escutz aux espingles, elle depend de soy. Je trouve bien plus juste de conclure ainsi : Pourquoi ne tromperoit il aux escutz, puisqu'il trompe aux espingles? que, comme ils font : Ce n'est qu'aux espingles, il n'auroit garde de le faire aux escutz. Il faut apprendre soigneusement aux enfants de hair les vices de leur propre contexture, et leur en faut apprendre la naturelle difformité, à ce qu'ils les fuient non en leur action seulement, mais sur tout en leur cœur; que la pensée mesme leur en soit odieuse, quelque masque qu'ils portent. Je sçay bien que, pour m'estre duiet en ma puerilité de marcher tousjours mon grand et plain chemin et avoir eu à contrecœur de mesler ny tricoterrie ny finesse à mes jeux enfantins (comme de vray il faut noter que les jeux des enfants ne sont pas jeux, et les faut juger en eux comme leurs plus serieuses actions), il n'est passe-temps si leger où je n'apporte du dedans et d'une propension naturelle et sans estude une extreme contradiction à tromper. Je manie les chartes pour les doubles et tien compte comme pour les doubles doublons, lors que le gagner et le perdre contre ma femme et ma fille m'est indifférent, comme lors qu'il va de bon. En tout et par tout il y a assés de mes yeux à me tenir en office; il n'y en a point qui me veillent de si près ny que je respecte plus.

1. Var. : *Car il gagne sa vie à se faire voir* (membre de phrase supprimé).

impressions qu'elle fait en nos ames, où elle ne trouve pas tant de resistance. Que ne peut elle en nos jugemens et en nos creances? Y a il opinion si fantasque¹ (je laisse à part la grossiere imposture des religions, dequoy tant de grandes nations et tant de suffisans personnages se sont veuz enyvrez : car, cette partie estant hors de nos raisons humaines, il est plus excusable de s'y perdre, à qui n'y est extraordinairement esclairé par une² faveur divine); mais d'autres opinions, y en a il de si estranges qu'elle n'aye planté et estably par loix és regions que bon luy a semblé³?

J'estime qu'il ne tombe en l'imagination humaine aucune fantasie si forcenée qui ne rencontre l'exemple de quelque usage public, et par consequent que nostre raison n'estaie et ne fonde. Il est des peuples⁴ où on tourne le doz à celuy qu'on salue, et ne regarde l'on jamais celuy qu'on veut honorer. Il en est où, quand le roy crache, la plus favorie des dames de sa cour tend la main, et en autre nation les plus apparens qui sont autour de luy se baissent à terre pour amasser en du linge son ordure⁵; où, sauf sa femme

1. Var. : Opinion si *bizarre*.

2. Var. : *Une* (mot supprimé).

3. Var. : Et est tres-juste cette ancienne exclamation : *Non pudet physicum, id est, speculatorem venatoremque naturæ, ab animis consuetudine imbutis querere testimonium veritatis* (1)!

4. Tous ces exemples de mœurs, le plus grand nombre bizarres, quelques-uns monstrueux, quelques-uns aussi tout à fait invraisemblables, sont donnés par Montaigne sur la foi d'autrui. Ils sont tirés des auteurs anciens et des récits merveilleux qui circulaient alors sur l'Amérique, qu'on venait de découvrir.

5. Var. : Desrobons icy la place d'un compte. Un gentilhomme françois se mouchoit tousjours de sa main (chose tres-ennemie de nostre usage), defendant là dessus son fait, et estoit fameux en bonnes rencontres. Il me demanda quel privilege avoit ce salle excrement, que nous allassions luy apprestant un beau linge delicat à le recevoir, et puis, qui plus est, à l'empaqueter et serrer soigneusement sur nous; que cela devoit faire plus de mal au cœur que de le voir verser où que ce fust, comme nous faisons toutes nos autres ordures. Je trouvay qu'il ne parloit pas du tout sans raison; et m'avoit la coustume osté l'appercevançe de ceste estrangeté, la-

(1) Quelle honte pour un physicien, qui doit poursuivre sans relâche les secrets de la nature, d'alléguer la coutume pour preuve de la vérité! (CICÉRON, *de Natur. dcor.*, l. 30).

et ses enfans, aucun ne parle au roy que par sarbatane. En une mesme nation, et les vierges monstrent à descouvert leurs parties honteuses, et les mariées les couvrent et cachent soigneusement; à quoy cette autre coustume, qui est ailleurs, a quelque relation : la chasteté n'y est en pris que pour le service du mariage, car les filles se peuvent abandonner à leur poste et, engrossées, se faire avorter par medicamens propres, au veu d'un chacun. Et ailleurs, si c'est un marchand qui se marie, tous les marchans conviez à la nopce couchent avec l'espouse¹ avant luy; et plus il y en a, plus a elle d'honneur et de recommandation de fermeté et de capacité. Si un officier se marie, il en va de mesme; de mesme si c'est un noble, et ainsi des autres, sauf si c'est un laboureur ou quelqu'un du bas peuple, car lors c'est au seigneur à faire; et si on ne laisse pas d'y recommander estroitement la loyauté pendant le mariage. Il en est où il se void des bordeaux publicz de masles, voire et des mariages; où les femmes vont à la guerre quand et leurs maris, et ont rang non au combat seulement, mais aussi au commandement; où non seulement les bagues se portent au nez, aux levres, aux joues et aux orteils des pieds, mais des verges d'or bien poissantes au travers des tetins et des fesses; où en mangeant on s'essuye les doigts aux cuisses et à la bourse des genitoires et à la plante des pieds; où les enfans ne sont pas heritiers, ce sont les freres et nepveux, et ailleurs les nepveux seulement, sauf en la succession du prince; où, pour reigler la communauté des biens qui s'y observe, certains magistrats souverains ont

quelle pourtant nous trouvons si hideuse, quand elle est recitée d'un autre pais. Les miracles sont selon l'ignorance en quoy nous sommes de la nature, non selon l'estre de la nature. L'assuefaction endort la veuë de nostre jugement. Les Barbares ne nous sont de rien plus merueilleux que nous sommes à eux, ny avec plus d'occasion, comme chacun advoüeroit, si chacun sçavoit, après s'estre promené par ces loingtains exemples, se coucher sur les propres et les conferer sainement. La raison humaine est une teinture infuse environ de pareil pois à toutes nos opinions et mœurs, de quelque forme qu'elles soient, infinie en matiere, infinie en diversité. Je m'en retourne. Il est des peuples...

1. Var. : *L'espousée.*

charge universelle de la culture des terres et de la distribution des fruits, selon le besoing d'un chacun; où l'on pleure la mort des enfans, et festoye l'on celle des vieillards; où ils couchent en des lits dix ou douze ensemble avec leurs femmes; où les femmes qui perdent leurs maris par mort violente se peuvent remarier, les autres non; où l'on estime si mal de la condition des femmes qu'on¹ y tuë les femelles qui y naissent, et achepte l'on des voisins des femmes pour le besoing; où les maris peuvent repudier sans alleguer aucune cause, les femmes non pour cause quelconque; où les maris ont loy de les vendre, si elles sont steriles; où ils font cuire le corps du trespasé, et puis piler jusques à ce qu'il se forme comme en bouillie, laquelle ils meslent à leur vin et la boivent; où la plus desirable sepulture est d'estre mangé des chiens, ailleurs des oiseaux; où l'on croit que les ames heureuses vivent en toute liberté, en des champs plaisans, fournis de toutes commoditez, et que ce sont elles qui font cet echo que nous oyons; où ils combattent en l'eau et tirent seurement de leurs arcs en nageant; où, pour signe de subjection, il faut hausser les espaules et baisser la teste, et deschausser ses souliers quand on entre au logis du roy; où les eunuques qui ont les femmes religieuses en garde ont encore le nez et levres à dire, pour ne pouvoir estre aymez, et les prestres se crevent les yeux pour accointer leurs demons² et prendre les oracles; où chacun faict un dieu de ce qui luy plaist³, le chasseur d'un lyon ou d'un renard, le pescheur de certain poisson, et des idoles de chaque action ou passion humaine. le soleil, la lune et la terre sont les dieux principaux; la forme de jurer, c'est toucher la terre regardant le soleil, et y mange l'on la chair et le poisson crud⁴;

1. Var. : Que l'on.

2. Var. : Les demons.

3. Var. : De ce qu'il luy plaist.

4. Var. : Où le grand serment, c'est jurer le nom de quelque homme trespasé, qui a esté en bonne reputation au pais, touchant de la main sa tombe; où les estrenes que le roy envoie aux princes ses vassaux, tous les ans, c'est du feu, lequel apporté, tout le vieil

où l'on vit sous cette opinion desaturée¹ de la mortalité des âmes; où les femmes s'accouchent sans plainte et sans effroy²; où l'on saluë mettant le doigt à terre, et puis le haussant vers le ciel; où les hommes portent les charges sur la teste, les femmes sur les espauls: elles pissent debout, les hommes croupis³; où ils envoient de leur sang en signe d'amitié, et encensent comme les dieux les hommes qu'ils veulent honorer; où non seulement jusques au quatriesme degré, mais en aucun plus esloigné, la parenté n'est soufferte aux mariages; où les enfans sont quatre ans en nourrisse⁴, et souvent douze, et là mesme il est estimé mortel de donner à l'enfant à tetter tout le premier jour; où les peres ont charge du chastiment des masles, et les meres, à part, des femelles, et est le chastiment de les fumer pendus par les pieds; où on faict circonceire les femmes; où l'on mange toute sorte d'herbes, sans autre discretion que de refuser celles qui leur semblent avoir mauvaise senteur; où tout est ouvert, et les maisons, pour belles et riches qu'elles soyent, sans porte, sans fenestre, sans coffre qui ferme, et sont les larrons doublement punis qu'ailleurs; où ils tuent les pouils avec les dents, comme les magots, et trouvent horrible de les voir escacher sous les

feu est esteint, et de ce nouveau sont tenus les peuples voisins venir puiser chacun pour soy, sur peine de crime de leze majesté; où, quand le roy, pour s'adonner du tout à la dévotion, se retire de sa charge (ce qui avient souvent), son premier successeur est obligé d'en faire autant, et passe le droict du royaume au troisieme successeur; où l'on diversifie la forme de la police selon que les affaires semblent le requerir: on depose le roy quand il semble bon, et luy substitue lon des anciens à prendre le gouvernail de l'Estat, et le laisse lon par fois aussi es mains de la commune; où hommes et femmes sont circonceis et pareillement baptisés; où le soldat qui, en un ou divers combats, est arrivé à presenter à son roy sept testes d'ennemis est faict noble.

1. Var.: Sous cette opinion *si rare et insociable*.

2. Var.: Où les femmes en l'une et l'autre jambe portent des greves de cuivre, et, si un pouil les mord, sont tenues par devoir de magnanimité de le remordre, et n'osent espouser qu'elles n'ayent offert à leur roy, s'il le veut, leur pucelage.

3. Var.: *Accroupis*.

4. Var.: *A nourrisse*.

ongles ; où l'on ne coupe en toute la vie ny poils ny ongles ; ailleurs, où l'on ne coupe que les ongles de la droicte, celles de la gauche se nourrissent par gentillesse¹ ; où les peres prestent leurs enfans, les maris leurs femmes, à jouyr aux hostes, en payant ; où on peut honnestement faire des enfans à sa mere, les peres se mesler à leurs filles et à leurs fils². Icy on vit de chair humaine, là c'est office de pieté de tuer son pere en certain aage ; ailleurs les peres ordonnent, des enfans encore au ventre des meres, ceux qu'ils veulent estre nourris et conservez, et ceux qu'ils veulent estre abandonnez et tuez ; ailleurs les vieux maris prestent leurs femmes à la jeunesse pour s'en servir, et ailleurs elles sont communes sans peché, voire en tel pays portent pour marque d'honneur autant de belles houpes frangées au bord de leurs robes qu'elles ont accointé de masles. N'a pas faict la coutume encore une chose publique de femmes à part ? leur a elle pas mis les armes à la main, faict dresser des armées et livrer des batailles ? Et ce que toute la philosophie ne peut planter en la teste des plus sages, ne l'apprend elle pas de sa seule ordonnance au plus grossier vulgaire ? Car nous sçavons des nations entieres où non seulement l'horreur de la mort estoit mesprisée, mais l'heure de sa venuë, à l'endroit des plus cheres personnes qu'on eust, festoyée avec grande allegresse ; et, quant à la douleur, nous en sçavons d'autres où les enfans de sept ans souffroyent, pour l'essay de leur constance, à estre foëttez jusques à la mort sans changer de démarche ny de visage, et où la richesse³ estoit en tel mespris que le plus chetif citoyen de la ville n'eust

1. Var. : Où ils nourrissent tout le poil du costé droit, tant qu'il peut croistre, et tiennent raz le poil de l'autre cousté ; et, en voisines provinces, celle icy nourrit le poil de devant, celle là le poil de derriere et rasant l'opposite.

2. Var. : Où, aux assemblées des festins, ils s'entreprestent sans distinction de parenté les enfans les uns aux autres.

3. Var. : Car nous sçavons des nations entieres, où non seulement la mort estoit mesprisée, mais festoyée ; où les enfans de sept ans souffroient à estre foüettez jusques à la mort sans changer de visage ; où la richesse...

daigné baisser le bras pour relever¹ une bource d'escus. Et sçavons des regions, tres-fertiles en toutes façons de vivres, où toutesfois les plus ordinaires mez et les plus savoureux, c'estoyent du pain, du nasitort et de l'eau. Fit elle pas encore ce miracle en Cio², qu'il s'y passa sept cens ans sans memoire que femme ny fille y ayt³ faict faute à son honneur?

Et somme, à ma fantasie, il n'est rien qu'elle ne face ou qu'elle ne puisse, et avec raison l'appelle Pindarus, à ce qu'on m'a dict, la Royne et Emperiere du monde⁴. Quand ceux de Crete vouloyent, au temps passé, maudire quelqu'un, ils prioient les dieux de l'engager en quelque mauvaise coustume. Mais le principal effect de sa puissance, c'est de nous saisir et empieter de telle sorte qu'à peine soit-il en nous de nous r'avoir de sa prinse, et de r'entrer en nous pour discourir et raisonner de ses ordonnances. De vray, parce que nous les humons avec le laict de nostre naissance, et que le visage du monde se presente en cet estat à nostre premiere veuë, il semble que nous soyons nais à la condition de suyvre ce train. Et les communes imaginations que nous trouvons en credit autour de nous, et infuses en nostre ame

1. Var. : Pour *amasser*.

2. Chio, ile de l'Archipel.

3. Var. : *Y eust*.

4. Var. : Celuy qu'on rencontra battant son pere respondit que c'estoit la coustume de sa maison ; que son pere avoit ainsi batu son ayeul, son ayeul son bisayeul ; et, montrant son fils : « Cettuy cy me battra quand il sera venu au terme de l'aage où je suis ». Et le pere que le fils tirassoit et sabouloit emmy la ruë luy commanda de s'arrester à certain huis, car luy n'avoit trainé son pere que jusques là ; que c'estoit la borne des injurieux traitements hereditaires que les enfans avoient en usage faire aux peres en leur famille. Par coustume, dit Aristote, aussi souvent que par maladie, des femmes s'arrachent le poil, rongent leurs ongles, mangent des charbons et de la terre, et plus par coustume que par nature les masles se meslent aux masles. Les loix de la conscience, que nous disons naistre de nature, naissent de la coustume ; chacun, ayant en veneration interne les opinions et mœurs approuvées et receuës autour de luy, ne s'en peut desprendre sans remors, ny s'y appliquer sans applaudissement.

par la semence de nos peres, il semble que ce soyent les generalles et naturelles¹.

Darius demandoit à quelques Grecs pour combien ils voudroient prendre la coustume des Indes, de manger leurs peres trespassez (car c'estoit leur forme, estimans ne leur pouvoir donner plus favorable sepulture que dans eux-mesmes), ils luy respondirent que pour chose du monde ils ne le feroient; mais, s'estant aussi essayé de persuader aux Indiens de laisser leur façon et prendre celle de Grece, qui estoit de brusler les corps de leurs peres, il leur fit encore plus d'horreur. Chacun en fait ainsi, d'autant que l'usage nous desrobbe le vray visage des choses.

*Nil adeo magnum, nec tam mirabile quidquam
Principio, quod non minuant mirarier omnes
Paulatim* ².

Autrefois, ayant à faire valoir quelqu'une de nos observations, et receüe avec resolute autorité bien loing autour de nous, et ne voulant point, comme il se fait, l'establir seulement par la force des loix et des exemples, mais questant tousjours jusques à son origine, j'y trouvoy le fondement si

1. Var. : Par où il advient que ce qui est hors les gonds de la coustume, on le croit hors les gonds de la raison, Dieu sçait combien desraisonnablement le plus souvent! Si, comme nous, qui nous estudions, avons appris de faire, chacun qui oïd une juste sentence regardoit incontinent par où elle luy appartient en son propre, chacun trouveroit que cette-cy n'est pas tant un bon mot comme un bon coup de fouet à la bestise ordinaire de son jugement. Mais on reçoit les advis de la verité et ses preceptes comme adressés au peuple, non jamais à soy; et, au lieu de les coucher sur ses mœurs, chacun les couche en sa memoire, tres-sottement et tres-inutilement. Revenons à l'empire de la coustume. Les peuples nourris à la liberté et à se commander eux mesmes estiment toute autre forme de police monstrueuse et contre nature. Ceux qui sont duits à la monarchie en font de mesme; et, quelque facilité que leur preste fortune au changement, lors mesme qu'ils se sont avec grandes difficultez defaitz de l'importunité d'un maistre, ils courent à en replanter un nouveau avec pareilles difficultez, pour ne se pouvoir resoudre de prendre en haine la maistrise. C'est par l'entremise de la coustume que chacun est contant du lieu où nature l'a planté; et les sauvages d'Escosse n'ont que faire de la Touraine, ny les Scythes de la Thessalie.

2. Il n'est rien de si grand et de si admirable au début que, peu à peu, on ne s'habitue à admirer moins. (LUCRÈCE, II, 4027).

chetif et si foible ¹ qu'à peine que je m'en degoutasse, moy qui avois à la confirmer en autruy ². Et qui se voudra essayer de mesme et se desfaire ³ de ce violent prejudice de la coustume, il trouvera plusieurs choses receues d'une resolution indubitable, qui n'ont appuy qu'en la barbe chenue et rides de l'usage qui les accompagne ; mais ce masque arraché, rapportant les choses à la verité et à la raison, il sentira son jugement comme tout bouleversé, et remis pourtant en bien plus seur estat. Pour exemple, je luy demanderay lors, quelle chose peut estre de ⁴ plus estrange que de voir un peuple obligé à suivre des loix qu'il n'entendit onques ; attaché en tous ses affaires domestiques, mariages, donations, testaments, ventes et achapts, à des regles qu'il ne peut sçavoir, n'estant escrites ny publiées en sa langue, et desquelles par necessité il luy faille acheter l'interpretation et l'usage ⁵.

1. Var. : *Le fondement si foible.*

2. Var. : C'est cette recepte, par laquelle Platon entreprend de chasser les des-naturées et preposteres amours de son temps, qu'il estime souveraine et principale : assavoir, que l'opinion publique les condamne, que les poètes, que chacun en face de mauvais comptes ; recepte par le moyen de laquelle les plus belles filles n'attirent plus l'amour des peres, ny les freres plus excellents en beauté l'amour des sœurs, les fables mesmes de Thyestes, d'Œdipus, de Macareus ayant, avec le plaisir de leur chant, infus cette utile creance en la tendre cervelle des enfans. De vray, la pudicité est une belle vertu et de laquelle l'utilité est assez connuë ; mais de la traiter et faire valoir selon nature, il est autant mal-aysé comme il est aysé de la faire valoir selon l'usage, les loix et les preceptes. Les premieres et universelles raisons sont de difficile perscrutation ; et les passent noz maistres en escumant ; ou, en ne les osant pas seulement taster, se jettent d'abordée dans la franchise de la coustume : là ils s'enflent et triomphent à bon compte. Ceux qui ne se veulent laisser tirer hors cette originelle source faillent encore plus, et s'obligent à des opinions sauvages, tesmoin Chrysippus, qui sema en tant de lieux de ses escrits le peu de compte en quoy il tenoit les conjonctions incestueuses, quelles qu'elles fussent.

3. Var. : *Qui voudra se deffaire.*

4. Var. : *De (mot supprimé).*

5. Var. : Non selon l'ingenieuse opinion d'Isocrates, qui conseille à son roy de rendre les trafiques et negociations de ses subjects libres, franches et lucratives, et leurs debats et querelles onereuses, chargées de poisons subsides, mais, selon une opinion prodigieuse, de mettre en trafique la raison mesme et donner aux loix cours de marchandise.

Je sçay bon gré à la fortune dequoy, comme disent nos historiens, ce fut un gentil'homme gascon et de mon pays qui le premier s'opposa à Charlemaigne nous voulant donner les loix latines et imperiales.

Qu'est-il plus farouche que de voir une nation où par legitime coutume la charge de juger se vende ¹, et les jugemens soyent payez à purs deniers contans, et où legitimelement la justice soit refusée à qui n'a de quoy la payer; et aye ceste marchandise si grand credit qu'il se face en une police un quatriesme estat de gens manians les procès, pour le joindre aux trois anciens, de l'Église, de la Noblesse et du Peuple; lequel estat, ayant la charge des loix et souveraine autorité des biens et des vies, face un corps à part de celuy de la noblesse: d'où il avienne qu'il y ayt doubles loix, celles de l'honneur et celles de la justice, en plusieurs choses fort contraires; aussi rigoureusement condamnent celles-là un demanti souffert, comme celles icy un demanti revanché; par le devoir des armes celuy-là soit dégradé d'honneur et de noblesse qui souffrent un' injure, et par le devoir civil celuy qui s'en venge encoure une peine capitale; qui s'adresse aux loix pour avoir raison d'une offence faite à son honneur, il se deshonnore, et qui ne s'y adresse il en est puny et chastié par les loix; et de ces deux pieces si diverses, se raportant toutesfois à un seul chef, ceux-là ayent la paix, ceux-cy la guerre en charge; ceux-là ayent le gain, ceux-cy l'honneur; ceux-là le sçavoir, ceux-cy la vertu; ceux-là la parole, ceux-cy l'action; ceux-là la justice, ceux-cy la vaillance; ceux-là la raison, ceux-cy la force; ceux-là la robe longue, ceux-cy la courte ² en partaige?

Quant aux choses indifferentes, comme vestemens, qui les voudra ramener à leur vraye fin, qui est le service et commodité du corps, d'où depend leur grace et bien seance origi-

1. Les charges de juges furent vénales en France depuis François 1^{er}, à l'instigation du chancelier Duprat, jusqu'à la Révolution.

2. Jusqu'au xvi^e siècle, *robe longue*, s'est dit de la noblesse et du clergé, et *robe courte* de la profession militaire.

nelle, pour les plus monstrueux¹ à mon gré qui se puissent imaginer, je luy donray entre autres nos bonnets carrez, cette longue queuë de veloux plissé qui pend aux testes de nos femmes avec son attirail bigarré, et ce vain modelle et inutile d'un membre que nous ne pouvons seulement honnestement nommer, duquel toutesfois nous faisons montre et parade en public. Ces considerations ne destournent pas un homme d'entendement de suivre le stille commun. Ains, au rebours, il me semble que toutes façons escartées et particulieres partent plustost de folie ou d'affectation ambitieuse que de vraye raison, et le sage que doit, au dedans, retirer son ame de la presse et la tenir en liberté et puissance de juger librement des choses; mais, quant au dehors, qu'il doit suivre entierement les façons et formes receuës. La societé publique n'a que faire de nos pensées; mais le demeurant, comme nos actions, nostre travail, nos fortunes et nostre vie propre², il la faut prêter et abandonner à son service et aux opinions communes: comme ce bon et grand Socrates refusa de sauver sa vie par la desobeissance du magistrat, voire d'un magistrat tres-injuste et tres-inique. Car c'est la regle des regles et generale loy des loix, que chacun observe celles du lieu où il est:

Νόμοις ἑπείσθαι τοῖσιν ἐγχωρίοις καλόν³.

En voicy d'un' autre cuvée. Il y a grand doute s'il se peut trouver si evident profit au changement d'une loy receue, telle qu'elle soit, qu'il y a de mal à la remuer: d'autant qu'une police, c'est comme un bastiment de diverses pieces jointes ensemble d'une telle liaison qu'il est impossible d'en esbranler la moindre⁴ que tout le corps ne s'en sente. Le legislateur des Thuriens ordonna que quiconque voudroit ou abolir une des vieilles loix, ou en establir une nouvelle, se presenteroit au peuple la corde au col, afin que, si la nou-

1. Var.: Pour les plus *fantastiques*.

2. Var.: *Propre* (mot supprimé).

3. Il est beau d'obéir aux lois de son pays. (*Tragiques grecs*).

4. Var.: D'en esbranler *une*.

veteté n'estoit approuvée d'un chacun, il fust incontinent estranglé. Et celuy de Lacedemone employa sa vie pour tirer de ses citoyens une promesse assurée de n'enfreindre aucune de ses ordonnances. L'ephore qui coupa si rudement les deux cordes que Phrynys avoit adjousté à la musique⁴ ne s'esmoie pas si elle en vaut mieux ou si les accords en sont mieux remplis; il luy suffit, pour les condamner, que ce soit une alteration de la vieille façon. C'est ce que signifioit cette vieille² espée rouillée de la justice de Marseille.

Je suis desgousté de la nouvelleté, quelque visage qu'elle porte, et ay raison, car j'en ay veu des effets tres-dommageables. Celle qui nous presse depuis vingt cinq ou trente ans³, elle n'a pas tout exploicté; mais on peut dire avec apparence que par accident elle a tout produit et engendré, voire et les maux et ruines qui se font depuis sans elle et contre elle: c'est à elle à s'en prendre au nez:

Heu! patior telis vulnera facta meis⁴!

Les premiers qui⁵ donnent le branle à un Estat sont volontiers les premiers absorbez en sa ruyne⁶. La liaison et con-texture de cette monarchie et ce grand bastiment ayant esté desmis et dissout, notamment sur ses vieux ans, par elle, donne tant qu'on veut d'ouverture et d'entrée à pareilles injures⁷. Toutes sortes de nouvelles desbauches puisent⁸ en

1. Phrynys, de Mitylène, passe pour avoir ajouté deux nouvelles cordes à la cithare, qui n'en avait d'abord que sept. Aristophane lui en fait un reproche dans ses *Nuées*.

2. Var.: *Vieille* (mot supprimé).

3. Var.: *Depuis tant d'ans*.

4. Hélas! je ne souffre rien dont je ne sois l'auteur! (OVIDE, *Epist. Phyllidis Demophoonti*, v, 48).

5. Var.: *Ceux* qui.

6. Var.: Le fruit du trouble ne demeure guere à celuy qui l'a es-meu: il bat et brouille l'eau pour d'autres pescheurs.

7. Var.: La majesté royale s'avale plus difficilement du sommet au milieu qu'elle ne se precipite du milieu à fons. Mais si les inven-teurs sont plus dommageables, les imitateurs sont plus vicieux de se jeter en des exemples desquels ils ont senti et puni l'horreur et le mal; et, s'il y a quelque degré d'honneur, mesmes au mal faire, ceux cy doivent aux autres la gloire de l'invention et le courage du premier effort.

8. Var.: *Puisent heureusement*.

cette première et féconde source les images et patrons à troubler notre police. On lit en nos loix mesmes, faites pour le remède de ce premier mal, l'apprentissage et l'excuse de toutes sortes de mauvaises entreprises; et nous advient ce que Thucidides dict des guerres civiles de son temps, qu'en faveur des vices publiques on les battisoit de mots nouveaux plus doux pour leur excuse, abastardissant et amolissant leurs vrais titres. C'est pourtant pour reformer nos consciences et nos creances! *honestà oratio est*¹. Mais le meilleur titre² de nouvelleté est tres-dangereux³. Si me semble-il, à le dire franchement, qu'il y a grand amour de soy et presumption d'estimer ses opinions jusque-là que, pour les establir, il faille renverser une paix publique, et introduire tant de maux inevitables et une si horrible corruption de meurs que les guerres civiles apportent et les mutations d'Estat en chose de tel poix, et les introduire en son pays propre⁴.

La religion chrestienne a toutes les marques d'extreme justice et utilité, mais nulle si apparente⁵ que l'exacte recommandation de l'obeissance du magistrat et manutention des polices. Quel merveilleux exemple nous en a laissé la sa-

1. Le prétexte est honnête. (TÉRENCE, *And.*, acte I, sc. I, v. 114).

2. Var. : Mais le meilleur *prétexte*.

3. Var. : *Adco nihil motum ex antiquo probabile est (1)*.

4. Var. : Est-ce pas mal mesné d'avancer tant de vices certains et connus pour combattre des erreurs contestées et debatables? Est-il quelque pire espece de vices que ceux qui choquent la propre conscience et naturelle cognoissance? Le Senat osa donner en payement cette defaite, sur le different d'entre luy et le peuple, pour le ministère de leur religion : *Ad deos id magis quam ad se pertinere; ipsos visuros ne sacra sua polluantur* (2); conformément à ce que répondit l'oracle à ceux de Delphes, en la guerre medoise, craignans l'invasion des Perses. Ils demanderent au dieu ce qu'ils avoient à faire des tresors sacrez de son temple, ou les cacher, ou les emporter. Il leur répondit qu'ils ne bougeassent rien, qu'ils se souciassent d'eux, qu'il estoit suffisant pour prouvoir à ce qui luy estoit propre.

5. Var. : Mais nulle *plus* apparente.

(1) A ce point que nous ne devrions jamais rien changer aux institutions de nos pères. (TIRE-LIVE, XXXIV, 54).

(2) Que cela intéressait les dieux plus qu'eux-mêmes et que c'était aux dieux d'empêcher la profanation de leur culte. (TIRE-LIVE, X, 6).

pience divine, qui, pour établir le salut du genre humain et conduire cette sienne glorieuse victoire contre la mort et le péché, ne l'a voulu faire qu'à la mercy de nostre ordre politique, et a soubmis son progrez et la conduite d'un si haut effect et si salutaire à l'aveuglement et injustice de nos observations et usances, y laissant courir le sang mesme¹ innocent de tant d'esleuz ses favoriz, et souffrant une longue perte d'années à meurir ce fruct inestimable! Il y a grand à dire entre la cause de celuy qui suyt les formes et les loix de son pays, et celuy qui entreprend de les regenter et changer. Celuy là allegue pour son excuse la simplicité, l'obeissance et exemple : quoy qu'il face, ce ne peut estre malice, c'est pour le plus malheur. L'autre est en bien plus rude party : on ne peut changer qu'on ne juge du mal qu'on laisse et du bien qu'on prend².

1. Var. : *Mesme* (mot supprimé).

2. Var. : *L'obeissance et l'exemple*; quoy qu'il face, ce ne peut estre malice, c'est pour le plus malheur : *Quis est enim quem non moveat clarissimis monumentis testata consignataque antiquitas* (1)? outre ce que dit Isocrates, que la defectuosité a plus de part à la moderation que n'a l'excès. L'autre est en bien plus rude party : *car qui se meste de choisir et de changer usurpe l'authorité de juger, et se doit faire fort de voir la faute de ce qu'il chasse et le bien de ce qu'il introduit.*

Cette si vulgaire consideration m'a fermé en mon siege et tenu ma jeunesse mesme, plus temeraire, en bride, de ne charger mes espauls d'un si lourd faix que de me rendre respondant d'une science de telle importance, et oser en cette cy ce qu'en sain jugement je ne pourroy oser en la plus facile de celles ausquelles on m'avoit instruit et ausquelles la temerité de juger est de nul prejudice; me semblant tres-inique de vouloir sousmettre les constitutions et observances publiques et immobiles à l'instabilité d'une privée fantasia (la raison privée n'a qu'une jurisdiction privée), et entreprendre sur les loix divines ce que nulle police ne supporteroit aux civiles; ausquelles encore que l'humaine raison aye beaucoup plus de commerce, si sont elles souverainement juges de leurs juges, et l'extreme suffisance sert à expliquer et estendre l'usage qui en est receu, non à le destourner et innover. Si quelques fois la providence divine a passé par dessus les regles ausquelles elle nous a necessairement astreints, ce n'est pas pour nous en dispenser: ce sont coups de sa main divine qu'il nous faut non pas imiter, mais admirer, et

(1) Qui pourrait, en effet, ne pas respecter une antiquité qui nous a été conservée et transmise par les plus éclatants témoignages? (Cicéron, de Divin., I, 40).

Et¹ Dieu le sçache en nostre presente querelle, où il y a cent articles à oster et remettre, grands et profonds articles, combien ils sont qui se puissent vanter d'avoir exactement recogneu les raisons et fondemens de l'un et l'autre party? C'est un nombre, si c'est nombre, qui n'auroit pas grand moyen de nous troubler. Mais toute cette nature presse, où va elle? sous quel tiltre² se jette elle à quartier? Il advient de la leur comme des autres medecines foibles et mal appliquées: les humeurs qu'elle vouloit purger en nous, elle les a eschaufées, exasperées et aigries par le conflict, et si nous est demeurée dans le corps. Elle n'a sceu nous purger par sa foiblesse, et nous a cependant affoiblis, en maniere que nous ne la pouvons vuider non plus, et ne recevons de son operation que des douleurs longues et intestines.

Si est-ce que la fortune, reservant tousjours son autorité au dessus de nos discours, nous presente aucunes fois la necessité si urgente qu'il est besoing que les loix luy fassent place, comme quand on resiste à l'accroissance d'une innovation qui vient par violence à s'introduire: car de se tenir³ en tout et par tout en bride et en reigle contre ceux qui ont la clef des champs, ausquels tout cela est loisible qui peut avancer leur dessein, qui n'ont ny loy ny ordre que de suyvre leur avantage, c'est une dangereuse obligation

exemples extraordinaires, marques d'un exprés et particulier adveu, du genre des miracles, qu'elle nous offre pour tesmoignage de sa toute puissance, au dessus de noz ordres et de noz forces, qu'il est folie et impieté d'essayer à représenter et que nous ne devons pas suivre, mais contempler avec estonnement: actes de son personnage, non pas du nostre. Cotta proteste bien opportunément: *Quum de religione agitur, T. Coruncanum, P. Scipionem, P. Scævolum, pontifices maximos, non Zenonem, aut Cleanthem, aut Chrysisipum, sequor* (1).

1. Var.: Et (mot supprimé).

2. Var.: Sous quelle enseigne.

3. Var.: Que les loix luy fassent *quelque* place; et quand on resiste à l'accroissance d'une innovation qui vient par violence à s'introduire, de se tenir...

(1) En matière de religion, je suis T. Coruncanus, P. Scipion, P. Scævola, souverains pontifes, et non Zénon, Cléanthe ou Chrysispe. (Cicéron, de Nat. deor., III, 2).

et inégalité¹ : d'autant que la discipline ordinaire d'un Etat qui est en sa santé ne pourvoit pas à ces accidens extraordinaires; elle presuppose un corps qui se tient en ses principaux membres et offices, et un commun consentement à son observation et obeissance². On sçait qu'il est encore reproché à ces deux grands personnages, Octavius et Caton, aux guerres civiles, l'un de Sylla, l'autre de Cesar, d'avoir plustost laissé encourir toutes extremitez à leur patrie que de la secourir aux despens de ses loix et que de rien remuer. Car, à la verité, en ces dernieres necessitez, où il n'y a plus que tenir, il seroit à l'avanture plus sagement fait de baisser la teste et prester un peu au coup que, s'ahurtant outre la possibilité à ne rien rélascher, donner occasion à la violence de fouler tout aux pieds; et vaudroit mieux faire vouloir aux loix ce qu'elles peuvent. Ainsi feit celuy qui ordonna qu'elles dormissent vint et quatre³ heures; et celuy qui remua pour cette fois un jour du calendrier; et cet autre qui du mois de juin fit le second may. Les Lacedemoniens mesmes, tant religieux observateurs des ordonnances de leur païs, estans pressez de leur loy qui defendoit d'eslire par deux fois admiral un mesme personnage, et de l'autre part leurs affaires requerans de toute nécessité que Lysander prinst de rechef cette charge, ils firent bien un Aracus admiral, mais Lysander surintendant de la marine. Et, de mesme subtilité, un de leurs ambassadeurs, estant envoyé vers les Atheniens pour obtenir le changement de quelqu'ordonnance, et Periclés luy alleguant qu'il estoit defendu d'oster le tableau où une loy estoit une fois posée, luy conseilla de le tourner seulement, d'autant que cela n'estoit pas defendu. C'est ce dequoy Plutarque louë Philopœmen, qu'estant né pour commander, il

1. Var. : *Aditum nocendi perfido præstat fides* (1).

2. Var. : L'aller legitime est un aller froid, poisant et contraint, et n'est pas pour tenir bon à un aller licencieux et effrené.

3. Var. : *Vingt quatre.*

(1) Se fier à un perfide, c'est lui donner le moyen de nuire. (SÉNÈQUE, *Œdipe*, act. III, v. 686).

sçavoit non seulement commander selon les loix, mais aux loix mesmes, quand la necessité publique le requeroit.

CHAPITRE XXIV¹

Divers evenemens de mesme conseil.

Jacques Amiot, grand aumosnier de France, me recita un jour cette histoire à l'honneur d'un prince des nostres² (et nostre estoit-il à tres-bonnes enseignes, encore que son origine fust estrangere), que, durant nos premiers troubles, au siege de Roüan, ce prince, ayant esté adverti par la royne, mere du roy, d'une entreprinse qu'on faisoit sur sa vie, et instruit particulierement par ses lettres de celuy qui la devoit conduire à chef, qui estoit un gentil'homme angevin ou manceau frequentant lors ordinairement pour cet effect la maison de ce prince, il ne communiqua à personne cet advisement; mais, se promenant l'endemain au mont Saincte Catherine, d'où se faisoit nostre baterie à Roüan (car c'estoit au temps que nous la tenions assiegée), ayant à ses costez ledit seigneur grand aumosnier et un autre evesque, il aperceut ce gentil'homme qui luy avoit esté remarqué, et le fit appeller. Comme il fut en sa presence, il luy dict ainsi, le voiant desjà pallir et fremir des alarmes de sa conscience: « Monsieur de tel lieu, vous vous doutez bien de ce que je vous veux, et vostre visage le montre. Vous n'avez rien à me cacher, car je suis instruit de vostre affaire si avant que vous ne feriez qu'empirer vostre marché d'essayer à le couvrir. Vous sçavez bien telle chose et telle (qui estoient les tenans et aboutissans des plus secretes pieces de cette menée); ne faillez sur vostre vie à me confesser la verité de tout ce dessein ». Quand ce

1. Var. : Chapitre XXIII.

2. François de Lorraine, duc de Guise. Voy. pour l'histoire rapportée ici *la Fortune de la Cour*, liv. II, p. 139, du sieur de DAMPMARTIN, courtisan du règne de Henri III.

pauvre homme se trouva pris et convaincu (car le tout avoit esté descouvert à la royne par l'un des complisses), il n'eut qu'à joindre les mains et requerir la grace et misericorde de ce prince, aux pieds duquel il se voulut jeter ; mais il l'en garda, suyvant ainsi son propos : « Venez çà. Vous ay-je autres-fois fait desplaisir ? ay-je offensé quelqu'un des vostres par haine particuliere ? Il n'y a pas trois semaines que je vous congnois ; quelle raison vous a peu mouvoir à entreprendre ma mort » ? Le gentil'homme respondit à cela, d'une voix tremblante, que ce n'estoit aucune occasion particuliere qu'il en eust, mais l'interest de la cause generale de son party ; et qu'aucuns luy avoyent persuadé que ce seroit une execution pleine de pieté d'extirper, en quelque maniere que ce fust, un si puissant ennemy de leur religion. « Or, suyvit ce prince, je vous veux montrer combien la religion que je tiens est plus douce que celle dequoy vous faictes profession. La vostre vous a conseillé de me tuer sans m'ouïr, n'ayant receu de moy aucune offence, et la mienne me commande que je vous pardonne, tout convaincu que vous estes de m'avoir voulu homicider¹ sans raison. Allez vous en, retirez vous, que je ne vous voye plus icy ; et, si vous estes sage, prenez doresnavant en voz entreprinses des conseillers plus gens de bien que ceux là ».

L'empereur Auguste², estant en la Gaule, receut certain advertissement d'une conjuration que luy brassoit Lucius Cinna³. Il delibera de s'en venger, et manda pour cest effect au lendemain le conseil de ses amis ; mais la nuit d'entredeux, il la passa avec grande inquietude, considerant qu'il avoit à faire mourir un jeune homme de bonne maison et neveu du grand Pompeius ; et produisoit en se pleignant plusieurs divers discours : « Quoy donq ! faisoit-il, sera il dict que je demeureray en crainte et en alarme, et que je

1. Var. : Voulu tuer.

2. C'est ici tout au long une traduction du traité de la Clémence, de Sénèque. Il est curieux de rapprocher la version de Montaigne de celle de Corneille dans *Cinna*.

3. Var. : L. Cinna.

l'irray mon meurtrier se promener cependant à son aise? S'en ira il quitte, ayant assailli ma teste, que j'ay sauvée de tant de guerres civiles, de tant de batailles par mer et par terre, et après avoir estably la paix universelle du monde? sera il absouz, ayant deliberé non de me meurtrir seulement, mais de me sacrifier?» Car la conjuration estoit faicte de le tuer comme il feroit quelque sacrifice. Après cela, s'estant tenu coy quelque espace de temps, il recommençoit d'une vois plus forte, et s'en prenoit à soy-mesme: « Pourquoy vis tu, s'il importe à tant de gens que tu meures? N'y aura-il point de fin à tes vengeances et à tes cruauttez? Ta vie vaut elle que tant de dommage se face pour la conserver?» Livia, sa femme, le sentant en ces angoisses: « Et les conseils des femmes y seront ils receuz? luy fit elle¹. Fais ce que font les medecins: quand les receptes accoustumées ne peuvent servir, ils en essayent de contraires. Par severité tu n'as jusques à cette heure rien profité: Lepidus a suivy Salvidienus, Murena Lepidus, Cæpio Murena, Egnatius Cæpio. Commence à experimenter comment te succederont la douceur et la clemence. Cinna est convaincu, pardonne le²; de te nuire mes-huy³, il ne pourra, et profitera à ta gloire». Auguste fut bien aise d'avoir trouvé un advocat de son humeur, et, ayant remercié sa femme et contremandé ses amis qu'il avoit assignez au conseil, commanda qu'on fist venir à luy Cinna tout seul; et, ayant fait sortir tout le monde de sa chambre et fait donner un siege à Cinna, il luy parla en cette maniere: « En premier lieu je te demande, Cinna, paisible audience: n'interrons pas mon parler, je te donray temps et loisir d'y respondre. Tu sçais, Cinna, que, t'ayant pris au camp de mes ennemis, non seulement t'estant faict mon ennemy, mais estant né tel, je te sauvay; je te mis entre mains tous tes biens, et t'ay en fin rendu si accommodé et si aisé que les victorieux sont envieux de la condition du vaincu. L'office du sacerdoce que

1. Var. : Luy dit elle.

2. Var. : Pardonne luy.

3. Var. : De te nuire *desormais*.

tu me demandas, je te l'ottroiay, l'ayant refusé à d'autres, desquels les peres avoyent tousjours combatu avec moy. T'ayant si fort obligé, tu as entrepris de me tuer ». A quoy Cinna s'estant escrié qu'il estoit bien esloigné d'une si meschante pensée : « Tu ne me tiens pas, Cinna, ce que tu m'avois promis, suyvit Auguste; tu m'avois asseuré que je ne serois pas interrompu. Ouy, tu as entrepris de me tuer, en tel lieu, tel jour, en telle compagnie et de telle façon ». Et, le voyant transi de ces nouvelles et en silence, non plus pour tenir le marché de se taire, mais de la presse de sa conscience : « Pourquoi, adjouta il, le fais tu? Est-ce pour nostre empereur? Vrayement il va bien mal à la chose publique, s'il n'y a que moy qui t'empesche d'arriver à l'empire. Tu ne peux pas seulement deffendre ta maison, et perdis dernièrement un procez par la faveur d'un simple libertin. Quoy! n'as tu moyen ny pouvoir en autre chose que à entreprendre Cæsar? Je le quitte¹, s'il n'y a que moy qui empesche tes esperances. Penses tu que Paulus, que Fabius, que les Cosses² et Serviliens te souffrent? et une si grande troupe de nobles, non seulement nobles de nom, mais qui par leur vertu honorent leur noblesse »? Après plusieurs autres propos (car il parla à luy plus de deux heures entieres) : « Or va, luy dit-il, je te donne, Cinna, la vie à traistre et à parricide que je te donnay autres-fois à ennemy. Que l'amitié commence de ce jourd'huy entre nous : essayons qui de nous deux de meilleure foy, moy t'aye donné ta vie, ou tu l'ayes receüe ». Et se despartit d'avec luy en cette maniere. Quelque temps après, il luy donna le consulat, se pleignant dequoy il ne luy avoit osé demander. Il l'eut depuis pour fort amy, et fut seul faict par luy heritier de ses biens. Or, depuis cet accidant, qui advint à Auguste au quarantiesme an de son aage, il n'y eut jamais de conjuration ny d'entreprinse contre luy, et receut une juste recompense de cette sienne clemence. Mais il n'en advint pas de

1. L'empire.

2. Var. : Que les *Cosséens*.

mesmes au nostre¹, car sa douceur ne le sceut garentir qu'il ne cheust depuis aux lacs de pareille trahison. Tant c'est chose vaine et frivole que l'humaine prudence! et au travers de tous nos projects, de nos conseils et precautions, la fortune maintient tousjours la possession des evenemens.

Nous appellons les medecins heureux quand ils arrivent à quelque bonne fin, comme s'il n'y avoit que leur art qui ne se peust maintenir d'elle mesme, et qui eust les fondemens trop frailes pour s'appuyer de sa propre force, et comme s'il n'y avoit qu'elle qui aye besoin que le hazart et la fortune² preste la main à ses operations. Je croy d'elle tout le pis ou le mieux qu'on voudra, car nous n'avons, Dieu mercy, nul commerce ensemble. Je suis au rebours des autres : car je la mesprise bien tousjours ; mais, quand je suis malade, au lieu d'entrer en composition, je commence encore à la haïr et à la craindre, et respons à ceux qui me pressent de prendre medecine qu'ils attendent au moins que je sois rendu à mes forces et à ma santé, pour avoir plus de moyen de soustenir l'effort et le hazart de leur breuvage. Je laisse faire nature, et presuppose qu'elle se soit garnie³ de dents et de griffes pour se deffendre des assaux qui luy viennent, et pour maintenir cette contexture de quoy elle fuit la dissolution. Je crain, au lieu de l'aller secourir ainsi comme elle est aux prises bien estroites et bien jointes avec la maladie, qu'on secoure son adversaire au lieu d'elle et qu'on la recharge de nouveaux affaires.

Or, je dy que non en la medecine seulement, mais en plusieurs arts plus certaines, la fortune y a bonne part. Les saillies poëtiques qui emportent leur authour et le ravissent hors de soy, pourquoy ne les attribuerons nous à son bon heur, puis qu'il confesse luy mesme qu'elles surpassent sa

1. Au duc de Guise dont il a été parlé plus haut, lequel fut assassiné, en 1563, au siège d'Orléans, par un gentilhomme angoumois, Poltrot de Méré, parent de La Renaudie.

2. Var. : Qui *ayt* besoin que la fortune.

3. Var. : Qu'elle se soit *pourvue*.

suffisance et ses forces, et les reconnoit venir d'ailleurs que de soy et ne les avoir aucunement en sa puissance; non plus que les orateurs ne disent avoir en la leur ces mouvemens et agitations extraordinaires qui les poussent au delà de leur dessein? Il en est de mesmes en la peinture, qu'il eschappe par fois des traits de la main du peintre surpassans sa conception et sa science, qui le tirent luy mesmes en admiration et qui l'estonnent. Mais la fortune montre bien encores plus evidemment la part qu'elle a en tous ces ouvrages, par les graces et beautez qui s'y treuvent, non seulement sans l'invention¹, mais sans la cognoissance mesme de l'ouvrier. Un suffisant lecteur descouvre souvant és escrits d'autruy des perfections autres que celles que l'auteur y a mises et apperceües, et y preste des sens et des visages plus riches.

Quant aux entreprises militaires, chacun void comment la fortune y a bonne part. En nos conseils mesmes et en nos deliberations, il faut certes qu'il y ait du sort et du bonheur meslé parmy : car tout ce que nostre sagesse peut, ce n'est pas grand chose; plus elle est aigue et vive, plus elle trouve en soy de foiblesse, et se deffie d'autant plus d'elle mesme. Je suis de l'advis de Sylla, et quand je me prens garde de prez aux plus glorieux exploits de la guerre, je voi, ce me semble, que ceux qui les conduisent ny employent la deliberation et le conseil que par acquit, et que la pluspart de l'entreprise² ils l'abandonnent à la fortune; et, sur la fiance qu'ils ont à son secours, passent tous les coups³ au delà des bornes de tout discours. Il 'survient des allegresses fortuites et des fureurs estrangeres parmy leurs deliberations, qui les poussent le plus souvent à prendre le party le moins fondé en apparence, et qui grossissent leur courage au dessus de la raison : d'où il est advenu à plusieurs grands capitaines anciens, pour donner credit à ces conseils temeraires, d'aleguer à leurs gens qu'ils y estoyent conviez

1. Var. : Sans l'intention.

2. Var. : La meilleure part de l'entreprise.

3. Var. : A tous les coups.

par quelque inspiration, par quelque signe et prognostique.

Voylà pourquoy, en cette incertitude et perplexité que nous aporte l'impuissance de voir et choisir ce qui est le plus commode, pour les difficultez que les divers accidens et circonstances de chaque chose tirent quant et elle¹, le plus seur, quand autre consideration ne nous y convieroit, est à mon advis de se rejeter au parti où il y a plus d'honesteté et de justice, et, puis qu'on est en doute du plus court chemin, tenir tousjours le droit : comme en ces deux exemples que je vien de proposer, il n'y a point de doute qu'il ne fust plus beau et plus genereux à celuy qui avoit receu l'offence de la pardonner que s'il eust fait autrement. S'il en est mes-advenu au premier, il ne s'en faut pas prendre à ce sien bon dessein ; et ne sçait on, quand il eust pris le party contraire, s'il eust eschapé la fin à laquelle son destin l'appelloit ; et si eust perdu la gloire d'une si notable bonté².

Il se void dans les histoires force gens en cette crainte, d'où la plus part ont suivi le chemin de courir au devant des conjurations qu'on faisoit contr'eux, par vengeance et par supplices ; mais j'en voy fort peu ausquels ce remede ait servy, tesmoing tant d'empereurs romains. Celuy qui se trouve en ce dangier ne doit pas beaucoup esperer ny de sa force ny de sa vigilance : car combien est-il mal aisé de se garentir d'un ennemy qui est couvert du visage du plus officieux amy que nous ayons, et de connoistre les volontez et pensemens interieurs de ceux qui nous assistent ! Il a beau employer des nations estrangieres pour sa garde et estre tousjours ceint d'une haye d'hommes armez, quiconque aura sa vie à mespris se rendra tousjours maistre de celle d'autruy. Et puis ce continuel soupçon, cette deffiance³ qui met le prince en doute de tout le monde, luy doit servir d'un merveilleux tourment. Pourtant Dion, estant

1. Var. : *Quant et elle* (mots supprimés).

2. Var. : *D'une telle humanité.*

3. Var. : *Cette deffiance* (mots supprimés).

adverty que Callipus espioit les moyens de le faire mourir, n'eut jamais le cœur d'en informer, disant qu'il aymoît mieux mourir que vivre en cette misere d'avoir à se garder non de ses ennemys seulement, mais aussi de ses amis. Ce qu'Alexandre representa bien plus vivement par effect et plus courageusement¹, quand, ayant eu advis par une lettre de Parmenion que Philippus, son plus cher medecin, estoit corrompu par l'argent de Darius pour l'empoisonner, en mesme temps qu'il donnoit à lire sa lettre à Philippus, il avala le bruvage qu'il luy avoit présenté. Fut ce pas exprimer ceste resolution que si ses amys le vouloient tuer, il consentoit qu'ils le peussent faire? La vaillance n'est pas seulement à la guerre². Ce prince est le souverain patron des actes hazardeux; mais je ne sçay s'il y a traict en sa vie qui ayt plus de fermeté que cestuy-cy, ny une beauté illustre par tant de visages.

Ceux qui preschent aux princes le soubçon et la deffiance³ si attentive, sous couleur de leur prescher leur seurté, leur preschent leur ruyne et leur honte. Rien de noble ne se fait sans hazard. Je sçay un grand⁴ de qui⁵ tous les jours on corrompt la bonne fortune par telles persuasions: « Qu'il se resserre entre les siens; qu'il n'entende à aucune reconciliation de ses anciens ennemys, se tienne à part et ne se commette entre mains plus fortes, quelque promesse qu'on luy face, quelque utilité qu'il y voye⁶. »

La prudence, si tendre et circonspecte, est mortelle enne-

1. Var. : Et plus roidement.

2. Var. : *La vaillance*, etc. (mots supprimés).

3. Var. : Ceux qui preschent aux princes *la deffiance*.

4. Le roi Henri III peut-être.

5. Var. : *J'en sçay un de courage tres-martial de sa complexion et entreprenant*, de qui.

6. Var. : *J'en sçay un autre (1) qui n'a inespérément avancé sa fortune pour avoir pris conseil tout contraire. La hardiesse dequoy ils cherchent si avidement la gloire se represente, quand il est besoin, aussi magnifiquement en pourpoint qu'en armes, en un cabinet qu'en un camp, le bras pendant que le bras levé.*

(1) Probablement Henri de Navarre, plus tard Henri IV.

mye de hautes executions¹. A une vie royalle et fameuse², il faut, au rebours, prester peu et porter la bride courte aux soubçons: la crainte et la deffiance attirent l'offence et la convient. Le plus deffiant de nos roys³ établit ses affaires principalement pour avoir volontairement abandonné et commis sa vie et sa liberté entre les mains de ses ennemis, monstrant avoir entiere fiance d'eux, affin qu'ils la prissent de luy. A ses legions mutinées et armées contre luy, Cæsar opposoit seulement l'autorité de son visage et de ses paroles⁴, et se fioit tant à soy et à sa fortune qu'il ne craignoit point de l'abandonner⁵ et commettre à une armée seditieuse et rebelle⁶.

Mais il est bien vray que cette forte assurance ne se peut représenter⁷ bien entiere et naïve que par ceux ausquels l'imagination de la mort et du pis qui peut advenir après tout ne donne point d'effroy: car de la présenter tremblante, encore⁸ douteuse et incertaine, pour le service d'une importante reconciliation, ce n'est rien faire qui vaille. C'est un excellent moyen de gagner le cœur et volonté d'autrui, de s'y aller soubsmettre et fier, pourveu que ce soit librement

1. Var. : Des hautes executions. Scipion sceut, pour pratiquer la volonté de Syphax, quittant son armée et abandonnant l'Espagne, douteuse encore sous sa nouvelle conquête, passer en Afrique dans deux simples vaisseaux pour se commettre en terre ennemie à la puissance d'un roy barbare, à une foy incogneue, sans obligation, sans hostage, sous la seule seureté de la grandeur de son propre courage, de son bon heur et de la promesse de ses hautes esperances. *Habita fides ipsam plerumque fidem obligat* (1).

2. Var. : A une vie *ambitieuse* et fameuse.

3. Louis XI, dont l'action rapportée ici est blâmée par Commines dans ses *Mémoires*, liv. II, c. 5 à 7.

4. Var. : Et la *ferté* de ses paroles.

5. Var. : De s'abandonner.

6. Var. : *Stetit aggere fulti
Cæpitis, intrepidus vultu; meruitque timeri,
Nil metuens* (2).

7. Var. : Ne se peut *présenter*.

8. Var. : Car de la *représenter* tremblante encore.

(1) La confiance appelle la confiance. (TITE-LIVE, XXII, 22).

(2) Il parut sur un tertre de gazon, debout, le visage intrépide; ne craignant rien, il se fit craindre. (LUCAIN, V, 316).

et sans contrainte d'aucune nécessité, et que ce soit en condition qu'on y porte une fiance pure et nette, le front au moins deschargé de tout scrupule. Je vis en mon enfance un gentilhomme commandant à une grande province¹, empressé à l'esmotion d'un peuple furieux. Pour esteindre ce commencement de trouble², il print party de sortir d'un lieu tres-asseuré où il estoit et se rendre à cette tourbe mutine, d'où mal luy print et y fut miserablement tué; mais il ne me semble pas que sa faute fust tant d'estre sorty, ainsi qu'ordinairement on le reproche à sa memoire, comme ce fut d'avoir pris une voye de douceur, d'humilité et de mollesse³, et d'avoir voulu endormir cette rage plustost en flattant que commandant⁴, et en requerant plustost qu'en remonstrant; et estime que la fermeté, l'autorité et une contenance de parole⁵ convenable à son rang et à la dignité de sa charge luy eust mieux succédé, aumoins avec plus d'honneur et de bien-seance. Il n'est rien moins esperable de ce monstre ainsin agité que l'humanité et la douceur; il recevra bien plustost la reverence et la craincte⁶. Je luy reprocherois aussi qu'ayant pris une si hazardeuse et belle resolution de se jetter foible et en pourpoint emmy cette mer tempestueuse d'hommes insensez, il la devoit avaller entiere⁷ et n'abandonner sa constance, là où il luy advint, après

1. Var.: A une grande ville.

2. Var.: Du trouble.

3. Var.: Une voye de soubmission et de mollesse.

4. Var.: Plustost en suivant qu'en guidant.

5. Var.: Et estime que *une gracieuse severité avec un commandement militaire plein de securité et de confiance.*

6. Var.: (Voici la leçon de 1595 pour la fin du paragraphe) :

Je luy reprocherois aussi qu'ayant pris *une resolution plustos brave à mon gré que temeraire*, de se jetter foible et en pourpoint emmy cette mer tempestueuse d'hommes insensez, il la devoit avaler toute et n'abandonner *ce personnage*; là où il luy advint, après avoir recogneu le danger de près, *de saigner du nez, et d'aller encore depuis cette contenance démise et flattée qu'il avoit entreprinse en une contenance effraïée; chargeant sa voix et ses yeux d'estonnement et de penitence, cherchant à conuiller et à se desrober, il les enflamma et appela sur soy.*

7. C'est-à-dire: il devait aller jusqu'au bout de sa résolution.

avoir recogneu le danger de près, de se remplir l'ame et le front de repentance, n'ayant plus autre soing que de sa conservation; si qu'abandonnant son premier rolle de regler et guider, et cedant plustost que s'opposant, il attira cet orage sur soy, employant tous moyens de le fuyr et eschaper.

On deliberoit de faire une montre generale de diverses troupes en armes (c'est le lieu des vengeances secretes, et n'en est point¹ où en plus grande seurté on les puisse exercer). Il y avoit publiques notoires² apparences qu'il n'y faisoit pas fort bon pour aucuns, ausquels touchoit la principale et necessaire charge de les recognoistre. Il s'y proposa plusieurs et divers conseils³ comme en chose difficile et qui avoit beaucoup de poids et de suyte; le mien fut qu'on evitast surtout de donner aucun tesmoignage de ce doute, et qu'on s'y trovast et meslast parmy les files, la teste droicte et le visage ouvert, et qu'au lieu d'en retrancher aucune chose (à quoy les autres opinions visoyent le plus), au contraire, on⁴ sollicitast les capitaines d'advertir les soldats de faire leurs salves belles et gaillardes en l'honneur des assistans et n'espargner leur poudre. Cela servit de gratification envers ces troupes suspectes, et nous engendra⁵ dès lors en avant une mutuelle et utile confidence.

La voye qu'y tint Julius Cesar, je trouve que c'est la plus belle qu'on puisse prendre. Premièrement, il essaya par clemence et douceur⁶ à se faire aymer de ses ennemis mesmes, se contentant, aux conjurations qui luy estoient descouvertes, de declarer simplement qu'il en estoit adverty. Cela faict, il print une tres-noble resolution d'attendre sans effroy et sans sollicitude ce qui luy en pourroit advenir, s'abandonnant et se remettant à la garde des dieux et de la fortune: car certainement c'est l'estat où il estoit quand il fut tué.

1. Et n'est point.

2. Var. : Publiques et notoires.

3. Var. : Il s'y proposa divers conseils.

4. Var. : L'on.

5. Var. : Et engendra.

6. Var. : Et douceur (mots supprimés).

Un estrangier ayant dict et publié par tout qu'il pourroit instruire Dionysius, tyran de Syracuse, d'un moyen de sentir et de descouvrir en toute certitude les parties que ses sujets machineroient contre luy, s'il luy vouloit donner une bonne piece d'argent, Dionysius, en estant adverty, le fit appeller à soy pour s'esclaircir d'un art si necessaire à sa conservation. Cet estrangier luy dict qu'il n'y avoit pas d'autre art, sinon qu'il luy fist delivrer un talent et se ventast d'avoir appris de luy un singulier secret. Dionysius trouva cette invention bonne et luy fit compter six cens escus. Il n'estoit pas vraysemblable qu'il eust donné si grande somme à un homme incogneu qu'en recompense d'un tres-utile apprentissage; et servoit cette reputation à tenir ses ennemis en crainte. Pourtant les princes sagement publient les advis qu'ils reçoivent des menées qu'on dresse contre leur vie, pour faire croire qu'ils sont bien advertis et qu'il ne se peut rien entreprendre dequoy ils ne sentent le vent¹.

Il me souvient d'avoir leu² autrefois l'histoire de quelque Romain, personnage de dignité, lequel, fuyant la tyrannie du Triumvirat, avoit eschappé mille fois les mains de ceux qui le poursuivoient, par la subtilité de ses inventions. Il advint, un jour, qu'une troupe de gens de cheval, qui avoit charge de le prendre, passa tout joignant un halier où il s'estoit tapy, et faillit de le descouvrir. Mais luy, sur ce point là, considerant la peine et les difficultez ausquelles il avoit desjà si longtemps duré pour se sauver des continuelles et curieuses recherches qu'on faisoit de luy par tout, le peu de plaisir qu'il pouvoit esperer d'une telle vie et combien il luy valoit mieux de passer une fois le pas que de demeurer³

1. Var. : Le duc d'Athenes fit plusieurs sottises en l'establisement de sa fresche tyrannie sur Florence; mais cette-cy la plus notable, qu'ayant reçu le premier advis des monopoles que ce peuple dresseoit contre luy par Mattheo dit Moroza, complice d'icelles, il le fit mourir pour supprimer cet advertissement et ne faire sentir qu'aucun en la ville s'ennuïast de sa domination.

2. Var. : Il me souvient *avoir* leu.

3. Var. : Combien il lui valoit mieux *passer* une fois le pas que *demeurer*.

tousjours en ceste transe, luy mesme les r'apella et leur trahit sa cachete, s'abandonnant volontairement à leur cruauté, pour oster eux et luy d'une plus longue peine. D'appeller les mains ennemies, c'est un conseil un peu gaillard et hardy¹: si croy-je qu'encore vaudroit-il mieux le prendre que de demeurer en la fievre continuelle d'un accident qui n'a point de remede. Mais, puisque les provisions qu'on y peut apporter sont pleines d'inquietude, de tourment³ et d'incertitude, il vaut mieux d'une belle assurance se preparer à tout ce qui en pourra advenir, et tirer quelque consolation de ce qu'on n'est pas assuré qu'il advienne.

CHAPITRE XXV³

Du Pedantisme.

Je me suis souvent despité, en mon enfance, de voir és comedies italiennes tousjours un pedante pour badin, et le surnom de magister n'avoit⁴ guiere plus honorable signification parmy nous. Car, leur estant donné en gouvernement et en garde⁵, que pouvois-je moins faire que d'estre jalous de leur reputation? Je cherchois bien de les excuser par la disconvenance naturelle qu'il y a entre le vulgaire et les personnes rares et excellentes en jugement et en sçavoir, d'autant qu'ils vont un train entierement contraire les uns des autres; mais en cecy perdois-je mon latin, que les plus gallans hommes c'estoient ceux qui les avoyent les plus à mespris, tesmoing nostre bon du Bellay :

Mais je hay par sur tout un sçavoir pedantesque.

Et est cette coustume ancienne, car Plutarque dit que Grec et Escholier estoient mots de reproche entre les Romains et

1. Var. : *Et hardy* (mots supprimés).

2. Var. : *De tourment* (mots supprimés).

3. Var. : Chapitre XXIV.

4. Var. : *N'avoit*.

5. Var. : *Et en garde* (mots supprimés).

de mespris. Depuis, avec l'eage, j'ay trouvé qu'on avoit une grandissime raison, et que *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes*¹. Mais d'où il puisse advenir qu'une ame garnie² de la connoissance de tant de choses n'en devienne pas plus vive et plus esveillée, et qu'un esprit grossier et vulgaire puisse loger en soy, sans s'amender, les discours et les jugemens des plus excellens esprits que le monde ait porté, j'en suis encore en doute. « A recevoir tant de cervelles estrangeres, et si fortes, et si grandes, il est necessaire, me disoit une fille, la premiere de nos princesses³, parlant de quelqu'un, que la sienne se foule, se contraingne et rapetisse pour faire place aux autres ». Je dirois volontiers que, comme les plantes s'estouffent de trop d'humeur, aussi l'action de l'esprit par trop d'estude, et que l'ame, saisie et embarrassée de tant de diversité de choses, perde le moyen de se desmesler, et que cette grande charge la tienne comme courbe et croupie⁴. Mais il en va autrement : car nostre ame s'eslargit d'autant plus qu'elle se remplit; et aux exemples des vieux temps il se voit, tout au rebours, que les plus suffisans hommes aux maniemens des choses publiques, les plus grands capitaines et les meilleurs conseillers aux affaires d'Estat ont été ensemble les plus sçavans⁵.

1. Proverbe que Rabelais met dans la bouche de frère Jean des Entommeures (*Gargantua*, I, 39), et que Régnier a traduit ainsi (*Sat.* III) :

Pardieu! les plus grands clerks ne sont pas les plus fins.

2. Var. : Qu'une ame riche.

3. Il s'agit probablement de Marguerite, qui, depuis le mariage de sa sœur Claude avec Charles III, duc de Lorraine, et avant de devenir reine de Navarre, était restée la fille, la première des princesses de France.

4. Var. : Je dirois volontiers que, comme les plantes s'estouffent de trop d'humeur et les lampes de trop d'huile, aussi fait l'action de l'esprit par trop d'estude et de matiere, lequel, occupé et embarrassé d'une grande diversité de choses, perde le moyen de se demesler, et que cette charge le tienne courbe et croupy.

5. Var. : Il se voit, tout au rebours, des suffisans hommes aux maniemens des choses publiques, des grands capitaines et grands conseillers aux affaires d'Estat avoir esté ensemble tressçavans.

Et quant aux philosophes¹ retirez de toute occupation publique, ils ont esté aussi quelque fois, à la verité, mesprisez par la liberté comique de leur tems, mais au rebours des nostres : car on envioit ceux-là² comme estans au dessus de la commune façon, comme mesprisans les actions publiques, comme ayans dressé une vie particuliere et inimitable, réglée à certains discours hautains et hors d'usage; ceux-cy, on les desdeigne comme estans au dessous de la commune façon, comme incapables des charges publiques, comme trainans une vie et des mœurs basses et viles après le vulgaire³. Quant à ces philosophes, dis-je, comme ils estoient grands en science, ils estoient encore plus grands en tout' autre perfection et excellance⁴. Et tout ainsi qu'on dit de ce geometrien de Syracuse⁵, lequel ayant esté destourné de sa contemplation pour en mettre quelque

1. « Cette peinture platonique », comme dit plus loin Montaigne, est traduite du *Théétète* de Platon.

2. Var. : Mesprisez par la liberté comique de leur temps, leurs opinions et façons les rendans ridicules. Les voulez-vous faire juges des droits d'un procès, des actions d'un homme? ils en sont bien prests! ils cherchent encore s'il y a vie, s'il y a mouvement, si l'homme est autre chose qu'un bœuf; que c'est qu'agir et souffrir; quelles bestes ce sont que loix et justice. Parlent ils du magistrat ou parlent ils à luy? c'est d'une liberté irreverente et incivile. Oyent ils louer un prince ou un roy? c'est un pastre pour eux, oisif comme un pastre, occupé à pressurer et tondre ses bestes, mais bien plus rudement. En estimez vous quelqu'un plus grand pour posséder deux mille arpens de terre? eux s'en moquent, accoustumés d'embrasser tout le monde comme leur possession. Vous vantez vous de vostre noblesse, pour compter sept ayeulx riches? ils vous estiment de peu, ne concevant l'image universelle de nature et combien chacun de nous a eu de predecesseurs riches, pauvres, roys, valets, grecs, barbares; et quand vous seriez le cinquantesme descendant de Hercules, ils vous trouvent vain de faire valoir ce present de la fortune. Ainsi les desdeignoit le vulgaire, comme ignorants les premieres choses et communes, et comme presomptueux et insolents. Mais cette peinture platonique est bien esloignée de celle qu'il faut à noz hommes. On envioit ceux-là...

3. Var. : *Odi homines ignava opera, philosopha sententia* (1).

4. Var. : Ils estoient encore plus grands en toute action.

5. Archimède. Voy. PLUTARQUE, *Vie de Marcellus*, c. 6.

(1) Je liais les hommes dont la philosophie n'est qu'en paroles. (PACUVIUS, *ap.* GELLIUM, XIII, 8).

chose en pratique à la deffence de sa patrie¹, qu'il mit soudain en train des engins espouvantables et des effets surpassans toute creance humaine, desdaignant toutefois luy mesme toute ceste sienne manufacture, et pensant en cela avoir corrompu et gasté² la dignité de son art, de laquelle ses ouvrages n'estoient que l'apprentissage et le jouet; aussi eux, si quelquefois on les a mis à la preuve de l'action, on les a veu voler d'une aïse si haute qu'il paroïssoit bien leur cœur et leur âme s'estre merueilleusement grossie et enrichie par l'intelligence des choses³. Mais leurs imaginations, logées au dessus de la fortune et du monde, leur faisoient trouver⁴ les sieges de la justice et les thrones mesmes des roys, bas et viles⁵. Un d'entr'eux⁶, Thales, accusant quelque fois le soing du mesnage et de s'enrichir, on luy reprocha que c'estoit à la mode du renard, pour n'y pouvoir advenir. Il luy print envie, par passetemps, d'en montrer l'experience, et, ayant pour ce coup ravalé son sçavoir au service du proffit et du gain, dressa une trafique qui dans un an rapporta telles richesses qu'à peine en toute leur vie les plus experimentez de ce mestier là en pouvoient faire de pareilles⁷.

1. Var. : A la deffence de son *païs*.

2. Var. : *Et gasté* (mots supprimés).

3. Var. : Mais aucuns, voyants la place du gouvernement politique saisie par hommes incapables, s'en sont reculés; et celuy qui demanda à Crates jusques à quand il faudroit philosopher en receut cette response : « Jusques à tant que ce ne soient plus des asniers qui conduisent noz armées ». Heraclitus resigna la royauté à son frere; et aux Ephesiens qui luy reprochoient qu'il passoit son temps à jouer avec les enfans devant le temple : « Vaut-il pas mieux faire cecy que gouverner les affaires en vostre compagnie » ?

4. Var. : *D'autres, ayans leur imagination logée au dessus de la fortune et du monde, trouverent*.

5. Var. : Et refusa Empedocles la royauté que les Agrigentins luy offrirent.

6. Var. : *Un d'entr'eux* (mots supprimés).

7. Var. : Ce qu'Aristote recite d'aucuns, qui appelloyent et celuy là et Anaxagoras, et leurs semblables, sages et non prudents pour n'avoir assez de soin des choses plus utiles : outre ce que je ne digere pas bien cette difference de mots, cela ne sert point d'excuse à mes gents; et à voir la basse et necessiteuse fortune de quoy ils

Par ainsi¹ je quitte cette raison, et croy qu'il vaut mieux dire que cela vienne à nos maistres d'escole de leur mauvaise façon² de se prendre aux sciences, et qu'à la mode de quoy nous sommes instruits, il n'est pas merveille si ny les escoliers ny les maistres n'en deviennent pas plus habiles, quoy qu'ils s'y facent plus sçavans³. De vray, le soing et la despence de nos peres ne vise qu'à nous garnir la teste⁴ de science; du jugement et de la vertu, nulle nouvelles⁵. Nous nous enquerons volontiers: « Sçait-il du grec ou du latin? eserit-il en vers ou en prose »? mais s'il est devenu meilleur ou plus advisé, c'estoit le principal, et c'est ce qui demeure derriere. Il falloit s'enquerir qui est mieux sçavant, non qui est plus sçavant.

Nous ne travaillons qu'à remplir la memoire, et laissons l'entendement vuide⁶. Tout ainsi que les oyseaux vont quelquefois à la queste du grein et le portent au bec sans le taster, pour en faire bechée à leurs petits, ainsi nos pedantes vont pillotant la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs lèvres, pour la dégorger seulement et mettre au vent⁷. Mais, qui pis est, leurs echoliers et leurs petits ne s'en nourrissent et alimentent non plus, ains

se payent, nous aurions plustost occasion de prononcer tous les de qu'ils sont et non sages et non prudents.

1. Var. : *Par ainsi* (mots supprimés).

2. Var. : Je quitte cette *premiere* raison et croy qu'il vaut mieux dire que *ce mal* vienne de leur *mauvaise façon*.

3. Var. : Plus *doctes*.

4. Var. : Qu'à nous *meubler* la teste.

5. Var. : *Peu de nouvelles*. Criez d'un passant à nostre peuple : « O le sçavant homme ! » et d'un autre : « O le bonhomme ! » il ne faudra pas à destourner les yeux et son respect vers le premier. Il y faudroit un tiers crieur : « O les lourdes testes ! »

6. Var. : L'entendement et la *conscience* vuide.

7. Var. : C'est merveille combien proprement la sottise se loge sur mon exemple. Est-ce pas faire de mesme ce que je fay en la plus part de cette composition? Je m'en vay escorniffant, par-cy par-là, des livres les sentences qui me plaisent, non pour les garder, car je n'ay point de gardoire, mais pour les transporter en cettuy-cy, où, à vray dire, elles ne sont non plus miennes qu'en leur premiere place. Nous ne sommes, ce croy-je, sçavants que de la science presente, non de la passée, aussi peu que de la future.

elle passe de main en main, pour cette seule fin d'en faire parade, d'en entretenir autrui et d'en faire des contes, comme une vaine monnoye, inutile à tout autre usage et emploite qu'à compter et jeter¹. Nous sçavons dire : « Cicero dit ainsi, Voilà l'opinion de Platon², Ce sont les mots mesmes d'Aristote » ; mais nous, que disons nous nous mesmes ? qu'opinons nous³ ? que jugeons nous ? Autant en feroit bien⁴ un perroquet.

Cette façon me fait justement⁵ souvenir de ce riche Romain qui avoit esté soigneux, à fort grande despence, de recouvrer des hommes suffisans en tout genre de sciences, qu'il tenoit continuellement autour de luy, affin que, quand il escherroit⁶ entre ses amis quelque occasion de parler d'une chose ou d'autre, ils supplissent sa place⁷ et fussent tous prêts à luy fournir, qui d'un discours, qui d'un vers d'Homere, chacun selon son gibier, et pensoit ce sçavoir estre sien parce qu'il estoit en la teste de ses gens ; et comme font aussi ceux desquels la suffisance loge en leurs somptueuses librairies⁸. Nous de mesmes⁹, nous prenons en

1. Var. : *Apud alios loqui didicerunt, non ipsi secum* (1). *Non est loquendum, sed gubernandum* (2). Nature, pour montrer qu'il n'y a rien de sauvage en ce qu'elle conduit, fait naistre souvent, es nations moins cultivées par art, des productions d'esprit qui luittent les plus artistes productions. Comme, sur mon propos, le proverbe gascon, tiré d'une chalemie, est il delicat : « *Bouha prou bouha, mas à remuda lous dits qu'em ?* souffler prou, souffler ; mais, à remuer les doigts, nous en sommes là ».

2. Var. : Voilà les meurs de Platon.

3. Var. : Que faisons nous ?

4. Var. : En droit bien.

5. Var. : Justement (mot supprimé).

6. Var. : Quand il escheoit.

7. Var. : Ils suppleassent en sa place.

8. Var. : J'en cognoy, à qui quand je demande ce qu'il sçait, il me demande un livre pour le montrer, et n'oseroit me dire qu'il a le derriere galeux, s'il ne va pas sur le champ estudier en son lexicon que c'est que Galeux et que c'est que Derriere.

9. Var. : Nous de mesmes (mots supprimés).

(1) Ils ont appris aux autres à parler, et non pas à eux-mêmes. (CICÉRON, *Tusc. Quæst.*, V, 36).

(2) Il ne s'agit pas de parler, mais de gouverner. (SÉNÈQUE, *Epist.* 108).

garde les opinions et le sçavoir d'autrui, et puis c'est tout : il les faut faire nostres. Nous semblons proprement celui qui, ayant besoin de feu, en iroit querir chez son voisin et, y en ayant trouvé un beau et grand, s'arresteroit là à se chauffer sans plus se souvenir d'en rapporter chez soy. Que nous sert-il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digere, si elle ne se trans-forme en nous, si elle ne nous augmente et fortifie ? Pensons nous que Lucullus, que les lettres rendirent et formarent si grand capitaine et si advisé, sans l'essay et sans l'experience¹, les eust prises à nostre mode ? Nous nous laissons si fort aller sur les bras d'autrui que nous aneantissons nos forces. Me veus-je armer contre la crainte de la mort ? c'est aux despens de Seneca. Veus-je tirer de la consolation pour moy ou pour un autre ? je l'emprunte de Cicero : je l'eusse prise en moy-mesme si on m'eust exercé. Je n'ayme point cette suffisance relative et mendiée. Quand bien nous pourrions estre sçavans du sçavoir d'autrui, au moins sages ne pouvons nous estre que de nostre propre sagesse.

Μισῶ σοφιστὴν ὅστις οὐχ αὐτῷ σοφός².

« Je haï, dict-il, le sage qui n'est pas sage pour soy-mesme³ ».

si cupidus⁴, si

Vanus et Euganea quantumvis vilior agna⁵.

1. Var. : Et formerent si grand capitaine sans experience.

2. Vers d'Euripide que Montaigne traduit après l'avoir cité.

3. Var. : Cette phrase, qui est la traduction du vers grec précité a été supprimée dans l'édition de 1595 et remplacée par la citation latine suivante : *Ex quo Ennius : Nequidquam sapere sapientem qui ipse sibi prodesse non quiret* (1).

4. S'il est avare, s'il est vantard, s'il est plus vil que l'agneau de Patavium. (JUVÉNAL, VIII, 44).

5. Var. : *Non enim paranda nobis solum, sed fruenda sapientia est* (2). Dionysius se moquoit des grammairiens qui ont soin de s'enquerir des maux d'Ulysses, et ignorent les propres ; des musiciens qui accordent leurs fleutes, et n'accordent pas leurs mœurs ; des orateurs qui estudiant à dire justice, non à la faire.

(1) Aussi Ennius dit-il : « Vaine est la sagesse si elle ne profite pas au sage ». (ENNIVS, *apud Cic.*, de *Officiis*, III, 15).

(2) Car il ne suffit pas d'acquérir la sagesse, il faut en user. (CICÉRON, de *Finibus*, I, 1).

Si nostre ame n'en va un meilleur bransle, si nous n'en avons le jugement plus sain, j'aymeroy aussi cher que mon escolier eust passé le temps à jouër à la paume; au moins le corps en seroit plus allegre. Voyez le revenir de là après quinze ou seze ans employez, il n'est rien si mal propre à mettre en besongne; tout ce que vous y reconnoissez d'avantage, c'est que son latin et son grec l'ont rendu plus fier et plus outrecuidé¹ qu'il n'estoit party de la maison². Mon vulgaire Perigordi les appelle fort plaisamment *Lettre ferits*³, comme si vous disiez *Lettre-ferus*, ausquels les lettres ont donné un coup de marteau, comme on dict. De vray, le plus souvent ils semblent estre ravalez, mesmes du sens commun. Car le paisant et le cordonnier, vous leur voiez aller simplement et naïfvement leur train, parlant de ce qu'ils sçavent; ceux-cy, pour se vouloir eslever et jandamer de ce sçavoir qui nage en la superficie de leur cervelle, vont s'embarassant et enpetrant sans cesse. Il leur eschappe de belles paroles, mais qu'un autre les accommode; ils cognoissent bien Galien, mais nullement le malade; ils vous ont des-jà rempli la teste de loix, et si n'ont encore conceu le neud de la cause; ils sçavent la theorique de toutes choses, cherchez qui la mette en pratique.

J'ay veu chez moy un mien amy, par maniere de passe-temps, ayant affaire à un de ceux cy, contrefaire un jargon

1. Var.: L'ont rendu plus sot et *presumptueux*.

2. Var.: Il en devoit rapporter l'ame pleine, il ne l'en rapporte que bouffle, et l'a seulement enflée en lieu de la grossir. Ces maistres icy, comme Platon dit des sophistes, leurs germains, sont de tous les hommes ceux qui promettent d'estre les plus utiles aux hommes, et seuls entre tous les hommes qui non seulement n'amendent point ce qu'on leur commet, comme faict un charpentier et un masson, mais l'empirent et se font payer de l'avoir empiré. Si la loy que Protagoras proposoit à ses disciples estoit suivie, « ou qu'ils le payassent selon son mot, ou qu'ils jurassent au temple combien ils estimoient le profit qu'ils avoient receu de sa discipline et selon iceluy satisfissent sa peine », mes pedagogues se trouveroient chomez, s'estans remis au serment de mon experience.

3. Var.: Mon vulgaire Perigordin appelle fort plaisamment *Lettre ferits* ces sçavanteaux.

de propos sans suite et tissu de toutes pieces rapportées¹, sauf qu'il estoit souvent entrelardé de mots propres à leur dispute, amuser ainsi tout un jour ce sot à debatre, pensant tousjours respondre aux objections qu'on luy faisoit; et si estoit homme de lettres et de reputation, et qui avoit une belle robe.

*Vos, o patritius sanguis, quos vivere par est
Occipiti cæco, posticæ occurrite sannæ*².

Qui regardera de bien près à ce genre de gens, qui s'estand bien loin, il trouvera, comme moy, que le plus souvent ils ne s'entendent, ny autruy, et qu'ils ont la souvenance assez pleine, mais le jugement entierement creux, sinon que leur nature d'elle mesme le leur ait autrement façonné : comme j'ay veu Adrianus Turnebus, qui, n'ayant faict autre profession que des lettres³, en laquelle c'estoit, à mon opinion, le plus grand homme qui fust il y a mil' ans⁴, n'avoit toutesfois⁵ rien de pedantesque que le port de sa robe et quelque façon externe qui pouvoit n'estre pas civilisée à la courtisane, qui sont choses de neant; et hai nos gens qui supportent plus mal-aysément une robe qu'une ame de travers, et regardent à sa reverence, à son maintien et à ses bottes quel homme il est. Car, au dedans, c'estoit l'ame la plus polie du monde. Je l'ay souvent à mon esciant jetté en propos eslongnez de son gibier et de son usage⁶ : il y voyoit si cler, d'une apprehension si prompte, d'un jugement si sain, qu'il sembloit qu'il n'eust jamais faict autre mestier que la guerre et affaires d'Estat. Ce sont natures belles et fortes,

1. Var.: Un jargon de *gallmatias*, propos sans suite, tissu de pieces rapportées.

2. O vous, nobles patriciens, qui ne daignez pas tourner la tête pour voir ce qui se passe derrière vous, surprenez donc un peu les grimaces qu'on vous y fait. (PEASE, I, 61).

3. Var.: Que de lettres.

4. C'est pour : « Qui fut depuis mille ans ». Turnebus est du XVI^e siècle.

5. Var.: N'ayant toutesfois.

6. Var.: Eslongnez de son usage.

Queis arte benigna

Et meliore luto finxit præcordia Titan¹.

qui se maintiennent au travers d'une mauvaise institution. Or ce n'est pas assez que nostre institution ne nous gaste pas, il faut qu'elle nous change en mieux et qu'elle nous amende, ou elle est vaine et inutile².

Il y a aucuns de nos Parlemens, quand ils ont à recevoir des officiers, qui les examinent seulement sur la science; les autres y ajoutent encores l'essay du sens, en leur presentant le jugement de quelque cause. Ceux cy me semblent avoir un beaucoup meilleur stile; et encore que ces deux pieces soyent necessaires et qu'il faille qu'elles s'y trouvent toutes deux, si est ce qu'à la verité celle du sçavoir est moins prisable que celle du jugement: cette icy se peut passer de l'autre, et non l'autre de cette icy³. Car, comme dict ce vers grec,

Ὡς οὐδὲν ἢ μάθησις, ἢ μὴ νοῦς παρῆ⁴.

« A quoy faire la science, si l'entendement n'y est » ? Pleust à Dieu que pour le bien de nostre justice ces compagnies là se trouvassent aussi bien fournies d'entendement et de conscience comme elles sont encore de science⁵ ! Or, il ne faut pas attacher le sçavoir à l'ame, il l'y faut incorporer; il ne l'en faut pas arrouser, il l'en faut teindre; et, s'il ne la change et amende son premier estat imparfaict⁶, certainement il vaut beaucoup mieux le laisser là: c'est un dangereux glaive, et qui empesche et offence son maistre

1. Que, par grâce particulière, Prométhée a formées d'un meilleur limon. (JUVÉNAL, XIV, 34).

2. Var.: *Et qu'elle nous amende, ou elle est vaine et inutile* (membres de phrase supprimés).

3. Var.: *Cette-cy se peut passer de l'autre, et non l'autre de cette-cy.*

4. (Apud Stob., tit. III, p. 37). Montaigne donne la traduction de ce vers grec après l'avoir cité.

5. Var.: *Non vitæ, sed scholæ discimus* (4).

6. Var.: *Et meliore son estat imparfaict.*

(4) On ne nous instruit pas pour le monde, mais pour l'école. (SÉNÈQUE, *Epist.* 106).

mesme¹, s'il est en main foible et qui n'en sçache l'usage².

A l'aventure est ce la cause que et nous et la theologie ne requerons pas beaucoup de science aux fames, et que François, duc de Bretaigne, filz de Jean cinquiesme, comme on luy parla de son mariage avec Isabeau, fille d'Escosse, et qu'on luy adjousta qu'elle avoit esté nourrie simplement et sans aucune instruction de lettres, respondit qu'il l'en aymoît mieux, et qu'une fame estoit assez sçavante quand elle sçavoit mettre difference entre la chemise et le pourpoint de son mary³.

Aussi ce n'est pas si grande merveille, comme on crie, que nos ancestres n'ayent pas faict grand estat des lettres, et qu'encores aujourd'huy elles ne se trouvent que par rencontre aux principaux conseils de nos roys; et si cette fin de s'enrichir, qui seule nous est aujourd'huy en bute⁴, par le moyen de la jurisprudence, de la medecine, du pedantisme et de la theologie encore, ne les tenoit en credit, vous les verriez sans doubte aussi marmiteuses qu'elles furent onques. Quel dommage, puis qu'elles ne nous aprennent⁵ ny à bien penser ny à bien faire⁶?

1. Var.: *Mesme* (mot supprimé).

2. Var.: *Ut fuerit melius non didicisse* (1).

3. La réponse de François, duc de Bretagne, sur la science qu'il requiert des femmes se retrouve dans la bouche de Chrysale des *Femmes savantes* de Molière.

4. Var.: *Aujourd'huy proposée*.

5. Var.: *Si elles ne nous apprennent*.

6. Var.: *Postquam docti prodierunt, boni desunt* (2). Toute autre science est dommageable à celui qui n'a la science de la bonté. Mais la raison que je cherchoys tantost seroit elle point aussi de là, que nostre estude en France n'ayant quasi autre but que le proudit, moins de ceux que nature a faict naistre à plus genereux offices que lucratifs, s'adonnants aux lettres, ou si courtement (retirez, avant que d'en avoir pris appetit, à une profession qui n'a rien de commun avec les livres), il ne reste plus ordinairement, pour s'engager tout à fait à l'estude, que les gents de basse fortune qui y questent des moyens à vivre? Et de ces gents-là les ames estans, et par nature et par institution domestique et exemple, du plus bas aloy,

(1) Si bien que mieux vaudrait n'avoir rien appris. (CICÉRON, *Tusc. Quæst.*, II, 4).

(2) Depuis que les doctes ont paru, les bons se sont éclipsés. (SÈNEQUE, *Epist.* 95).

En cette belle institution que Xenophon preste aux Perses, nous trouvons qu'ils apprennent la vertu à leurs enfans, comme les autres nations font les lettres¹. Et m'a semblé chose digne² de tres-grande consideration que, en cette excellente police de Lycurgus, et à la verité monstrueuse par sa perfection, si songneuse pourtant de la nourriture des enfans comme de sa principale charge, et au gîte mesmes des Muses, il s'y face si peu de mention de l'apprentissage des lettres³: comme si cette genereuse jeunesse,

rapportent faucement le fruit de la science : car elle n'est pas pour donner jour à l'ame qui n'en a point, ny pour faire voir un aveugle ; son mestier est non de luy fournir de veuë, mais de la luy dresser, de luy regler ses allures, pourveu qu'elle aye de soy les pieds et les jambes droites et capables. C'est une bonne drogue que la science, mais nulle drogue n'est assés forte pour se preserver sans alteration et corruption ; selon le vice du vase qui l'estuye. Tel a la veuë claire, qui ne l'a pas droite, et par consequent void le bien et ne le suit pas, et void la science et ne s'en sert pas. La principale ordonnance de Platon, en sa *Republique*, c'est donner à ses citoyens, selon leur nature, leur charge. Nature peut tout et fait tout. Les boiteux sont mal propres aux exercices du corps, et aux exercices de l'esprit les ames boiteuses ; les bastardes et vulgaires sont indignes de la philosophie. Quand nous voyons un homme mal chaussé, nous disons que ce n'est pas merveille, s'il est chaussetier ; de mesme il semble que l'experience nous offre souvent un medecin plus mal medeciné, un theologien moins reformé, et coustumierement un sçavant moins suffisant qu'un autre. Aristo Chius avoit anciennement raison de dire que les philosophes nuisoient aux auditeurs, d'autant que la plus part des ames ne se trouvent propres à faire leur profit de telle instruction, qui, si elle ne se met à bien, se met à mal ; ἀσάτους ex Aristippi, acerbos ex Zenonis schola exire (1).

1. Var. : Platon dit que le fils aîné, en leur succession royale estoit ainsi nourry : après sa naissance on le donnoit non à des femmes, mais à des eunuches de la premiere autorité autour des roys, à cause de leur vertu. Ceux-cy prenoient charge de luy rendre le corps beau et sain, et après sept ans le duisoient à monter à cheval et aller à la chasse. Quand il estoit arrivé au quatorzième, ils le deposingent entre les mains de quatre : le plus sage le plus juste, le plus temperant, le plus vaillant de la nation. Le premier luy apprenoit la religion, le second à estre tousjours veritable, le tiers à se rendre maistre des cupidités, le quart à ne rien craindre.

2. Var. : C'est chose digne.

3. Var. : Si peu de mention de la doctrine.

(1) De l'école d'Aristippe, disait-il, il sortait des débauchés, de celle de Zenon des sauvages. (CICÉRON, de Nat. deor., III, 31)

desdaignant tout autre joug que de la vertu, on luy aye deu fournir, au lieu de nos maistres de science, seulement des maistres de vaillance, prudence et justice¹. La façon de leur discipline, c'estoit leur faire des questions sur le jugement des hommes et de leurs actions; et, s'ils condamnoient et louoient ou ce personnage ou ce fait, il falloit raisonner leur dire, et par ce moyen ils aiguisoient ensemble leur entendement et apprennoient la justice². Astiages, en Xenophon, demande à Cyrus conte de sa dernière leçon : « C'est, dict-il, qu'en nostre escole un grand garçon, ayant un petit saye, le donna à un³ de ses compagnons de plus petite taille, et luy osta son saye, qui estoit plus grand. Nostre precepteur m'ayant fait juge de ce different, je jugeay qu'il falloit laisser les choses en cet estat, et que l'un et l'autre sembloit estre mieux accommodé en ce point : sur quoy il me remontra que j'avois mal fait, car je m'estois arrêté à considerer la bien seance, et il falloit premierement avoir proveu à la justice, qui vouloit que nul ne fust forcé en ce qui luy appartenoit ». Et dict qu'il en fut foité, tout ainsi que nous sommes en nos vilages pour avoir oublié le premier aoriste de *τύπτω*⁴. Mon regent me feroit une belle harengue *in genere demonstrativo*⁵ avant qu'il me persuadast que son escole vaut cette là. Ils ont voulu couper chemin; et puis qu'il est ainsi que les sciences, lors mesmes qu'on les prent de droit fil, ne peuvent que nous apprendre⁶ la prudence, la prud'hommie et la resolution, ils ont voulu d'arrivée mettre leurs enfans au propre des effects et les instruire non par ouïr dire, mais par l'essay mesmes⁷ de l'action, en les formant et moulant vivement non seulement de preceptes et parolles, mais principalement d'exemples

1. Var. : Exemple que Platon a suivy en ses *Lois*.

2. Var. : Et apprennoient *le droit*.

3. Var. : *A l'un*.

4. Je frappe.

5. Dans le genre démonstratif.

6. Var. : Que nous *enseigner*.

7. Var. : *Mesmes* (mot supprimé).

et d'œuvres, afin que ce ne fust pas une science en leur ame, mais sa complexion et habitude; que ce ne fust pas un acquest, mais une naturelle possession. A ce propos, on demandoit à Agesilaus ce qu'il seroit d'avis que les enfans apprissent: « Ce qu'ils doivent faire encore¹ estants hommes », respondit-il. Ce n'est pas merveille si une telle institution a produit des effets si admirables.

On alloit, dict-on, aux autres villes de Grece chercher des rhetoriciens, des peintres et des musiciens, mais en Lacedemone des legislateurs, des magistrats et empereurs d'armée²; à Athenes on aprenoit à bien dire, et icy à bien faire; là à se desmeler d'un argument sophistique et à rabattre l'imposture des mots captieusement entrelassez, icy à se desmeler des appats de la volupté et à rabattre d'un courage invincible³ les menasses de la fortune et de la mort; ceux là s'embesongnoient après les parolles, ceux cy après les choses; là c'estoit une continuelle exercitation de la langue, icy une continuelle excitation de l'ame. Parquoy il n'est pas estrange si, Antipater leur demandant cinquante enfans pour ostages, ils respondirent, tout au rebours de ce que nous ferions, qu'ils aymoient mieux donner deux fois autant d'hommes faicts, tant ils estimoient la perte de l'education de leur país. Quand Agesilaus convie Xenophon d'envoyer nourrir ses enfans à Sparte, ce n'est pas pour y apprendre la rhetorique ou dialectique, mais pour apprendre (ce dict-il) la plus belle science qui soit, asçavoir la science d'obeïr et de commander⁴.

1. Var. : *Encore* (mot supprimé).

2. Titre donné dans le principe aux généraux d'armée victorieux (*imperatores*).

3. Var. : D'un *grand courage*.

4. Var. : Il est tres-plaisant de voir Socrates, à sa mode, se moquant de Hippias, qui luy recite comment il a gagné, specialement en certaines petites villetes de la Sicile, bonne somme d'argent à regenter, et qu'à Sparte il n'a gagné pas un sol; que ce sont gens idiots, qui ne sçavent ny mesurer ny compter, ne font estat ny de grammaire ny de rythme, s'amusans seulement à sçavoir la suite des roys, établissement et decadence des Estats et tel fatras de comptes. Et, au bout de cela, Socrates, luy faisant advouër par le

CHAPITRE XXVI 1

De l'Institution des enfans.

A MADAME DIANE DE FOIX, COMTESSE DE GURSON.

Je ne vis jamais pere, pour bossé ou boiteux ², que fust son fils, qui laissast de l'avouër: non pourtant, s'il n'est du tout enyvré de cet'affection, qu'il ne s'aperçoive de sa de-faillance; mais tant y a qu'il est sien. Aussi moy, je voy mieux que tout autre que ce ne sont icy que resveries d'homme qui n'a gousté des sciences que la crouste pre-miere en son enfance, et n'en a retenu qu'un general et informe visage: un peu de chaque chose, et rien du tout, à la françoise. Car, en somme, je sçay qu'il y a une medecine, une jurisprudence, quatre parties en la mathematique, et en gros ³ ce à quoy elles visent ⁴; mais de y enfoncer plus

menu l'excellence de leur forme de gouvernement publique, l'heur et vertu de leur vie privée, luy laisse deviner la conclusion de l'inutilité de ses arts. Les exemples nous apprennent, et en cette martiale police et en toutes ses semblables, que l'estude des sciences amollit et effemine les courages plus qu'il ne les fermit et aguerrit. Le plus fort Estat qui paroisse pour le present au monde est celuy des Turcs, peuples egalemeut ducts à l'estimation des armes et mespris des lettres. Je trouve Rome plus vaillante avant qu'elle fust sçavante. Les plus belliqueuses nations en nos jours sont les plus grossieres et ignorantes; les Scythes, les Parthes, Tamburlan, nous servent à cette preuve. Quand les Gots ravagerent la Grece, ce qui sauva toutes les librairies d'estre passées au feu, ce fut un d'entre eux qui sema cette opinion qu'il falloit laisser ce meuble entier aux ennemis, propre à les destourner de l'exercice militaire et amuser à des occupations sedentaires et oysives. Quand nostre roy, Charles huitieme, quasi sans tirer l'espée du fourreau, se veid maistre du royaume de Naples et d'une bonne partie de la Toscane, les seigneurs de sa suite attribuerent cette inesperée facilité de conquete à ce que les princes et la noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingenieux et sçavans que vigoureux et guerriers.

1. Var.: Chapitre XXV.

2. Var.: Pour bossé ou *teigneux*.3. Var.: Et *grossierement*.

4. Var.: Et, à l'aventure, encore sçay-je la pretention des sciences en general au service de nostre vie.

avant, de m'estre rongé les ongles à l'estude de Platon ou d'Aristote¹, ou opiniâtre après quelque science solide², je ne l'ay jamais fait³; ce n'est pas mon occupation⁴.

L'histoire, c'est mon gibier en matiere de livres, ou la poësie, que j'ayme d'une particuliere inclination: car, comme disoit Cleantes, tout ainsi que la voix, contrainte dans l'éetroit canal d'une trompette, sort plus aiguë et plus forte, ainsi me semble il que la sentence, pressée aux pieds nombreux de la poësie, s'eslance bien plus brusquement et me fiert d'une plus vive secousse. Quant aux facultez naturelles qui sont en moy, dequoy c'est icy l'essay, je les sens flechir sous la charge; mes conceptions et mon jugement ne marche qu'à tatons, chancelant, bronchant et chopant; et quand je suis allé le plus avant que je puis, si ne me suis-je aucunement satisfait: je voy encore du païs au delà, mais d'une veuë trouble et en nuage, que je ne puis desmeler. Et puis⁵, entreprenant de parler indifferemment de tout ce qui se presente à ma fantasie et n'y employant que mes propres et naturels moyens, s'il m'advient, comme il fait à tous coups⁶, de rencontrer de fortune dans les bons auteurs ces mesmes lieux que j'ay entrepris de traiter, comme je viens de faire chez Plutarque tout presentement son discours de la force de l'imagination, à me reconnoistre au prix de ces gens là si foible et si chetif, si poisant et si

1. Var. : A l'estude d'Aristote, monarque de la doctrine moderne.

2. Var. : Solide (mot supprimé).

3. Var. : Ny n'est art de quoy je puisse peindre seulement les premiers lineaments; et n'est enfant des classes moyennes qui ne se puisse dire plus sçavant que moy, qui n'ay seulement pas dequoy l'examiner sur sa premiere leçon. Et si l'on m'y force, je suis contraint assez ineptement d'en tirer quelque matiere de propos universel, sur quoy j'examine son jugement naturel, leçon qui leur est autant incogne, comme à moy la leur. Je n'ay dressé commerce avec aucun livre solide, sinon Plutarque et Senèque où je puyse comme les Danaïdes, remplissant et versant sans cesse. J'en attache quelque chose à ce papier, à moy si peu que rien.

4. Var. : Ce n'est pas mon occupation (mots supprimés).

5. Var. : Puis (mot supprimé).

6. Var. : Comme il fait souvent.

endormy, je me fay pitié ou desdain à moy mesmes. Si me gratifie-je de cecy, que mes opinions ont cet honneur de rencontrer aux leurs, et dequoy aussi j'ay au moins cela, qu'un chacun n'a pas¹, de connoistre l'extreme difference d'entre eux et moy; et laisse ce neant-moins courir mes inventions ainsi foibles et basses comme je les ay produites, sans en replastrer et recoudre les defaux que cette comparaison m'y a descouvert²: car autrement j'engendrerois des monstres, comme font³ les escrivains indiscrets de nostre siecle, qui, parmy leurs ouvrages de neant, vont semant des lieux entiers des anciens autheurs pour se faire honneur de ce larcin; et c'est au contraire⁴, car cett'infinie dissemblance de lustres rend un visage si pasle, si terni et si laid à ce qui est leur, qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y gagnent⁵.

Il m'advint l'autre jour de tomber sur un tel passage. J'avois trainé languissant après des parolles françoises si exangues, si descharnées et si vuides de matiere et de sens, que ce n'estoient voirement que paroles françoises. Au bout d'un long et ennuyeux chemin, je vins à rencontrer une piece haute, riche et eslevée jusques aux nuës. Si j'eusse trouvé la pente douce et la montée un peu alongée, cela eust esté excusable; c'estoit un precipice si droit et si coupé que, des six premieres paroles, je conneuz que je m'envolois en l'autre monde. De là je descouvris la fondriere d'où

1. Var.: Si me gratifie-je de cecy, que mes opinions ont cet honneur de rencontrer *souvent* aux leurs et *que je vays, au moins de loing après, disant que voire; aussi que j'ay cela, que chacun n'a pas.*

2. Var.: Il faut avoir les reins bien fermes pour entreprendre de marcher front à front avec ces gens-là.

3. Var.: *Car autrement, etc.* (mots supprimés).

4. Var.: Pour se faire honneur, *font le contraire.*

5. Var.: C'estoient deux contraires fantasies. Le philosophe Chrysippus mesloit à ses livres, non les passages seulement, mais des ouvrages entiers d'autres autheurs, et en un la *Medée* d'Eurypides; et disoit Apollodorus que qui en retrancheroit ce qu'il y avoit d'étranger, son papier demeureroit en blanc. Epicurus, au rebours, en trois cents volumes qu'il laissa, n'avoit pas mis une seule allegation.

je venois, si basse et si profonde que je n'eus onques plus¹ le cœur de m'y ravalier. Si je fardois l'un de mes discours de ces riches peintures², il esclaireroit par trop la bestise des autres³.

Quoy qu'il en soit, veux-je dire, et quelles que soyent ces inepties, je n'ay pas deliberé de les cacher, non plus qu'un mien pourtraict chauve et grisonnant où le peintre auroit mis non un visage parfaict, mais le mien : car aussi ce sont icy mes humeurs et opinions; je les donne pour ce qui est en ma creance, non pour ce qui est à croire; je ne vise icy qu'à découvrir moy-mesmes, qui seray par adventure autre demain, si nouveau⁴ apprentissage me change. Je n'ay

1. Var. : Onques *puits*.

2. Var. : Si *j'estoifois* l'un de mes discours de ces riches *despouilles*.

3. Var. : Reprendre en autruy mes propres fautes ne me semble non plus incompatible que de reprendre, comme je fay souvent, celles d'autruy en moy. Il les faut accuser par tout et leur oster tout lieu de franchise. Si *sçay* je combien audacieusement j'entreprends moy-mesmes à tous coups de m'egaler à mes larrecins, d'aller pair à pair quand et eux, non sans une temeraire esperance que je puisse tromper les yeux des juges à les discerner; mais c'est autant par le benefice de mon application que par le benefice de mon invention et de ma force. Et puis, je ne luitte point en gros ces vieux champions là et corps à corps, c'est par reprinses, menues et legeres attaintes. Je ne m'y aheurte pas; je ne fay que les taster, et ne vay point tant, comme je marchande d'aller. Si je leur pouvoy tenir palot, je serois honneste homme, car je ne les entreprends que par où ils sont les plus roides. De faire ce que j'ay decouvert d'aucuns, se couvrir des armes d'autruy, jusques à ne montrer pas seulement le bout de ses doigts; conduire son dessein (comme il est aysé aux sçavans en une maniere commune) sous les inventions anciennes, rappieçées par cy par là; à ceux qui les veulent cacher et faire propres, c'est premierement injustice et lascheté, que, n'ayans rien en leur vaillant par où se produire, ils cherchent à se presenter par une valeur purement estrangere; et puis, grande sottise, se contentant par piperie de s'acquérir l'ignorante approbation du vulgaire, se descrier envers les gents d'entendement, qui hochent du nez cette incrustation empruntée, desquels seuls la louange a du poids. De ma part, il n'est rien que je vueille moins faire. Je ne dis les autres, sinon pour d'autant plus me dire. Cecy ne touche pas les centons qui se publient pour centons; et j'en ay veu de tres-ingenieux en mon temps, entre-autres un sous le nom de Capilupus, outre les anciens. Ce sont des esprits qui se font veoir, et par ailleurs, et par là, comme Lipsius en ce docte et laborieux tissu de ses *Politiques*.

4. Var. : Si *nouvel*.

point l'autorité d'estre creu, ny ne le desire, me sentant trop mal instruit pour instruire autrui.

Quelcun donq', ayant veu l'article precedant¹, me disoit chez moy, l'autre jour, que je me devoiy estre un peu estendu² sur le discours de l'institution des enfans. Or, Madame, si j'avoy quelque suffisance en ce subject, je ne pourroi la mieux employer que d'en faire un present à ce petit homme qui vous menace de faire tantost une belle sortie de chez vous (vous estes trop genereuse, Madame³, pour commencer autrement que par un masle) : car, ayant eu tant de part à la conduite de vostre mariage, j'ay quelque droit et interest à la grandeur et prosperité de tout ce qui en viendra, outre ce que l'ancienne possession que vous avez de tout temps⁴ sur ma servitude m'oblige assez à desirer honneur, bien et advantage à tout ce qui vous touche; mais, à la verité, je n'y entens sinon cela que la plus grande difficulté et importante de l'humaine science estre en cet endroit où il se traite de la nourriture et institution des enfans⁵. La montre de leurs inclinations est si tendre en ce bas aage et si obscure, les promesses si incertaines et fauces, qu'il est mal-aisé d'y establir aucun solide jugement. Voyez Cimon, voyez Themistocles et mille autres, combien ils se sont disconvenuz à eux mesmes. Les petits des ours, des chiens⁶, monstrent leur inclination naturelle; mais les hommes, se jettans incontinent en des accoustumances, en des opinions, en des loix, se changent ou se deguisent, et

1. Qui fait l'objet du chapitre XXV.

2. Var. : Un *petit* estendu.

3. Var. : *Madame* (mot supprimé).

4. Var. : *De tout temps* (mots supprimés).

5. Var. : Tout ainsi qu'en l'agriculture les façons qui vont devant le planter sont certaines et aysées, et le planter mesme; mais, depuis que ce qui est planté vient à prendre vie, à l'eslever il y a une grande varieté de façons, et difficulté : pareillement aux hommes, il y a peu d'industrie à les planter; mais, depuis qu'ils sont naiz, on se charge d'un soing divers, plein d'embesoignement et de crainte à les dresser et nourrir.

6. Var. : Des ours et des chiens.

masquent¹ facilement. Si est-il difficile de forcer les propensions naturelles : d'où il advient que, par faute d'avoir bien choisi leur route, pour neant se travaille on souvent et employe l'on beaucoup d'aage à dresser des enfans aux choses auxquelles ils ne peuvent prendre goust². Toutes-fois, en cette difficulté, mon opinion est de les acheminer tousjours aux meilleures choses et plus profitables, et qu'on ne doit s'appliquer aucunement³ à ces legieres divinations et prognostiques que nous prenons des mouvemens de leur enfance⁴.

Madame, c'est un grand ornement que la science et un util de merveilleux service, et⁵ notamment aux personnes élevées en tel degré de fortune, comme vous estes. A la verité, elle n'a point son vray usage en mains viles et basses. Elle est bien plus fiere de prêter ses moyens à conduire une guerre, à commander un peuple, à pratiquer l'amitié d'un prince ou d'une nation estrangiere, qu'à dresser un argument dialectique ou à plaider un appel, ou ordonner une masse de pillules. Ainsi, Madame, parce que je croy que vous n'oublierez pas cette partie en l'institution des vostres, vous qui en avez savouré la douceur et qui estes d'une race lettrée, (car nous avons encore en main⁶ les escrits de ces anciens comtes de Foix d'où monsieur le comte, vostre mary, et vous, estes descendus; et François monsieur de Candale, vostre oncle, en fait naistre tous les jours d'autres qui estendront la connoissance de cette qualité de vostre famille à plusieurs siecles), je vous veul dire là dessus une seule fantasie que j'ay contraire au commun usage : c'est tout ce que je puis conferer à vostre service en cela.

La charge du gouverneur que vous luy donrez, du chois

1. Var. : *Et masquent* (mots supprimés).

2. Var. : *Prendre pied*.

3. Var. : *Et qu'on se doit peu appliquer*.

4. Var. : *Platon, en sa République, me semble leur donner trop d'autorité*.

5. Var. : *Et* (mot supprimé).

6. Var. : *En main* (mots supprimés).

duquel depend tout l'effect de son institution, ell'a plusieurs autres grandes parties ; mais je n'y touche point, pour n'y sçavoir rien apporter qui vaille ; et de cet article, sur lequel je me mesle de luy donner advis, il m'en croira autant qu'il y verra d'apparence. A un enfant de maison qui recherche les lettres et la discipline¹, non pour le gaing (car une fin si abjecte est indigne de la grace et faveur des Muses, et puis elle regarde et depend d'autruy), ny tant pour les commoditez externes que pour les sienes propres, et pour s'en enrichir et parer au dedans, ayant plustost envie d'en tirer un habil'homme qu'un homme sçavant², je voudrois aussi qu'on fust soigneux de luy choisir un conducteur qui eust plustost la teste bien faicte que bien pleine, et qu'on y requisit tous les deux, mais plus les meurs et l'entendement que la science, et qu'il se conduisist en sa charge d'une nouvelle maniere.

On ne cesse de criailier à nos oreilles comme qui verseroit dans un antonnoir, et nostre charge ce n'est que redire ce qu'on nous a dict. Je voudrois qu'il corrigeast un peu³ cette partie, et que de belle arrivée, selon la portée de l'ame qu'il a en main, il commençast à la mettre sur le trottoër⁴, luy faisant gouster les choses, les choisir et discerner d'elle mesme, quelquefois luy monstrant chemin, quelquefois luy laissant prendre le devant⁵. Je ne veux pas qu'il invente et parle seul, je veux qu'il escoute son disciple parler à son tour⁶; qu'il ne luy demande pas seulement

1. Var. : *Et la discipline* (mots supprimés).

2. Var. : Ayant plustost envie d'en *reussir habil homme qu'homme sçavant*.

3. Var. : *Un peu* (mots supprimés).

4. Var. : A la mettre sur *la montre*.

5. Var. : Quelquefois luy *ouvrant le chemin*, quelquefois *le luy laissant ouvrir*.

6. Var. : Socrates et, depuis, Arcesilaus faisoient premierement parler leurs disciples, et puis ils parloient à eux. *Obest plerumque iis qui discere volunt auctoritas eorum qui docent* (1). Il est bon qu'il le face trotter devant luy pour juger de son train, et juger jus-

(1) L'autorité de ceux qui enseignent nuit souvent à ceux qui veulent apprendre. (CICÉRON, *de Natur. deor.*, 1, 5).

compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance, et qu'il juge du profit qu'il aura fait non par le témoignage de sa mémoire, mais de son jugement¹. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le luy face mettre en cent visages et accommoder à autant de divers sujets, pour voir s'il l'a encore bien pris et bien fait sien². C'est témoignage de crudité et indigestion que de regorger la viande comme on l'a avallée : l'estomac n'a pas fait son opération s'il n'a fait changer la façon et la forme à ce qu'on luy avoit donné à cuire³. On ne cherche reputation que de science. Quand ils disent : « C'est un homme sçavant », il leur semble tout dire ; leur ame ne branle qu'à credit, liée et contrainte au service des fantasies d'autrui, basse et croupie sous l'autorité de leur leçon. On les a tant assubjectis aux cordes qu'ils n'ont plus de franches allures . leur vigueur et liberté est esteinte.

Je vy privéement à Pise un honneste homme, mais si aristotelicien que le plus general de ses dogmes est : que

ques à quel point il se doit ravaller pour s'accommoder à sa force. A faute de cette proportion, nous gastons tout. Et de la sçavoir choisir et s'y conduire bien mesurément, c'est une des plus ardues besognes que je sache ; et est l'effect d'une haute ame et bien forte sçavoir descendre à ses allures pueriles et les guider. Je marche plus ferme et plus seur à mont qu'à val. Ceux qui, comme nostre usage porte, entreprenent, d'une mesme leçon et pareille mesure de conduite, regenter plusieurs esprits de si diverses mesures et formes, ce n'est pas merveille si, en tout un peuple d'enfants, ils en rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent quelque juste fruit de leur discipline.

1. Var. : Mais de sa vie.

2. Var. : Prenant l'instruction à son progrez, des paidagogismes de Platon (1).

3. Var. : Le reste de l'alinéa offre la variante suivante dans l'édition de 1595 :

Nostre ame ne branle qu'à credit, liée et contrainte à l'appetit des fantasies d'autrui, serve et captivée sous l'autorité de leur leçon. On nous a tant assubjectis aux cordes que nous n'avons plus de franches alleures ; nostre vigueur et liberté est esteinte : *numquam tutela suæ sunt* (2).

(1) C'est-à-dire : « Jugeant de ses progrès d'après la méthode pédagogique de Socrate dans Platon ».

(2) Ils sont toujours en tutelle. (SÉNÈQUE, *Epist.* 33).

la touche et reigle de toutes imaginations solides et de toute verité, c'est la conformité à la doctrine d'Aristote; que hors de là ce ne sont que chimeres et inanité; qu'il a tout veu et tout dict. Cette sienne proposition, pour avoir esté un peu trop largement et injurieusement¹ interpretée, le mit autrefois et tint long temps en grand accessoire à Rome².

Qu'il luy face tout passer par l'estamine et ne loge rien en sa teste par autorité³ et à credit; les principes d'Aristote ne luy soyent principes, non plus que ceux des Stoiciens ou Epicuriens; qu'on luy propose cette diversité de jugemens : il choisira s'il peut, sinon il en demeurera en doute :

Che non men che saper dubbiar m'aggrada ⁴.

Car, s'il embrasse les opinions de Xenophon et de Platon par son propre discours, ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes⁵. Il faut qu'il emboive leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs preceptes, et qu'il oublie hardiment, s'il veut, d'où il les tient, mais qu'il se les sçache approprier. La verité et la raison sont communes à un chacun, et ne sont non plus à qui les a dites premierement qu'à qui les dict après⁶. Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs, mais elles en font après le miel, qui est tout leur; ce n'est plus thin ny marjolaine : ainsi les pieces empruntées d'autrui, il les transformera et confondra, pour en faire un ouvrage tout sien, à sçavoir, son jugement;

1. Var. : Largement et *iniquement*.

2. Var. : En grand accessoire à l'*inquisition* à Rome.

3. Var. : Par *simple* autorité.

4. Il m'est aussi agréable de douter que de savoir. (DANTE, *Inferno*, XI, 93).

5. Var. : Qui suit un autre, il ne suit rien, il ne trouve rien, voire il ne cherche rien. *Non sumus sub rege, sibi quisque se vindicat* (1). Qu'il sache qu'il sçait, au moins.

6. Var. : Ce n'est non plus selon Platon que selon moy, puis que luy et moy l'entendons et voyons de mesme.

(1) Nous ne sommes pas sous un roi. Que chacun agisse en liberté. SÉNÈQUE, *Epist.* 33).

son institution, son travail et estude ne vise qu'à le former¹.

C'est, disoit Epicharmus, l'entendement qui voyt et qui oyt, c'est l'entendement qui profite tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine et qui regne; toutes autres choses sont aveugles, sourdes et sans ame. Certes nous le rendons servile et coüard, pour ne luy laisser la liberté de rien faire de soy. Qui demanda jamais à son disciple ce qu'il luy semble de la Rethorique et de la Grammaire, de telle ou telle sentence de Ciceron? On nous les placque en la memoire toutes empennées, comme des oracles, où les lettres et les syllabes sont de la substance de la chose². Je voudrois que le Paluël ou Pompée, ces beaux danseurs de mon temps, apprissent des caprioles à les voir seulement faire, sans nous bouger de nos places, comme ceux-cy veulent instruire nostre entendement, sans l'esbranler et mettre en besogne³. Or, à cet apprentissage, tout ce qui se presente à nos yeux sert de livre suffisant: la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matieres.

A cette cause, le commerce des hommes y est merveil-

1. Var.: Qu'il cele tout ce dequoy il a esté secouru et ne produise que ce qu'il en a fait. Les pilleurs, les emprunteurs, mettent en parade leurs bastiments, leurs achapts, non pas ce qu'ils tirent d'antruy. Vous ne voyez pas les espices d'un homme de parlement, vous voyez les alliances qu'il a gaignées et honneurs à ses enfants. Nul ne met en compte publique sa recette, chacun y met son acquest. Le guain de nostre estude, c'est en estre devenu meilleur et plus sage.

2. Var.: Sçavoir par cœur n'est pas sçavoir, c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa memoire. Ce qu'on sçait droittement, on en dispose sans regarder au patron, sans tourner les yeux vers son livre. Fascheuse suffisance qu'une suffisance pure livresque! Je m'attens qu'elle serve d'ornement, non de fondement, suivant l'advis de Platon qui dit: la fermeté, la foy, la sincerité, estre la vraye philosophie; les autres sciences et qui visent ailleurs n'estre que fard.

3. Var.: *Et mettre en besogne* (mots supprimés), ou qu'on nous apprint à manier un cheval, ou une pique, ou un luth, ou la voix, sans nous exercer, comme ceux icy nous veulent apprendre à bien juger et à bien parler, sans nous exercer à parler ny à juger.

leusement propre, et la visite des pays estrangers, non pour en rapporter seulement, à la mode de nostre noblesse françoise, combien de pas a *Santa Rotonda*¹, ou la richesse des calessons de la *Signora Livia*, ou, comme d'autres, combien le visage de Neron, de quelque vieille ruyne de là, est plus long ou plus large que celui de quelque pareille medaille, mais pour en raporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons, et pour frotter et limer nostre cervelle contre celle d'autrui. Je voudrois qu'on commençast à le promener dès sa tendre enfance, et premierement, pour faire d'une pierre deux coups, par les nations voisines où le langage est plus esloigné du nostre, et auquel, si vous ne la formez de bon'heure, la langue ne se peut façonner².

Aussi bien est-ce une opinion receüe d'un chacun, que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parents : cette amour naturelle les attendrit trop et relasche, voire les plus sages ; ils ne sont capables ny de chastier ses fautes, ny de le voir nourry grossierement, comme il faut, et sans delicatesses³ ; ils ne le sçauroient souffrir revenir suant et poudreux de son exercice, ny le voir hazarder tantost sur un cheval farouche, tantost un floret au poing, tantost un' harquebouse⁴. Car il n'y a remede : qui en veut faire un homme de bien, sans doubtte il le faut hazarder un peu en ceste jeunesse, et souvent choquer les regles de la medecine⁵ :

*Vitamque*⁶ *sub dio et trepidis agat*
*In rebus*⁷.

1. C'est l'ancien *Panthéon* qu'Agrippa fit bâtir sous le règne d'Auguste.

2. Var. : Ne se peut plier.

3. Var. : Grossierement, comme il faut, et *hasardeusement*.

4. Var. : Ils ne le sçauroient souffrir revenir suant et poudreux de son exercice, *boire chaud, boire froid, ny le voir sur un cheval rebours, ny contre un rude tireur le floret au poing, ou la première harquebuse*.

5. Var. : Sans doubtte il ne le faut espargner en cette jeunesse, et faut souvent choquer les regles de la medecine.

6. Qu'il vive en plein air et au milieu des périls. (HORACE, *Ode*, III, II, 5).

7. Var. : Ce n'est pas assez de luy roidir l'ame, il luy faut aussi roidir les muscles ; elle est trop pressée, si elle n'est secondée, et a

Et puis l'autorité du gouverneur, qui doit estre souveraine sur luy, s'interrompt et s'empesche par la presence des parens. Joint que ce respect que la famille luy porte, la connoissance des moyens et grandeurs de sa maison, ce ne sont à mon opinion pas legieres incommoditez en cet aage.

En cette eschole du commerce des hommes, j'ay souvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre connoissance d'autruy, nous ne travaillons qu'à la donner de nous, et sommes plus en peine d'employer nostre marchandise que d'en acquerir de nouvelle. Le silence et la modestie sont qualitez tres-commodes à la conversation des hommes ¹. On dressera cet enfant à estre espargnant et mesnagier de sa suffisance, quand il l'aura acquise; à ne se formalizer point des sottises et fables qui se diront en sa presence, car c'est une incivile importunité de choquer tout ce qui n'est pas de nostre goust ². On luy apprendra de n'entrer en discours ou con-

trop à faire de seule fournir à deux offices. Je sçay combien ahanne la mienne en compagnie d'un corps si tendre, si sensible, qui se laisse si fort aller sur elle; et apperçoy souvent en ma leçon qu'en leurs escrits mes maîtres font valoir pour magnanimité et force de courage des exemples qui tiennent volontiers plus de l'espessiture de la peau et durté des os. J'ay veu des hommes, des femmes et des enfants ainsi nays qu'une bastonade leur est moins qu'à moy une chiquenaude, qui ne remuent ny langue ny sourcil aux coups qu'on leur donne. Quand les athletes contrefont les philosophes en patience, c'est plustost vigueur de nerfs que de cœur. Or l'accoustumance à porter la douleur : *labor callum obduci dolori* (1). Il le faut rompre à la peine et aspreté des exercices pour le dresser à la peine et aspreté de la dislocation, de la colique, du cautere, et de la geaule aussi, et de la torture. Car de ces derniers icy, encore peut-il estre en prise, qui regardent les bons, selon le temps, comme les meschans. Nous en sommes à l'espreuve. Quiconque combat les loix, menace les gents de bien d'escourgées et de la corde.

1. Var.: *Des hommes* (mots supprimés).

2. Var.: Tout ce qui n'est pas de nostre *appetit*. Qu'il se contente de se corriger soy mesmes, et ne semble pas reprocher à autruy tout ce qu'il refuse à faire, ny contraster aux mœurs publiques: *licet sapere sine pompa, sine invidia* (2); fuie ces images regenteuses du

(1) Le travail endurecit à la douleur. (CICÉRON, *Tusc. Quæst.*, II, 15).

(2) On peut être sage sans ostentation, modestement. (SÉNÈQUE, *Epist.* 103).

testation que où ¹ il verra un champion digne de sa luite, et là mesmes à n'employer pas tous les tours qui luy peuvent servir, mais ceux-là seulement qui luy peuvent le plus servir. Qu'on le rende delicat au chois et triage de ses raisons, et ayant la pertinence, et par consequent la briefveté. Qu'on l'instruise sur tout à se rendre et à quitter les armes à la verité, tout aussi tost qu'il l'apercevra, soit qu'elle naisse es mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en luy-mesmes par quelque ravissement. Car il ne sera pas mis en chaise pour dire un rolle prescript: il n'est engagé à aucune cause que par ce qu'il l'approuve, ny ne sera du mestier où se vent à purs deniers contans la liberté de se pouvoir raviser et reconnoistre ².

monde et inciviles, et cette puerile ambition de vouloir paroistre plus fin pour estre autre, et, comme si ce fust marchandise malaizée que reprehensions et nouveleitez, vouloir tirer de là nom de quelque peculiere valeur. Comme il n'affiert qu'aux grands poëtes d'user des licences de l'art, aussi n'est-il supportable qu'aux grandes ames et illustres de se privilegier au dessus de la coustume. *Si quid Socrates et Aristippus contra morem et consuetudinem fecerunt, idem sibi ne arbitretur licere: magnis enim illi et divinis bonis hanc licentiam assequabantur* (1).

1. Var.: De n'entrer en discours et contestation que là où.

2. Var.: De se pouvoir *repentir* et reconnoistre; *neque, ut omnia quæ præscripta et imperata sint defendat, necessitate ulla cogitur* (2). Si son gouverneur tient de mon humeur, il luy formera la volonté à estre tres-loyal serviteur de son prince, et tres-affectionné, et tres-courageux; mais il luy refroidira l'envie de s'y attacher autrement que par un devoir public. Outre plusieurs autres inconveniens qui blessent nostre liberté par ces obligations particulieres, le jugement d'un homme gagé et achetté, ou il est moins entier et moins libre, ou il est taché et d'impudence et d'ingratitude. Un pur courtisan ne peut avoir ny loy ny volonté de dire et penser que favorablement d'un maistre qui, parmi tant de milliers d'autres subjects, l'a choisi pour le nourrir et elever de sa main. Cette faveur et utilité corrompent non sans quelque raison sa franchise et l'esblouissent. Pourtant void on coustumierement le langage de ces gens là divers à tout autre langage en un estat, et de peu de foy en telle matiere.

(1) On ne doit pas se croire le droit de faire ce que Socrate et Aristippe se sont permis contre les mœurs et la coutume. Leur quasi-divinité autorisait chez eux cette licence. (CICÉRON, *de Offic.*, I, 44).

(2) Aucune nécessité ne l'oblige de défendre ce qu'on voudrait impérieusement lui prescrire. (CICÉRON, *Acad.*, II, 3).

Que sa conscience et sa vertu reluisent jusques à son parler¹. Qu'on luy face entendre que de confesser la faute qu'il descouvrira en son propre discours, encore qu'elle ne soit aperceüe que par luy, c'est un effet de jugement et de sincerité, qui sont les principales qualitez qu'il cherche². On l'avisera, estant en compagnie, d'avoir les yeux par tout; car je trouve que les premiers sieges sont communément saisis par les hommes moins capables, et que les grandeurs de fortune ne se trouvent guieres meslées à la suffisance. J'ay veu, cependant qu'on s'entretenoit, au haut bout d'une table, de la beauté d'une tapisserie ou du goust de la malvoisie, se perdre beaucoup de beaux traicts à l'autre bout. Il sondera la portée d'un chacun : un bouvier, un masson, un passant, il faut tout mettre en besongne et emprunter chacun selon sa marchandise, car tout sert en mesnage; la sottise mesmes et foiblesse d'autruy luy sera instruction. A contreroller les graces et façons d'un chacun, il s'engendrera envie des bonnes, et mespris des mauvaises.

Qu'on luy mette en fantasie une honeste curiosité de s'enquerir de toutes choses; tout ce qu'il y aura de singulier autour de luy, il le verra : un bastiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le passage de Cæsar ou de Charlemaigne;

*Quæ tellus sit lenta gelu, quæ putris ab æstu;
Ventus in Italiam quis bene vela ferat³.*

Il s'enquerra des meurs, des moyens et des alliances de ce prince, et de celuy-là. Ce sont choses tres-plaisantes à apprendre, et tres-utiles à sçavoir.

1. Var.: Que sa conscience et sa vertu reluisent *en son parler* et n'ayent que la raison pour conduite.

2. Var.: Qui sont les principales *parties* qu'il cherche; que l'opiniâtrer et contester sont qualitez communes, plus apparentes aux plus basses ames; que se r'adviser et se corriger, abandonner un mauvais party sur le cours de son ardeur, ce sont qualitez rares fortes et philosophiques.

3. Quelle terre est engourdie par le froid, quelle autre brûlée par le soleil, quel vent favorable pousse les vaisseaux en Italie. (PROPERCE, IV, III, 39).

En cette pratique des hommes, j'entends y comprendre, et principalement, ceux qui ne vivent qu'en la memoire des livres. Il practiquera, par le moyen des histoires, ces grandes ames des meilleurs siecles. C'est un vain estude, qui veut; mais qui veut aussi, c'est un estude de fruit inestimable¹. Quel profit ne fera-il, en ceste part là, à la lecture des *Vies* de nostre Plutarque? Mais que mon guide se souviennè où vise sa charge, et qu'il n'imprime pas tant à son disciple où mourut Marcellus² que pourquoy il fut indigne de son devoir qu'il mourust là: qu'il ne luy apprenne pas tant les histoires qu'à en juger³. Il y a dans cet authèur⁴ beaucoup de discours estandus tres-dignes d'estre sceus, car à mon grè c'est le maistre ouvrier de telle besongne; mais il y en a mille qu'il n'a que touché simplement: il guigne seulement du doigt par où nous irons, s'il nous plaist, et se contente quelquefois de ne donner qu'une attainte dans le plus vif d'un propos. Il les faut arracher de là et mettre en place marchande: comme ce sien mot, que « les habitans d'Asie servoient à un seul, pour ne sçavoir prononcer une seule syllabe, qui est Non », donna peut estre la matiere et l'occasion à la Boëtie de sa *Servitude volontaire*. Cela mesme de voir Plutarque trier⁵ une legiere action en la vie d'un homme, ou un mot, qui semble ne porter pas cela, c'est un discours. C'est dommage que les gens d'entendement ayment tant la briefveté: sans doute leur reputation en vaut mieux, mais nous en valons moins. Plutarque aime mieux que nous le

1. Var.: De fruit *estimable* et le seul estude, comme dit Platon, que les Lacedemoniens eussent reservé à leur part.

2. Var.: Et qu'il n'imprime pas tant à son disciple *la date de la ruine de Carthage que les mœurs de Hannibal et de Scipion, ny tant où mourut Marcellus.*

3. Var.: C'est à mon grè, entre toutes, la matiere à laquelle nos esprits s'appliquent de plus diverse mesure. J'ay leu en Tite Live cent choses que tel n'y a pas leu. Plutarque y en a leu cent, outre ce que j'y ay sceu lire, et à l'aventure outre ce que l'authèur y avoit mis. A d'aucuns, c'est un pur estude grammairien; à d'autres, l'anatomie de la philosophie, par laquelle les plus abstruses parties de nostre nature se penetrent.

4. Var.: Il y a dans *Plutarque*.

5. Var.: Cela mesme de *luy* voir trier.

vantions de son jugement que de son sçavoir, il ayme mieux nous laisser desir de soy que satieté. Il sçavoit qu'és choses bonnes mesmes on peut trop dire, et que Alexandridas reprocha justement à celuy qui tenoit aux Ephores des bons propos, mais trop longs: « O estrangier ! tu dis ce qu'il faut autrement qu'il ne faut ¹ ».

Il se tire une merveilleuse clarté, pour le jugement humain, de ce commerce des hommes ². Nous sommes tous contrains et amoncellez en nous mesmes ³, et avons la veuë racourcie à la longueur de nostre nez. On demandoit à Socrates d'où il estoit. Il ne respondit pas « d'Athenes », mais « du monde ». Luy, qui avoit son imagination ⁴ plus plaine et plus estanduë, embrassoit l'univers comme sa ville, jettoit ses connoissances, sa société et ses affections à tout le genre humain, non pas comme nous qui ne regardons qu'à nos pieds ⁵. Quand les vignes gelent en mon village, mon prestre en argumente l'ire de Dieu sur la race humaine, et juge que la pepie en tienne des-jà les Cannibales. A voir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machine se bouleverse et que le jour du jugement nous tient au collet ⁶, sans s'aviser que plusieurs pires choses se sont veuës, et que les dix mille parts du monde ne laissent pas de galler le bon temps cependant ? Moy, selon leur licence et impunité, admire de les voir si douces et molles. A qui il gresle sur la teste, tout l'hemisphere semble estre en tempeste et orage; et disoit le Savoïart que « Si ce sot de roy de France eust sceu bien conduire sa fortune, il estoit homme pour devenir maistre d'hostel de son duc ». Son imagination ne concevoit autre plus eslevée grandeur que celle de son

1. Var.: Ceux qui ont le corps gresle le grossissent d'embourures; ceux qui ont la matiere exile l'enflent de paroles.

2. Var.: Pour le jugement humain, de la frequentation du monde.

3. Var.: Et amoncellez en nous.

4. Var.: Qui avoit l'imagination.

5. Var.: Qui ne regardons que sous nous.

6. Var.: Nous prent au collet.

maistre¹. Mais qui se presente, comme dans un tableau, cette grande image de nostre mere nature en son entiere magesté; qui lit en son visage une si generale et constante varieté: qui se remarque là dedans, et non soy, mais tout un royaume, comme un traict d'une pointe tres-delicate, celui-là seul estime les choses selon leur juste grandeur.

Ce grand monde, que les uns multiplient encore comme especes soubz un genre, c'est le miroüer où il nous faut regarder pour nous connoistre de bon biais. Somme, je veux que ce soit le livre de mon escolier. Tant d'humeurs, de sectes, de jugemens, d'opinions, de loix et de coustumes nous apprennent à juger sainement des nostres, et apprennent nostre jugement à reconnoistre son imperfection et sa naturelle foiblesse; qui n'est pas un legier apprentissage. Tant de remuements d'estat et changements de fortune nous instruisent à ne faire pas grande recepte² de la nostre. Tant de noms, tant de victoires et conquestes ensevelies soubz l'oubliance, rendent ridicule l'esperance d'eterniser nostre nom par la prise de dix argolets et d'un pouillier qui n'est conneu que de sa cheute. L'orgueil et la fiereté de tant de pompes estrangieres, la magesté si enflée de tant de cours et de grandeurs, nous fermit et assure la veüe à soustenir l'esclat des nostres sans siller les yeux. Tant de milliasses d'hommes enterrez avant nous nous encouragent à ne craindre d'aller trouver si bonne compagnie en l'autre monde. Ainsi du reste³.

Aux exemples se pourront proprement assortir tous les plus profitables discours de la philosophie, à laquelle se

1. Var.: Nous sommes insensiblement tous en cette erreur, erreur de grande suite et prejudice.

2. Var. : Et changements de fortune *publique* nous instruisent à ne faire pas *grand miracte*.

3. Var. : Nostre vie, disoit Pythagoras, retire à la grande et populaire assemblée des jeux Olympiques. Les uns exercent le corps pour en acquerir la gloire des jeux; d'autres y portent des marchandises à vendre pour le gain. Il en est (et qui ne sont pas les pires) lesquels n'y cherchent aucun fruit que de regarder comment et pourquoy chasque chose se fait, et estre spectateurs de la vie des autres hommes, pour en juger et reigler la leur.

doivent toucher les actions humaines comme à leur reigle.
On luy dira,

*Quid fas optare, quid asper
Utile nummus habet; patriæ charisque propinquis
Quantum elargiri deceat; quem te Deus esse
Jussit, et humana qua parte locaverit¹ in re;
Quid sumus, aut quidnam victuri gignimur²...*

que c'est que sçavoir et ignorer, qui doit estre le but de l'estude; que c'est que vaillance, temperance et justice; ce qu'il y a à dire entre l'ambition et l'avarice, la servitude et la subjection, la licence et la liberté; à quelles marques on connoit le vray et solide contentement; jusques où il faut craindre la mort, la douleur et la honte,

Et quo quemque modo fugiatque feratque laborem³;

quels ressorts nous meuvent, et le moyen de tant divers branles en nous. Car il me semble que les premiers discours dequoy on luy doit abreuver l'entendement, ce doivent estre ceux qui reglent ses meurs et son sens, qui luy apprendront à se connoistre et à sçavoir bien mourir et bien vivre⁴.

*Sapere aude,
Incipe : vivendi recte qui prorogat horam,*

1. Var. : *Locatus es.*

2. Ce qu'il est permis de désirer; à quoi sert l'argent; dans quelle large mesure on doit se dévouer à la patrie et à la famille; ce que Dieu a voulu que tu fusses sur la terre, et quel rang il t'a assigné dans la société; ce que nous sommes et dans quel dessein nous avons reçu l'être. (PERSE, III, 69).

3. Et comment il évitera ou supportera les peines. (VIRGILE, *En.*, III, 459).

4. Var. : Entre les arts liberaux, commençons par l'art qui nous fait libres. Elles servent toutes voirement en quelque maniere à l'instruction de nostre vie et à son usage, comme toutes autres choses y servent en quelque maniere aussi. Mais choisissons celle qui y sert directement et professoirement. Si nous sçavions restreindre les appartenances de nostre vie à leurs justes et naturels limites, nous trouverions que la meilleure part des sciences qui sont en usage est hors de nostre usage, et, en celles mesmes qui le sont, qu'il y a des estendues et enfonceurs tres-inutiles que nous ferions mieux de laisser là, et, suivant l'institution de Socrates, borner le cours de nostre estude en icelles où faut l'utilité.

*Rusticus exspectat dum defluat amnis; at ille
Labitur, et labetur in omne volubilis ævum*¹.

C'est une grande simplesse d'apprendre à nos enfans

*Quid moveant Pisces, animosaque signa Leonis,
Lotus et Hesperia quid Capricornus aqua*²;

la science des astres et le mouvement de la huitiesme sphere
avant que les leurs propres :

Τί³ Πλειάδεςσι κάμοι;

Τί δ'ἀστράσι Βούρω⁴;

Après qu'on luy aura appris ce qui sert à le faire plus sage
et meilleur, on l'entretiendra que c'est que logique,
musique⁵, geometrie, rhetorique; et la science qu'il choi-
sira ayant desjà le goust et jugement formé⁶, il en vien-
dra bien tost à bout. Sa leçon se fera tantost par devis, tan-
tost par livre; tantost son gouverneur luy fournira de l'au-
teur mesme propre à cette fin de son institution, tantost il
luy en donnera la moelle et la substance toute maschée. Et
si de soy mesme il n'est assez familier des livres pour y trou-
ver tant de beaux discours qui y sont, pour l'effect de son des-
sein, on luy pourra joindre quelque homme de lettres, de
qui à chaque besoing il retire les munitions qu'il luy faudra,
pour après à sa mode les distribuer et dispenser à son nour-

1. Ose être sage, commence. Celui qui diffère de bien vivre ressem-
ble à ce voyageur naïf qui attend, pour passer le fleuve, que l'eau
soit écoulée; cependant le fleuve coule toujours et coulera éternelle-
ment. (HORACE, *Epist.* II, I, 40).

2. Quelle est l'influence attachée aux Poissons, ou au signe en-
flammé du Lion, ou à celui du Capricorne qui se baigne dans la mer
d'Hespérie? (PROPERCE, IV, I, 89).

3. Que m'importent à moi les Pléiades! Que m'importe la constel-
lation du Bouvier! (ANACRÉON, *Od.*, XVII, 40).

4. Var. : Anaximenes escrivant à Pythagoras : « De quel sens puis-je
m'amuser aux secrets des estoilles, ayant la mort ou la servitude
tousjours presente aux yeux »? car lors les roys de Perse prepa-
roient la guerre contre son pays. Chacun doit dire ainsin : « Estant
battu d'ambition, d'avarice, de temerité, de superstition, et ayant au
dedans tels autres ennemis de la vie, iray-je songer au bransle du
monde »?

5. Var. : Logique, *physique*.

6. Var. : Ayant desjà *le jugement formé*.

risson¹. Et que cette leçon ne soit plus aisée et naturelle que celle de Gaza², qui y peut faire doute? Ce sont là preceptes espineux et mal plaisans, et des mots vains et descharnez, où il n'y a point de prise, rien qui vous esveille l'esprit, rien qui vous chatouille³; en cette cy l'ame trouve où mordre, où se paistre et où se gendarmer⁴. Ce fruit est plus grand sans comparaison, et si sera plustost meury.

C'est grand cas que les choses en soyent là en nostre siecle, que la philosophie, ce⁵ soit, jusques aux gens d'entendement, un nom vain et fantastique, de nul usage et de nul pris⁶. Je croy que ces ergotismes en sont cause qui ont saisi ses avenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfans, et d'un visage renfroigné, sourcilleux et horrible⁷. Qui me l'a masquée de ce faux visage pasle et hideux? Il n'est rien plus gay, plus gaillard, plus enjoué, et à peu que je ne die follastre. Elle ne presche que feste et bon temps : une mine triste et transie montre que ce n'est pas là son giste. Demetrius le Grammairien rencontrant dans le temple de Delphes une troupe de philosophes assis ensemble, il leur dit : « Ou je me trompe, ou, à vous voir la contenance si paisible et si gaye, vous n'estes pas en grand discours entre vous ». A quoy l'un d'eux, Heracleon le Megarien, respondit : « C'est à faire à ceux qui cherchent si le futur du verbe βάλω a double λ⁸, ou qui cherchent la derivation des comparatifs χειρον et βέλτιον, et des superlatifs χειριστον et βέλτιστον⁹, qu'il faut rider le front,

1. Var. : Quelque homme de lettres qui, à chaque besoing, fournisse les munitions qu'il faudra pour les distribuer et dispenser à son nourrisson.

2. Savant grec du xv^e siècle, auteur d'une grammaire grecque assez compliquée.

3. Var. : Rien qui vous chatouille (mots supprimés).

4. Var. : Et où se gendarmer (mots supprimés).

5. Var. : Ce (mot supprimé).

6. Var. : Un nom vain et fantastique, qui se treuve de nul usage et de nul pris par opinion et par effect.

7. Var. : Sourcilleux et terrible.

8. Βάλω, lancer, dont le futur fait βάλω par un seul λ.

9. Χειρον, χειριστον, pire, le pire, servent de comparatif et de superlatif neutres à κακός, mauvais, et dérivent de χεῖρες, manchot, d'où

s'entretenant de leur science; mais, quant aux discours de la philosophie, ils ont accoustumé d'esgayer et resjouir ceux qui les traictent, non les renfroigner et contrister ».

*Deprendas animi tormenta latentis in ægro
Corpore, deprendras et gaudia : sumit utrumque
Inde habitum facies*⁴.

L'ame qui loge la philosophie doit par santé rendre sain encores le corps; elle doit faire luire jusques au dehors son contentement² son repos et son aise, doit former à son mole³ le port extérieur, et le garnir⁴ par consequent d'une gracieuse fierté, d'un maintien actif et allegre, et d'une contenance rassise et debonnaire⁵. C'est *Baroco* et *Baralip-ton*⁶ qui rendent leurs supports ainsi marmiteux⁷ et enfumés, ce n'est pas elle; ils ne la connoissent que par ouïr dire. Comment? elle faict estat de serainer les tempestes de la fortune⁸, et d'apprendre la fain et les fiebvres à rire, non

χαίρων, plus faible d'une main, et par résultat, inférieur, plus faible, pire, plus mauvais.

Βέλτιον, *ἔλτιστον*, meilleur, le meilleur, servent de comparatif et de superlatif neutres à *ἀγαθός*, bon, sans en dériver. *Βέλτιον*, d'ailleurs, n'a pas de dérivé; il est à lui-même son propre positif.

De même, en latin, *pejor* et *pessimus*. *melior* et *optimus*, ne dérivent pas de *malus* et de *bonus*, dont ils sont les comparatifs et les superlatifs.

1. Tu peux reconnaître au visage, qui les reflète également, et les tourments secrets de l'âme et ses joies intimes. (JUVÉNAL, IX, 48).

2. Var. : Son contentement (mots supprimés).

3. Var. : A son moule.

4. Var. : Et l'armer.

5. Var. : Et d'une contenance *contante* et debonnaire. La plus expressive marque de la sagesse, c'est une esjouissance constante : son estat est comme des choses au dessus de la lune, tousjours serelin.

6. On connaît les mots barbares qui, dans l'ancienne logique scolastique, servaient à désigner les dix-neuf formes du syllogisme :

Barbara, *celarent*, *darri*, *ferio*, *baralipton*,
Celantes, *dabitis*, *fapesmo*, *fresisomorum*,
Cesare, *camestres*, *festino*, *baroco*, *darapti*,
Felapton, *disamis*, *datisi*, *bocardo*, *ferison*.

7. Var. : Ainsi crotez.

8. Var. : Les tempestes de l'ame.

par quelques epicycles imaginaires, mais par raisons grossieres, maniables et palpables¹. Puis que c'est elle

1. Var. : Mais par raisons *naturelles* et palpables. Elle a pour son but la vertu, qui n'est pas, comme dit l'eschole, plantée à la teste d'un mont coupé, raboteux et inaccessible. Ceux qui l'ont approchée la tiennent, au rebours, logée dans une belle plaine fertile et fleurissante, d'où elle void bien souz soy toutes choses; mais si peut on y arriver, qui en sçait l'adresse, par des routes ombrageuses, gazonnées et doux fleurantes, plaisamment, et d'une pente facile et polie, comme est celle des voutes celestes. Pour n'avoir hanté cette vertu supreme, belle, triumpante, amoureuse, delicieuse pareillement et courageuse, ennemie professe et irreconciliable d'aigreur, de desplaisir, de crainte et de contrainte, ayant pour guide nature, fortune et volupté pour compagnes, ils sont allez, selon leur foiblesse, faindre cette sotte image, triste, querelleuse, despote, menaçeuse, mineuse, et la placer sur un rocher à l'escart, emmy des ronces : fantosme à estonner les gents. Mon gouverneur, qui cognoist devoir remplir la volonté de son disciple autant ou plus d'affection que de reverence envers la vertu, luy sçaura dire que les poètes suivent les humeurs communes, et luy faire toucher au doigt que les dieux ont mis plustost la sueur aux advenues des cabinetz de Venus que de Pallas. Et, quand il commencera de se sentir, luy presentant Bradamante ou Angelique⁽¹⁾ pour maistresse à jouir, et d'une beauté naive, active, genereuse, non hommasse, mais virile, au prix d'une beauté molle, affectée, delicate, artificielle; l'une travestie en garçon, coiffée d'un morrion luisant; l'autre vestue en garce, coiffée d'un attifet emperlé : il jugera masle son amour mesme, s'il choisit tout diversement à cet effeminé pasteur de Phrygie. Il luy fera cette nouvelle leçon, que le prix et hauteur de la vraye vertu est en la facilité, utilité et plaisir de son exercice, si esloigné de difficulté que les enfans y peuvent comme les hommes, les simples comme les subtilz. Le reglement c'est son util, non pas la force. Socrates, son premier mignon, quitte à escient sa force, pour glisser en la naïveté et aisance de son progrès. C'est la mere nourrice des plaisirs humains. En les rendant justes, elle les rend seurs et purs; les moderant, elle les tient en haleine et en appetit; retranchant ceux qu'elle refuse, elle nous aiguise envers ceux qu'elle nous laisse, et nous laisse abondamment tous ceux que veut nature, et jusques à la satiété, sinon jusques à la lasseté, maternellement : si d'aventure nous ne voulons dire que le regime qui arreste le beuveur avant l'yvresse, le mangeur avant la crudité, le paillard avant la pelade, soit ennemy de noz plaisirs. Si la fortune commune luy faut, elle luy eschappe, ou elle s'en passe⁽²⁾, et s'en forge une autre toute sienne, non plus flottante et roulante. Elle sçait estre riche et puissante, et sçavante, et coucher en des matelats musquez; elle aime la vie, elle aime la beauté, la gloire et la santé. Mais son office propre et particulier, c'est sçavoir user de ces biens là reglément, et les sçavoir

(1) Héroïnes de l'*Orlando furioso*, poème de l'Arioste.

(2) C'est-à-dire : « si la fortune commune manque à la vertu, celle-ci s'y dérobe ou la dédaigne ».

qui¹ nous instruit à vivre, et que l'enfance y a sa leçon comme les autres aages, pourquoy ne la luy communique l'on?

*Udum et molle lutum est; nunc nunc properandus, et acri
Fingendus sine fine rota*²

On nous aprent à vivre quand la vie est passée. Cent escoliers ont pris la verolle avant que d'estre arrivez à leur leçon d'Aristote, *De la temperance*³. Ce sont abus : otez toutes ces subtilitez espineuses de la dialectique, dequoy nostre vie ne se peut amender; prenez les simples discours de la philosophie, sçachez les choisir et traiter à point; ils sont plus aisez à concevoir qu'un conte de Boccace; un enfant en est capable, au partir de la nourrice, beaucoup mieux que d'apprendre à lire ou escrire. La philosophie a des discours pour la naissance des hommes comme pour la decrepitude.

Je suis de l'avis de Plutarque, qu'Aristote n'amusa pas tant son grand disciple⁴ à l'artifice de composer syllogismes, ou aux principes de geometrie, comme à l'instruire des bons preceptes touchant la vaillance, proësse, la ma-

perdre constamment : office bien plus noble qu'aspre, sans lequel tout cours de vie est desnaturé, turbulent et difforme, et y peut-on justement attacher ces escueils, ces haliens et ces monstres. Si ce disciple se rencontre de si diverse condition, qu'il aime mieux ouyr une fable que la narration d'un beau voyage, ou un sage propos, quand il l'entendra; qui, au son du tabourin qui arme la jeune ardeur de ses compagnons, se destourne à un autre qui l'appelle au jeu des batteleurs; qui, par souhait, ne trouve plus plaisant et plus doux revenir poudreux et victorieux d'un combat que de la paulme ou du bal, avec le prix de cet exercice : je n'y trouve autre remede, sinon qu'on le mette patissier dans quelque bonne ville, fust il fils d'un duc, suivant le precepte de Platon, qu'il faut colloquer les enfans, non selon les facultez de leur pere, mais selon les facultez de leur ame.

1. Var. : Puis que *la philosophie est celle* qui.

2. L'argile est molle et humide. Vite, hâtons-nous, et, sans perdre un instant, façonnons-la sur la roue. (PERSE, III, 23).

3. Var. : Cicero disoit que, quand il vivroit la vie de deux hommes il ne prendroit pas le loisir d'estudier les poëtes lyriques; et je trouve ces ergotistes plus tristement encores inutiles. Nostre enfant est bien plus pressé : il ne doit au paidagogisme que les premiers quinze ou seize ans de sa vie; le demeurant est deu à l'action. Employons un temps si court aux instructions necessaires.

4. Alexandre, dont il est parlé après.

gnanimité et temperance, et l'assurance de ne rien craindre; et avec cette munition, il l'envoya encores enfant subjuguier l'empire du monde avec seulement 30,000 hommes de pied, 4,000 chevaux et quarante deux mille escuz¹. Les autres arts et sciences, dict-il, Alexandre les honoroit bien, et louoit leur excellence et gentillesse; mais, pour plaisir qu'il y prist, il n'estoit pas facile à se laisser surprendre à l'affection de les vouloir exercer.

*Petite hinc², juvenesque senesque,
Finem animo certum miserisque viatica canis³.*

Pour tout cecy, je ne veux pas qu'on emprisonne cet enfant dans un college⁴, je ne veux pas qu'on l'abandonne à la colere et humeur melancholique d'un furieux maistre d'escole; je ne veux pas corrompre son esprit à le tenir à la gehene et au travail, à la mode des autres, quatorze ou quinze heures par jour, comme un portefaiz⁵, ny ne veux gaster ses meurs genereuses par l'incivilité et barbarie d'autrui. La sagesse françoise a esté anciennement en proverbe, pour une sagesse qui prenoit de bon'heure, et n'avoit guieres de tenue. A la verité, nous voyons encores qu'il n'est rien si gentil que les petits enfans en France; mais ordinairement ils trompent l'esperance qu'on en a conceüe, et

1. Var. : L'empire du monde à tout 30,000 hommes de pied, 4,000 chevaux et quarante deux mille escuz *seulement*.

2. Jeunes gens et vieillards, tirez de là des conclusions pour votre conduite; faites-vous des provisions pour les rigueurs de l'hiver. (PERSE, V, 64).

3. Var. : C'est ce que disoit Epicurus, au commencement de sa lettre à Meniceus : « Ny le plus jeune refuie à philosopher, ny le plus vieil s'y lasse ». Qui fait autrement, il semble dire, ou qu'il n'est pas encores saison d'heureusement vivre, ou qu'il n'en est plus saison.

4. Var. : Qu'on emprisonne *ce garçon*.

5. Var. : Ny ne trouveroy bon, quand, par quelque complexion solitaire et melancholique, on le verroit adonné d'une application trop indiscrete à l'estude des livres, qu'on la luy nourrist : cela les rend ineptes à la conversation civile et les destourne de meilleures occupations. Et combien ay je veu de mon temps d'hommes abestis par temeraire avidité de science? Carneades s'en trouva si affollé qu'il n'eut plus le loisir de se faire le poil et les ongles.

hommes faits on n'y voit aucune excellence. J'ay ouy tenir à gens d'entendement que ces colleges où on les envoie, dequoy ils ont foison, les abrutissent ainsin.

Au nostre, un cabinet, un jardrin¹, la table et le lit, la solitude, la compagnie, le matin et le vespre, toutes heures luy seront unes, toutes places luy seront estude : car la philosophie, qui, comme formatrice des jugements et des meurs, sera sa principale leçon, a ce privilege de se mesler par tout. Isocrates l'Orateur, estant prié en un festin de parler de son art, chacun trouve qu'il eut raison de respondre : « Il n'est pas maintenant temps de ce que je sçay faire ; et ce dequoy il est maintenant temps, je ne le sçay pas faire ». Car de presenter des harangues ou des disputes de rhetorique à une compagnie assemblée pour rire et faire bonne chere, ce seroit un meslange de trop mauvais accord ; et autant en pourroit-on quasi² dire de toutes les autres sciences. Mais, quant à la philosophie, en la partie où elle traicte de l'homme et de ses devoirs et offices, ç'a esté le jugement commun de tous les sages, que, pour la douceur de sa conversation, elle ne devoit estre refusée ny aux festins ny aux jeux ; et Platon l'ayant conviée³ à son Convive, nous voyons comme elle entretient l'assistance d'une façon molle et accommodée au temps et au lieu, quoy que ce soit de ses plus hauts discours et plus salutaires.

*Æque pauperibus prodest, locupletibus æque ;
Et, neglecta, æque pueris senibusque nocebit*⁴.

Ainsi, sans doubté, il chomera moins que les autres ; mais, comme les pas que nous employons à nous promener dans une galerie, quoy qu'il y en ait trois fois autant, ne nous lassent pas comme ceux que nous mettons à quelque chemin desseigné, aussi nostre leçon, se passant comme

1. Var. : Un jardin.

2. Var. : Quasi (mot supprimé).

3. Var. : L'ayant invitée.

4. Elle sert aux pauvres, elle sert aux riches ; enfants et vieillards ne s'en passent pas impunément. (HORACE, *Epist.*, I, 1, 25).

par rencontre, sans obligation de temps et de lieu, et se meslant à toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir. Les jeux mesmes et les exercices seront une partie de l'estude : la course, la luicte, la danse¹, la chasse, le manie-ment des chevaux et des armes. Je veux que la bienséance extérieure, et l'entre-gent², se façonne quant et quant l'ame. Ce n'est pas une ame, ce n'est pas un corps qu'on dresse, c'est un homme ; il n'en faut pas faire à deux. Et, comme dict Platon, il ne faut pas les exercer³ l'un sans l'autre, mais les conduire également, comme une couple de chevaux attelés à un mesme timon⁴.

Au demeurant, toute cette institution se doit conduire par une severe douceur, non comme aux colleges, où, au lieu de convier les enfans aux lettres et leur en donner goust, on ne leur presente⁵, à la verité, que horreur et cruauté. Ostez moy la violence et la force ; il n'est rien à mon advis qui abastardisse et estourdisse si fort une nature bien née. Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le chastiment, ne l'y endurez pas ; endurez le à la sueur et au froid, au vent, au soleil et aux hazards qu'il luy faut mespriser ; ostez luy toute mollesse et delicatesses au vestir et coucher, au manger et au boire ; accoustumez le à tout : que ce ne soit pas un beau garçon et dameret, mais un garçon vert et vigoureux⁶.

1. Var. : La course, la luicte, *la musique*, la danse.

2. Var. : Et l'entregent, et la disposition de sa personne.

3. Var. : Les dresser.

4. Var. : A mesme tison ; et, à l'ouïr, semble il pas prester plus de temps et de sollicitude aux exercices du corps, et estimer que l'esprit s'en exerce quant et quant, et non au contraire ?

5. Var. : Au demeurant, *cette institution* se doit conduire par une severe douceur, non comme il se fait : au lieu de convier les enfans aux lettres, on ne leur presente...

6. Var. : Enfant, homme, vieil, j'ay tousjours creu et jugé de mesme. Mais, entre autres choses, cette police de la plus part de noz colleges m'a tousjours desplu. On eust failly à l'adventure moins dommageablement, s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraye geaule de jeunesse captive : on la rend desbauchée, l'en punissant avant qu'elle le soit. Arrivez y sur le point de leur office, vous n'oyez que cris, et d'enfans suppliciez, et de maistres enyvrez en leur cholere. Quelle maniere, pour esveiller l'appetit envers leur leçon, à ces

Toute estrangeté et particularité en nos meurs et conditions est evitable, comme ennemie de communication et de société¹: j'en ay veu fuir la senteur des pommes plus que les harquebusades, d'autres s'effrayer pour une souris, d'autres rendre la gorge à voir de la cresse, d'autres à voir bransler² un lict de plume, comme Germanicus ne pouvoit souffrir ny la veue ny le chant des coqs. Il y peut avoir, à l'avanture, à cela quelque propriété occulte; mais on l'esteindroit à mon advis, qui s'y prendroit de bon'heure. L'institution a gagné cela sur moy, il est vray que ce n'a point esté sans quelque soing, que, sauf la biere, mon goust est accommodable³ à toutes choses de quoy on se paist.

Le corps encore souple⁴, on le doit, à cette cause, plier à toutes façons et coustumes; et, pourveu qu'on puisse tenir l'appetit et la volonté sous boucle, qu'on rende hardiment un jeune homme commode à toutes nations et compagnies, voire au desreglement et aus excés, si besoiing

tendres ames, et craintives, de les y guider d'une troigne effroyable, les mains armées de fouets? Inique et pernicieuse forme! Joint ce que Quintilian en a tres-bien remarqué, que cette imperieuse autorité tire des suites perilleuses, et nommément à nostre façon de chastement. Combien leurs classes seroient plus decemment jonchées de fleurs et de feuillées que de tronçons d'osiers sanglants! J'y ferois pourtraire la joye, l'allegresse, et Flora, et les Graces, comme fit en son eschole le philosophe Speusippus. Où est leur profit, que là fust aussi leur esbat. On doit ensucrer les viandes salubres à l'enfant, et enfieller celles qui luy sont nuisibles. C'est merveille combien Platon se montre soigneux en ses *Loix* de la gayeté et passetemps de la jeunesse de sa cité, et combien il s'arreste à leurs courses, jeux, chansons, saults et danses: desquelles il dit que l'antiquité a donné la conduite et le patronnage aux dieux mesmes, Apollon, aux Muses et Minerve. Il s'estend à mille preceptes pour ses gymnases; pour les sciences lettrées, il s'y amuse fort peu, et semble ne recommander particulièrement la poësie que pour la musique.

1. Var. : Comme ennemie de société. Qui ne s'estonneroit de la complexion de Demophon, maistre d'hostel d'Alexandre, qui suoit à l'ombre et trembloit au soleil?

2. Var. : A voir brasser.

3. Var. : Que, sauf la biere, mon *appetit* est accommodable *indifféremment*.

4. Var. : Le corps *est* encore souple.

est¹ : qu'il puisse faire toutes choses, et n'ayme à faire que les bonnes. Les philosophes mesmes ne trouvent pas louable en Calisthenes d'avoir perdu la bonne grace du grand Alexandre, son maistre, pour n'avoir voulu boire d'autant à luy. Il rira, il follastrera, il se desbauchera avec son prince : je veux qu'en la desbauche mesme il surpasse en vigueur et en fermeté ses compagnons, et qu'il ne laisse à faire le mal ny à faute de force ny de science, mais à faute de volonté². Je pensois faire honneur à un seigneur aussi esloigné de ces débordemens qu'il en soit en France, de m'enquerir à luy en bonne compagnie combien de fois en sa vie il s'estoit enyvré pour la nécessité des affaires du roy en Allemagne : il le print de cette mesme³ façon, et me respondit que c'estoit trois fois, lesquelles il recita. J'en sçay qui, à faute de cette faculté, se sont mis en grand peine, ayans à pratiquer cette nation. J'ay souvent remarqué avec grand'admiration cette merveilleuse⁴ nature d'Alcibiades, de se transformer si aisément à façons si diverses, sans interest de sa santé, surpassant tantost la somptuosité et pompe persienne, tantost l'austerité et frugalité lacedemonienne, autant reformé en Sparte comme voluptueux en Ionië.

*Omnis Aristippum decuit color, et status, et res*⁵.

Tel voudrois-je former mon disciple.

*Quem duplici panno patientia velat
Mirabor, vitæ via si conversa decebit,
Personamque feret non inconcinnus utramque*⁶.

1. Var. : Son exercitation suive l'usage.

2. Var. : *Multum interest, utrum peccare quis nolit, aut nesciat* (1).

3. Var. : *Mesme* (mot supprimé).

4. Var. : *La merveilleuse*.

5. Aristippe sut s'accommoder de toute condition et de toute fortune. (HORACE, *Epist.*, I, XVII, 25).

6. J'admirerai celui qui ne rougit pas de ses haillons, ni ne s'étonne de la bonne fortune, et qui joue les deux rôles avec grâce. (Id., *ibid.*).

(1) Il y a une grande différence entre ne vouloir pas et ne savoir pas faire le mal. (SÈNÈQUE, *Epist.* 90).

Voicy mes leçons, où le faire va avec le dire. Car à quoy sert il qu'on presche l'esprit, si les effects ne vont quant et quant? On verra à ses entreprises s'il y a de la prudence, s'il y a de la bonté en ses actions, de l'indifference en son goust, soit chair, poisson, vin ou eau. Il ne faut pas seulement qu'il die sa leçon, mais qu'il la face¹. Zeuxidamus respondit à un qui luy demanda pourquoy les Lacedemoniens ne redigeoient par escrit les ordonnances de la prouesse, et ne les donnoient à lire à leurs jeunes gens, que c'estoit parce qu'ils les vouloient accoustumer aux faits, non pas aux escritures². Comparez, au bout de 15 ou 16 ans, à cettuy cy un de ces latineurs de college, qui aura mis autant de temps à n'apprendre simplement qu'à parler. Le monde n'est que

1. Var. : Ce commencement d'alinéa offre la leçon suivante dans l'édition de 1595 :

Voicy mes leçons : celui-là y a mieux profité, qui les fait, que qui les sçait. Si vous le voyez, vous l'oyez ; si vous l'oyez, vous le voyez. Jà à Dieu ne plaise, dit quelqu'un en Platon, que philosopher, ce soit apprendre plusieurs choses et traiter les arts ! *Hanc amplissimam omnium artium bene vivendi disciplinam vita magis quam litteris persequuti sunt* (1). Leon, prince des Phliasiens, s'enquerant à Heraclides Ponticus de quelle science, de quel art il faisoit profession : « Je ne sçay, dit-il, ny art ny science, mais je suis philosophe ». On reprochoit à Diogenes comment, estant ignorant, il se mesloit de la philosophie : « Je m'en mesle, dit-il, d'autant mieux à propos ». Hegesias le prioit de luy lire quelque livre : « Vous estes plaisant, luy respondit-il ; vous choisissés les figues vrayes et naturelles, non peintes ; que ne choisissiez vous aussi les exercices naturels, vrayes et non escrites » ? Il ne dira pas tant sa leçon comme il la fera, il la repetera en ses actions. On verra s'il y a de la prudence en ses entreprises ; s'il y a de la bonté, de la justice en ses deportemens ; s'il y a du jugement et de la grace en son parler, de la vigueur en ses maladies, de la modestie en ses jeux, de la temperance en ses voluptez, de l'ordre en son œconomie, de l'indifference en son goust, soit chair, poisson, vin ou eau ; *qui disciplinam suam non ostentationem scientiæ, sed legem vitæ putat ; qui que obtemperet ipsi sibi et decretis pareat* (2). Le vray miroir de nos discours est le cours de nos vies.

2. Var. : Non pas aux parolles.

(1) C'est bien plus par leurs meurs que par leurs écrits qu'ils se sont appliqués au plus grand des arts, à celui de bien vivre. (Cicéron, *Tusc.*, IV, 3).

(2) Si sa science lui sert, non à montrer ce qu'il sait, mais à régler ses mœurs ; s'il se commande à lui-même et s'obéit. (Cicéron, *Tusc. Quæst.*, II, 4).

babyl, et ne vis jamais homme qui ne die plustost plus que moins qu'il ne doit; toutesfois la moictié de nostre aage s'en va là. On nous tient quatre ou cinq ans à entendre les mots et les coudre en clauses, encores autant à en proportionner un grand corps estendu en quatre ou cinq parties, et¹ autres cinq pour le moins à les sçavoir brevement mesler et entrelasser de quelque subtile façon. Laissons cela² à ceux qui en font profession expresse.

Allant un jour à Orleans, je trouvoy dans cette plaine, au deça de Clery, deux regens qui venoyent à Bourdeaux, environ à cinquante pas l'un de l'autre; plus loin derriere eux, je descouvris³ une troupe et un maistre en teste, qui estoit feu monsieur le comte de La Rochefoucaut. Un de mes gens s'enquit au premier de ces regents qui estoit ce gentil'homme qui venoit après luy. Luy, qui n'avoit pas veu ce trein qui le suyvoit, et qui pensoit qu'on luy parlast de son compagnon, respondit plaisamment : « Il n'est pas gentil'homme, c'est un grammairien, et je suis logicien. » Or, nous qui cerchons icy, au rebours, de former non un grammairien ou logicien, mais un gentil'homme, laissons les abuser de leur loisir; nous avons affaire ailleurs. Mais que nostre disciple soi bien garny⁴ de choses, les parolles ne suivront que trop : il les trainera, si elles ne veulent suivre. J'en oy qui s'excusent de ne se pouvoir exprimer, et font contenance d'avoir la teste pleine de plusieurs belles choses, mais, à faute d'eloquence, ne les pouvoir mettre en evidence : c'est une baye. Sçavez vous, à mon advis, que c'est que cela? Ce sont des ombrages qui leur viennent de quelques conceptions informes qu'ils ne peuvent desmeler et esclarcir au dedans, ny par consequant produire au dehors. Ils ne s'entendent pas encore eux mesmes; et voyez les un peu begayer sur le point de l'enfanter, vous jugez que leur travail n'est à l'acouchement, mais qu'ils

1. Var. : *Et* (mot supprimé).

2. Var. : *Laissons le.*

3. Var. : *Je voyois.*

4. Var. : *Bien pourveu.*

ne font¹ que lecher encores cette matiere imparfaicte. De ma part, je tiens² que qui a en l'esprit³ une vive imagination et claire, il la produira, soit en bergamasque, soit par mines, s'il est muet :

*Verbaque præviam rem non invita sequentur*⁴.

Et, comme disoit cet autre⁵, aussi poëtiquement en sa prose, *cum res*⁶ *animum occupavere, verba ambiunt*⁷. Il ne sçait pas ablatif, conjunctif, substantif, ny la grammaire : ne faict pas son laquais⁸ ou une harangiere du Petit Pont⁹; et si vous entretiendront tout vostre soul, si vous en avez envie, et se desferreront aussi peu, à l'adventure, aux regles de leur langage que le meilleur maistre és arts de France. Il ne sçait pas la rhetorique, ny pour avant-jeu capter la benivolence du candide lecteur, ny ne luy chaut de le sçavoir. De vray, toute cette belle peinture s'efface aisément par le lustre d'une verité simple et naifve : ces gentillesses ne servent que pour amuser le vulgaire, incapable de gouster la viande¹⁰ plus massive et plus ferme, comme Afer monstre bien clairement chez Tacitus¹¹. Les ambassadeurs de Samos estoyent venus à Cleomenes, roy de Sparte, preparez d'une

1. Var. : Vous jugez que leur travail n'est *point* à l'accouchement, mais à la *conception*, et qu'ils ne font...

2. Var. : Je tiens et *Socrates ordonne*.

3. Var. : *Dans l'esprit*.

4. Lorsque vous possédez votre sujet, les mots suivent. (HORACE, *Art poët.*, 311.)

5. Var. : Et comme disoit *celuy-là*.

6. Même traduction. (SÉNÈQUE, *Controv.*, III, *præm*).

7. Var. : Et c'est autre : *ispsæ res verba rapiunt* (1).

8. C'est-à-dire : « Ne le sçait pas son laquais ». Le verbe *faire paraître* être mis ici pour éviter la répétition du verbe *sçavoir*, employé précédemment.

9. Le Petit Pont, ou Pont du Petit Châtelet, un des trois premiers ponts de Paris, par opposition au Grand Pont, devenu Pont au Change.

10. Var. : De *prendre* la viande.

11. Dans le *Dial. des Orateurs*, c. 19.

(1) Les choses entraînent les paroles. (CICÉRON, *de Finibus*. III, 8.)

belle et longue oraison, pour l'esmouvoir à la guerre contre le tyran Policrates : après qu'il les eut bien laissez dire, il leur respondit : « Quant à vostre commencement et exorde, il ne m'en souvient plus, ny par consequent du milieu, et quant à vostre conclusion, je n'en veux rien faire ». Voylà une belle response, ce me semble, et des harangueurs bien cameus. Et quoy cet autre ? Les Atheniens estoyent à choisir de deux architectes à conduire une grande fabrique : le premier, plus affecté, se presenta avec un beau discours premedité sur le subject de cette besongne, et tiroit le jugement du peuple à sa faveur ; mais l'autre, en trois mots : « Seigneurs Atheniens, ce que cetuy a dict, je le feray ». Au fort de l'eloquence de Cicero, plusieurs en estoyent tirez en admiration¹ ; mais Caton, n'en faisant que rire : « Nous avons, disoit-il, un plaisant consul ». Aille devant ou après, un vif argument, un beau traict, est toujours de saison². Je ne suis pas de ceux qui pensent la bonne rithme faire le bon poeme : laissez luy allonger une courte syllabe, s'il veut ; pour cela, non force ; si les inventions y rient, si l'esprit et le jugement y ont bien joué leur rolle³, voylà un bon poete, diray-je, mais un mauvais versificateur,

Emunctæ naris, durus componere versus ⁴.

Qu'on face, dict Horace, perdre à son ouvrage toutes ses coutures et mesures,

*Tempora certa modosque, et quod prius ordine verbum est
Posterius facias, præponens ultima primis,
Invenias etiam disjecti membra poetæ* ⁵;

1. Var. : En entrotent en admiration.

2. Var. : Aille devant ou après, *une utile sentence*, un beau traict, est tousjours de saison. S'il n'est pas bien à ce qui va devant ny à ce qui vient après, il est bien en soy.

3. Var. : Y ont bien fait leur office.

4. Ses vers sont négligés, mais il a de la verve. (HORACE, *Sat.*, I, IV, 8).

5. Changez le rythme et la mesure, intervertissez l'ordre des mots, vous retrouverez toujours le poète dans ses membres dispersés. (Ib., *ibid.*, I, IV, 57).

maire ou precepte, sans fouet et sans contrainte¹, j'avois appris du latin tout aussi pur que mon maistre d'eschole le sçavoit, car je ne le pouvois avoir meslé ny alteré. Si par essay on me vouloit donner un theme a la mode des colleges, on le donne aux autres en françois, mais à moy il me le falloit donner en mauvais latin pour le tourner en bon. Et Nicolas Groucchi, qui a escrit *de comitiis Romanorum*², Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote, George Bucanan, ce grand poëte escossois, Marc Antoine Muret, qui m'ont esté precepteurs domestiques³, m'ont dict souvent que j'avois ce langage en mon enfance si prest et si à main qu'ils craignoient eux mesmes⁴ à m'accoster. Bucanan, que je vis depuis à la suite de feu monsieur le mareschal de Brissac, me dit qu'il estoit après à escrire de l'institution des enfans et qu'il prenoit le patron de la mienne⁵; car il avoit lors en charge ce comte de Brissac que nous avons veu depuis si valeureux et si brave.

Quant au grec, duquel je n'ay quasi du tout point d'intelligence, mon pere desseignoit⁶ me le faire apprendre par art, mais d'une voie nouvelle, par forme d'ébat et d'exercice : nous pelotions nos declinaisons à la maniere de ceux qui, par certains jeux de tablier, apprennent l'arithmetique et la geometrie. Car, entre autres choses, il avoit esté conseillé sur tout⁷ de me faire gouter la science et le devoir par une volonté non forcée et de mon propre desir, et d'eslever mon ame en toute douceur et liberté, sans rigueur et contrainte : je dis jusques à telle superstition que, par ce que aucuns tiennent que cela trouble la cervelle tandre des

1. Var. : Sans fouet et sans larmes.

2. Des comices chez les Romains.

3. Var. : Marc Antoine Muret, *que la France et l'Italie reconnoist pour le meilleur orateur du temps, mes precepteurs domestiques.*

4. Var. : *Eux mesmes* (mots supprimés).

5. Var. : *L'exemplaire* de la mienne.

6. Var. : *Dessigna.*

7. Var. : *Surtout* (mot supprimé).

enfans de les esveiller le matin en effroy et en sursaut¹, et de les arracher du sommeil (auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes) tout à coup et par violence, il me faisoit esveiller par le son de quelque instrument; et ne fus jamais sans homme qui m'en servist.

Cet exemple suffira pour en juger le reste, et pour recommander aussi et le jugement et l'affection² d'un si bon pere, auquel il ne se faut nullement³ prendre s'il n'a recueilly aucuns fruits respondans à une si exquise culture. Deux choses en furent cause: le champ⁴ sterile et incommode; car, quoy que j'eusse la santé ferme et entiere, et quant et quant un naturel doux et traitable, j'estois parmy cela si poissant, mol et endormi, qu'on ne me pouvoit arracher de l'oisiveté, non pas mesme pour me mener jouer⁵. Ce que je voyois, je le voyois d'un jugement bien seur et ouvert, et sous cette complexion endormie nourrissois des imaginations bien hardies et des opinions eslevées au dessus de mon aage. L'esprit, je l'avois moussé, et qui n'alloit qu'autant qu'on le guidoit; l'apprehension, tardive; l'invention, stupide⁶; et après tout un incroyable defaut de memoire. De tout cela il n'est pas merveille s'il ne sceut rien tirer qui vaille. Secondement, comme ceux que presse un furieux desir de guerison se laissent aller à toute sorte de conseil, le bon homme, ayant extreme peur de faillir en chose qu'il avoit tant à cœur, se laissa en fin emporter à l'opinion commune, qui suit tousjours ceux qui vont devant, comme les grües, et se rangea à l'usage et à la coustume⁷ n'ayant plus autour de luy ceux qui luy avoient donné ces premieres

1. Var. : Le matin *en sursaut*.

2. Var. : Et la *prudence* et l'affection.

3. Var. : *Nullement* (mot supprimé).

4. Var. : *En premier*, le champ.

5. Var. : Non pas *pour me faire* jouer.

6. Var. : Ce que je voyois, je le voyois *bien*, et sous cette complexion *tourde* nourrissois des imaginations *hardies* et des opinions *au dessus* de mon aage. L'esprit, je l'avois *lent* et qui n'alloit qu'autant qu'on le *menoit*, l'apprehension tardive, l'invention *tasche*.

7. Var. : Et se rangea à la *coustume*.

faux ce qui ne nous semble pas vray-semblable : qui est un vice ordinaire de ceux qui pensent avoir quelque suffisance outre la commune. J'en faisoy ainsin autrefois, et si j'oyois parler ou des esprits qui reviennent, ou du prognostique des choses futures, des enchantemens, des sorceries, ou faire quelque autre compte où je ne puisse pas mordre,

*Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures portentaque Thessala* ¹,

il me venoit compassion du pauvre peuple abusé de ces folies. Et, à present, je treuve que j'estoy pour le moins autant à plaindre moy mesme : non que l'experience m'aye depuis rien fait voir au dessus de mes premieres creances, et si n'a pas tenu à ma curiosité ; mais la raison m'a instruit que de condamner ainsi resoluement une chose pour fauce et impossible, c'est se donner l'avantage d'avoir dans la teste les bornes et limites de la volonté de Dieu et de la puissance de nostre mere nature ; et qu'il n'y a point de plus notable folie au monde que de les ramener à la mesure de nostre capacité et suffisance. Si nous appellons monstres ou miracles ce où nostre raison ne peut aller, combien s'en presente il continuellement à nostre veuë ! Considerons au travers de combien de nuages ² et comment à tastons on nous meine à la connoissance de la pluspart des choses qui nous sont entre mains ; certes nous trouverons que c'est plustost accoustumance que science qui nous en oste l'estrangeté :

Jam nemo, fessus satiate videndi ³,
Susplicere in cæli dignatur lucida templa ⁴,

et que ces choses là, si elles nous estoyent presentées de nouveau, nous les trouverions autant ou plus incroyables que aucunes autres.

1. Songes, visions magiques, miracles, sorcières, apparitions nocturnes et autres prodiges de Thessalie. (HORACE, *Epist.*, II, II, 208).

2. Var. : De *quels* nuages.

3. Var. : *Fessus saturusque videndi*.

4. Rassasiés du spectacle des cieux, nous ne daignons plus lever la tête vers ces temples de lumière. (LUCRÈCE, II, 4037).

*Si nunc primum mortalibus adsint
Ex improviso, ceu sint objecta repente,
Nil magis his rebus poterat mirabile dici,
Aut minus ante quod auderent fore credere gentes* 1.

Celui qui n'avoit jamais veu de riviere, à la premiere qu'il rencontra, il pensa que ce fust l'Ocean; et les choses qui sont à nostre connoissance les plus grandes, nous les jugeons estre les extremes que nature face en ce genre.

Scilicet et fluvius 2, *qui non est maximus, ei est
Qui non ante aliquem majorem vidit, et ingens
Arbor, homoque videtur; et omnia de genere omni
Maxima quæ vidit quisque, hæc ingentia fingit* 3.

Il faut juger des choses avec plus de reverence de cette infinie puissance de Dieu 4 et plus de reconnoissance de nostre ignorance et foiblesse. Combien y a il de choses peu vraysemblables, tesmoignées par gens dignes de foy, desquelles si nous ne pouvons estre persuadez, au moins les faut-il laisser en suspens! car de les condamner impossibles, c'est se faire fort, par une temeraire presumption, de sçavoir jusques où va la possibilité 5.

1. Si maintenant, par une apparition soudaine, elles s'offraient pour la premiere fois à nos yeux, nous ne trouverions rien dans la nature à leur comparer; et nous n'aurions rien su imaginer de semblable avant de les avoir vues. (LUCRÈCE, II, 4032).

2. Un fleuve paraît grand à qui n'en a pas vu de plus grand: ainsi d'un arbre, ainsi d'un homme, ainsi de toute chose que nous n'avons pas comparée dans son espèce. (ID., VI, 674).

3. Var.: *Consuetudine oculorum assuescunt animi, neque admirantur, neque requirunt rationes earum rerum quas semper vident* (4). La nouvelleté des choses nous incite plus que leur grandeur à en rechercher les causes.

4. Var.: Il faut juger avec plus de reverence de cette infinie puissance de nature.

5. Var.: Si l'on entendoit bien la difference qu'il y a entre l'impossible et l'inusité, et entre ce qui est contre l'ordre du cours de nature et contre la commune opinion des hommes, en ne croyant pas temerairement, ny aussi ne descroyant pas facilement, on observeroit la regle de *Rten trop* commandée par Chilon.

(4) Habituez à voir les choses, nous ne les admirons plus, ni ne songeons à en rechercher les causes. (CICÉRON, de Nat. deor., II, 38).

place. C'est tout ce que j'ay peu recouvrer de ses reliques⁴, outre le livret de ses œuvres que j'ay fait mettre en lumière⁵; et si suis obligé particulièrement à cette piece⁶, d'autant qu'elle a servy de moyen à nostre premiere accoin-tance. Car elle me fut montrée avant que⁷ je l'eusse veu, et me donna la premiere connoissance de son nom, acheminant ainsi cette amitié que nous avons nourrie, tant que Dieu a voulu, entre nous, si entiere et si parfaite que certainement il ne s'en lit guiere de pareilles, et entre nos hommes il ne s'en voit aucune trace en usage. Il faut que tant de choses se rencontrent pour la bastir⁸ que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siecles.

Il n'est rien à quoy il semble que nature nous aye plus acheminé qu'à la societé⁹; or le dernier point de sa perfection, c'est cetuy-cy. Car des enfans aux peres, c'est plustost respect qu'amitié¹⁰: l'amitié se nourrit de communication, qui ne peut se trouver entre eux pour la trop grande disparité, et offenceroit à l'aventure les devoirs de nature; car ny toutes les secrettes pensées des peres ne se peuvent communiquer aux enfans pour n'y engendrer une messeante privauté, ny les advertissemens et corrections, qui est un des premiers offices d'amitié, ne se pourroyent exercer des enfans aux peres. Il s'est trouvé des nations où

1. Var. : (Moy qu'il laissa d'une si amoureuse recommandation, la mort entre les dents, par son testament, heritier de sa bibliotheque et de ses papiers).

2. A Paris, en 1571, chez Frédéric Morel.

3. *La Servitude volontaire*.

4. Var. : *Longue espace* avant que.

5. Var. : Il faut tant de rencontre à la bastir.

6. Var. : Et dit Aristote que les bons legislatureurs ont eu plus de soing de l'amitié que de la justice.

7. Var. : Or le dernier point de sa perfection est cetuy-cy. Car, en general, toutes celles que la volupté ou le profit, le besoin publique ou privé, forge et nourrit, en sont d'autant moins belles et genereuses, et d'autant moins amitez qu'elles meslent autre cause et but et fruit en l'amitié qu'elle mesme. Ny ces quatre especes anciennes, naturelle, sociale, hospitaliere, venerienne, particulièrement n'y conviennent, ny conjointement. Des enfans aux peres, c'est plustost respect.

par usage les enfans tuoyent leurs peres, et d'autres où les peres tuoyent leurs enfans, pour eviter l'empeschement qu'ils se peuyent quelquefois entreporter, et naturellement l'un depend de la ruine de l'autre. L'amitié n'en vient jamais là¹. Il s'est trouvé jusques à² des philosophes desdaignans cette cousture naturelle, tesmoing celuy³ qui, quand on le pressoit de l'affection qu'il devoit à ses enfans pour estre sortis de luy, se mit à cracher : « Et cela, dict-il, en est aussi bien sorty ; nous engendrons aussi bien des pouz et des vers⁴ ». Et cet autre que Plutarque vouloit induire à s'accorder avec son frere : « Je n'en fais pas, dict il, plus grand estat pour estre sorty de mesme trou ». C'est, à la verité, un beau nom et plein de dilection que le nom de frere, et à cette cause en fismes nous luy et moy nostre alliance ; mais ce meslange de biens, ces partages, et que la richesse de l'un soit la pauvreté de l'autre, cela detrampe merveilleusement et relasche cette soudure fraternelle : les freres ayants à conduire le progrez de leur avancement en mesme sentier et mesme train, il est force qu'ils se hurtent et choquent souvent. D'avantage, la correspondance et relation qui engendre ces vrayes et parfaites amitez, pourquoy se trouvera elle en ceux cy ? Le pere et le fils peuvent estre de complexion entierement eslongnée, et les freres aussi : c'est mon fils, c'est mon parent, mais c'est un homme farouche, un meschant ou un sot. Et puis, à mesure que ce sont amitez que la loy et l'obligation naturelle nous commande, il y a d'autant moins de nostre chois et liberté volontaire ; et nostre liberté volontaire n'a point de production qui soit plus proprement sienne que celle de l'affection et amitié. Ce n'est pas que je n'aye essayé de ce costé là tout ce qui en peut estre, ayant eu le meilleur pere qui fut onques et le plus indulgent jusques à son

1. Var. : *L'amitié*, etc. (phrase supprimée).

2. Var. : *Jusques à* (mots supprimés).

3. Var. : Tesmoing *Aristippus*.

4. Var. : *Il se mit à cracher, disant que cela en estoit aussi bien sorty ; que nous engendrions bien des pouz et des vers.*

tous ceux qui avoyent esté de son intelligence, vint à s'enquerir de Caius Blossius (qui estoit le principal de ses amis) combien il eust voulu faire pour luy, et qu'il eust respondu : « Toutes choses ; — Comment, toutes choses ? suivit-il. Et quoy ! s'il t'eust commandé de mettre le feu en nos temples ? — Il ne me l'eust jamais commandé, replica Blossius. — Mais s'il l'eust fait ? ajouta Lælius. — J'y eusse obey », répondit-il. S'il estoit si parfaitement amy de Gracchus comme disent les histoires, il n'avoit que faire d'offenser les consuls par cette dernière et hardie confession, et ne se devoit départir de l'assurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus, de laquelle il se pouvoit répondre comme de la sienne¹. Mais, toutefois, ceux qui accusent cette responce comme seditieuse n'entendent pas bien ce mystere, et ne presupposent pas, comme il est, qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche, et par puissance et par connoissance²; et qu'ainsi sa responce³ ne sonne non plus que feroit la mienne à qui s'enquerroit à moy de cette façon : « Si vostre volonté vous commandoit de tuer vostre fille, la tueriez vous ? » et que je l'accordassé : car cela ne porte aucun tesmoignage de consentement à ce faire, par ce que je ne suis point en doute de ma volonté, et tout aussi peu de celle d'un tel amy. Il n'est pas en la puissance de tous les discours du monde de me desloger de la certitude que j'ay des intentions et jugemens du mien : aucune de ses actions ne me sçauroit estre présentée, quelque visage qu'elle eust, que je n'en trouvasse incontinent le vray⁴ res-

1. Var. : *De laquelle*, etc. (membre de phrase supprimé).

2. Var. : Ils estoient plus amis que citoyens, plus amis qu'amis ou que ennemis de leur país, qu'amis d'ambition et de trouble. S'estans parfaitement commis l'un à l'autre, ils tenoient parfaitement les renes de l'inclination l'un de l'autre; et faictes guider cet harnois par la vertu et conduite de la raison (comme aussi est il du tout impossible de l'atteler sans cela), la responce de Blossius est telle qu'elle devoit estre. Si leurs actions se demancherent, ils n'estoyent ny amis, selon ma mesure, l'un de l'autre, ny amis à eux-mesmes.

3. Var. : *Au demeurant*, cette responce.

4. Var. : *Vray* (mot supprimé).

sort. Nos ames ont charrié si long temps ensemble¹, elles se sont considerées d'une si ardante affection, et de pareille affection descubertes jusques au fin fond des entrailles l'une à l'autre, que non seulement je connoissoy la sienne comme la mienne, mais je me fusse certainement plus volontiers fié à luy de moy qu'à moy-mesme².

Qu'on ne me mette pas en ce reng ces autres amitez communes, car³ j'en ay autant de connoissance qu'un autre, et des plus parfaites de leur genre; mais je ne conseille pas qu'on confonde leurs regles, on s'y tromperoit: il faut marcher en ces autres amitez la bride à la main, avec prudence et precaution; la liaison n'est pas nouée en maniere qu'on n'ait aucunement à s'en deffier. « Aymez le (disoit Chilon), comme ayant quelque jour à le haïr; haïssez le, comme ayant à l'aymer ». Ce precepte est⁴ si abominable en cette souveraine et maïstresse amitié, il est salubre en l'usage ordinaire⁵. En ce noble commerce, les offices et les bienfaits, nourrissiers des autres amitez, ne meritent pas seulement d'estre mis en compte; cette confusion si pleine de nos volontez en est cause: car tout ainsi que l'amitié que je me porte ne reçoit point augmentation pour le secours que je me donne au besoin, quoy que dient les stoiciens, et comme je ne me sçay aucun gré du service que je me fay; aussi l'union de tels amis estant veritablement parfaite, elle leur faict perdre le sentiment de tels devoirs, et haïr et chasser d'entre eux ces mots de division et de difference, comme⁶ bien-faict, obligation, reconnoissance, priere, remerciement, et leurs pareils. Tout estant par effect commun entre eux, volontez, pensemens, jugemens, biens,

1. Var. : Si *uniment* ensemble.

2. Var. : *Mesme* (mot supprimé).

3. Var. : *Car* (mot supprimé).

4. Var. : Ce precepte *qui* est.

5. Var. : En l'usage *des amitez ordinaires et coutumieres*, à l'endroit desquelles il faut employer le mot qu'Aristote avoit tres-familier : « O mes amys ! il n'y a nul amy ».

6. Var. : *Comme* (mot supprimé).

Il n'est action ou imagination où je ne le trouve à dire, comme si eust-il bien fait à moy : car, de mesme qu'il me surpassoit d'une distance infinie en toute autre suffisance et vertu, aussi faisoit-il au devoir de l'amitié.

*Quis desiderio sit pudor aut modus
Tam chari capitis¹ ?*

*O misero frater adempte mihi!
Omnia tecum una perierunt gaudia nostra,
Quæ tuus in vita dulcis alebat amor.
Tu mea, tu moriens fregisti commoda, frater;
Tecum una tota est nostra sepulta anima,
Cujus ego interitu tota de mente fugavi
Hæc studia atque omnes delicias animi.
Alloquar? audiero nunquam tua verba loquentem?
Nunquam ego te, vita frater amabilior,
Aspiciam posthac? At certe semper amabo².*

Mais oyons un peu parler ce garçon de dix-huict ans³.

Parce que j'ay trouvé que cet ouvrage a esté depuis mis en lumière, et à mauvaise fin⁴, par ceux qui cherchent à troubler et changer l'estat de nostre police, sans se soucier s'ils l'amenderont, qu'ils ont meslé à d'autres escrits de leur farine, je me suis dédit de le loger icy. Et affin que la memoire de l'auteur n'en soit interessée en l'endroit de ceux qui n'ont peu connoistre de près ses opinions et ses actions, je les advise que ce subject fut traicté par luy en son enfance, par maniere d'exercitation seulement, comme sujet

1. Pourquoi avoir honte ou cesser de pleurer une tête si chère ? (HORACE, *Od.*, XXIV, 4).

2. O mon frère ! que je suis malheureux de t'avoir perdu ! Avec toi ont péri d'un coup toutes nos joies et ce charme que ta douce amitié répandait sur la vie. En mourant, frère, tu as brisé tout mon bonheur, mon âme est descendue au tombeau avec la tienne ; depuis que tu n'es plus, j'ai dit adieu à l'étude et à toutes les choses de l'intelligence. Ne pourrai-je donc plus te parler ni t'entendre ? Jamais donc plus je ne te verrai, ô frère qui m'étais plus cher que la vie ? Ah ! du moins, je t'aimerai toujours ! (CATULLE, LXVIII, 20, et LXV, 9, pour les trois derniers vers).

3. Var. : De seize ans.

4. Le traité de la Servitude volontaire avait été imprimé pour la première fois en 1578, dans le 3^e volume des *Memoires de l'estat de la France sous Charles IX.*

vulgaire et tracassé en mille endroits des livres. Je ne fay nul doute qu'il ne creust ce qu'il escrivoit, car il estoit assez consciencieux pour ne mentir pas mesmes en se jouant; et sçay d'avantage que, s'il eust eu à choisir, il eust mieux aimé estre nay à Venise qu'à Sarlat¹, et avoit raison². Mais il avoit un' autre maxime souverainement empreinte en son ame, d'obeyr et de se soubmettre tres-religieusement aux lois sous lesquelles il estoit nay. Il ne fut jamais un meilleur citoyen, ny plus affectionné au repos de sa patrie³, ny plus ennemy des remuements et nouvelletez de son temps; il eust bien plustost employé sa suffisance à les esteindre que à leur fournir dequoy les émouvoir d'avantage: il avoit son esprit moulé au patron d'autres siecles que ceux-cy. Or, en eschange de cest ouvrage serieux, j'en substitueray un autre, produit en ceste mesme saison de son aage, plus gaillard et plus enjoué. Ce sont 29 sonnets que le sieur de Poifferré, homme d'affaires et d'entendement, qui le connoissoit long temps avant moy, a retrouvé par fortune chez luy, parmy quelques autres papiers, et me les vient d'envoyer: dequoy je luy suis tres-obligé, et souhaiterois que d'autres qui detiennent plusieurs lopins de ses escrits, par-cy par-là, en fissent de mesmes⁴.

CHAPITRE XXIX⁵

Vingt et neuf sonnets d'Estienne de la Boétie.

A MADAME DE GRAMMONT

COMTESSE DE GUISSEN

Madame, je ne vous offre rien du mien, ou par ce qu'il est desjà vostre, ou pour ce que je n'y trouve rien digne de

1. Ou *Sarlat*, petite ville du Périgord où naquit La Boétie.

2. Var.: Et *avec* raison.

3. Var.: De *son pays*.

4. Var.: *Ce sont 29 sonnets*, etc. (passage supprimé).

5. Var.: Chapitre XXVIII.

Si du ruisseau de Sorgue on fait ores grand conte,
 Si a il bien esté quelquefois aussi bas.
 Voys tu le petit Loir, comme il haste le pas ?
 Comme des-jà parmy les plus grands il se conte ?
 Comme il marche hautain d'une course plus prompte
 Tout à costé du Mince, et il ne s'en plaint pas ?
 Un seul olivier d'Arne, enté au bord de Loire,
 Le faict courir plus brave et luy donne sa gloire.
 Laisse, laisse moy faire, et un jour, ma Dourdouigne,
 Si je devine bien, on te cognoistra mieux :
 Et Garonne, et le Rhone, et ces autres grands dieux
 En auront quelque envie, et possible vergoigne.

XI

Toy qui oys mes soupirs, ne me sois rigoureux
 Si mes larmes à part toutes miennes je verse,
 Si mon amour ne suit en sa douleur diverse
 Du Florentin transi les regrets languoureux,
 Ny de Catulle aussi, le folastre amoureux,
 Qui le cœur de sa dame en chatouillant luy perce,
 Ny le sçavant amour du migregeois Properce :
 Ils n'ayment pas pour moy, je n'ayme pas pour eux.
 Qui pourra sur autruy ses douleurs limiter,
 Celuy pourra d'autruy les plaintes imiter :
 Chacun sent son tourment, et sçait ce qu'il endure ;
 Chacun parla d'amour ainsi qu'il l'entendit.
 Je dis ce que mon cœur, ce que mon mal me dict.
 Que celuy ayme peu qui ayme à la mesure !

XII

Quoy ! qu'est-ce ? ô vens ! ô nues ! ô l'orage !
 A point nommé, quand d'elle m'aprochant,
 Les bois, les monts, les baisses vois tranchant¹,
 Sur moy d'aguest vous poussez votre rage.
 Ores mon cœur s'embrace d'avantage.
 Allez, allez faire peur au marchant
 Qui dans la mer les thresors va cherchant :
 Ce n'est ainsi qu'on m'abbat le courage.
 Quand j'oy les vents, leur tempeste et leurs cris,
 De leur malice en mon cœur je me ris.
 Me pensent ils pour cela faire rendre ?
 Face le ciel du pire, et l'air aussi :
 Je veux, je veux, et le declaire ainsi,
 S'il faut mourir, mourir comme Leandre.

XIII

Vous qui aimer encore ne sçavez,
 Ores m'oyant parler de mon Leandre,

1. Les baisses (les vallées), vois (je vais) tranchant (franchissant).

Ou jamais non, vous y devez apprendre,
 Si rien de bon dans le cœur vous avez.
 Il oza bien, branlant ses bras lavez,
 Armé d'amour, contre l'eau se deffendre,
 Qui pour tribut la fille voulut prendre,
 Ayant le frere et le mouton sauvez¹.
 Un soir, vaincu par les flos rigoureux,
 Voyant des-jà, ce vaillant amoureux,
 Que l'eau maistresse à son plaisir le tourne,
 Parlant aux flos, leur jecta cette voix :
 « Pardonnez moy maintenant que j'y veois,
 Et gardez moy la mort quand je retourne ».

XIV

O cœur leger ! ô courage mal seur !
 Penses-tu plus que souffrir je te puisse ?
 O bonté creuze ! ô couverte malice !
 Traître beauté, venimeuse douceur !
 Tu estois donc tousjours sœur de ta sœur ?
 Et moy, trop simple, il falloit que j'en fisse
 L'essay sur moy, et que tard j'entendis
 Ton parler double et tes chants de chasseur ?
 Depuis le jour que j'ay prins à t'aimer,
 J'eusse vaincu les vagues de la mer.
 Qu'est-ce meshuy que je pourrois attendre ?
 Comment de toy pourrois j'estre content ?
 Qui apprendra ton cœur d'estre constant,
 Puis que le mien ne le luy peut apprendre ?

XV

Ce n'est pas moy que l'on abuse ainsi :
 Qu'à quelque enfant ses ruses on employe,
 Qui n'a nul goust, qui n'entend rien qu'il oye :
 Je sçay aymer, je sçay hayr aussi.
 Contente toy de m'avoir jusqu'icy
 Fermé les yeux, il est temps que j'y voye,
 Et que mes-huy las et honteux je soye
 D'avoir mal mis mon temps et mon soucy.
 Oserois tu, m'ayant ainsi traicté,
 Parler à moy jamais de fermeté ?
 Tu prens plaisir à ma douleur extreme ;
 Tu me deffends de sentir mon tourment,
 Et si veux bien que je meure en t'aimant.
 Si je ne sens, comment veux tu que j'ayme ?

1. Allusion à la fable d'Hellé et de son frère Phryxus, qui voulurent traverser la mer sur le dos du bélier à la toison d'or. Phryxus et le bélier se sauvèrent, mais Hellé périt dans les flots.

XXVIII

Si contre amour je n'ay autre deffence,
 Je m'en plaindray, mes vers le maudiront,
 Et après moy les roches rediront
 Le tort qu'il faict à ma dure constance.
 Puis que de luy j'endure cette offence,
 Au moins tout haut mes rithmes le diront,
 Et nos neveux, alors qu'ils me liront,
 En l'outrageant m'en feront la vengeance.
 Ayant perdu tont l'aise que j'avois,
 Ce sera peu que de perdre ma voix.
 S'on sçait l'aigreur de mon triste soucy,
 Et fut celuy qui m'a faict cette playe,
 Il en aura, pour si dur cœur qu'il aye,
 Quelque pitié, mais non pas de mercy.

XXIX

Jà reluisoit la benoiste journée
 Que la nature au monde te devoit,
 Quand des thresors qu'elle te reservoit
 Sa grande clef te fut abandonnée.
 Tu prins la grace à toy seule ordonnée ;
 Tu pillas tant de beautez qu'elle avoit,
 Tant qu'elle, fiere, alors qu'elle te veoit,
 En est par fois elle mesme estonnée.
 Ta main de prendre enfin se contenta ;
 Mais la nature encor te presenta,
 Pour t'enrichir, cette terre où nous sommes.
 Tu n'en prins rien, mais en toy tu t'en ris,
 Te sentant bien en avoir assez pris
 Pour estre icy royne du cœur des hommes.

CHAPITRE XXX ¹*De la Moderation.*

Comme si nous avions l'attouchement infect, nous corrompons par nostre maniement les choses qui d'elles mesmes sont belles et bonnes. Nous pouvons saisir la vertu de façon qu'elle en deviendra vicieuse, comme il advient quand nous l'embrassons d'un desir trop aspre et trop violent ². Ceux

1. Var. : Chapitre XXIX.

2. Var. : De façon qu'elle en deviendra vicieuse, si nous l'embrassons d'un desir trop aspre et violent.

qui disent qu'il n'y a jamais d'excès en la vertu, d'autant que ce n'est plus vertu si l'excès y est, ils se jouent de la subtilité des parolles ¹.

*Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,
Ultra quam satis est virtutem si petat ipsam².*

C'est une subtile consideration de la philosophie. On peut et trop aimer la vertu, et se porter immoderément³ en une action juste et vertueuse⁴. A ce biaiz se peut accommoder la parolle divine⁵ : « Ne soyez pas plus sages qu'il ne faut, mais soyez sobrement sages⁶ ».

L'amitié que nous portons à nos femmes, elle est tres-

1. Var. : Si l'excès y est, *se jouent des paroles*.

2. Le sage peut être appelé insensé, le juste injuste, si les bornes de la vertu sont outrepassées. (HORACE, *Epist.*, I, VI, 15).

3. Var. : Et se porter *excessivement*.

4. Var. : *Et vertueuse* (mots supprimés).

5. Var. : A ce biaiz *s'accommode la voix* divine.

6. Var. : J'ay veu tel grand (4) blesser la reputation de sa religion pour se montrer religieux outre tout exemple des hommes de sa sorte. J'ayme des natures temperées et moyennes. L'immoderation vers le bien mesme, si elle ne m'offense, elle m'estonne et me met en peine de la baptizer. Ny la mere de Pausanias qui donna la premiere instruction et porta la premiere pierre à la mort de son fils, ny le dictateur Posthumius qui feist mourir le sien, que l'ardeur de jeunesse avoit heureusement poussé sur les ennemis un peu avant son reng, ne me semble si juste comme estrange; et n'ayme ny à conseiller ny à suivre une vertu si sauvage et si chere. L'archer qui outre passe le blanc faut comme celuy qui n'y arrive pas; et les yeux me troublent à monter à coup vers une grande lumiere également comme à devaller à l'ombre. Calliclez, en Platon, dit l'extremité de la philosophie estre domageable, et conseille de ne s'y enfoncer outre les bornes du profit; que, prinse avec moderation, elle est plaisante et commode, mais qu'en fin elle rend un homme sauvage et vicieux, desdaigneux des religions et loix communes, ennemy de la conversation civile, ennemy des voluptez humaines, incapable de toute administration politique, et de secourir autruy et de se secourir soy-mesme, propre à estre impunement souffletté. Il dict vray: car, en son excès, elle esclave nostre naturelle franchise et nous desvoye, par une importune subtilité, du beau et plain chemin que nature nous trace.

(4) Henri III vraisemblablement, qui, par des retours de conscience, alliait à des débauches sans nom les pratiques de la religion la plus outrée.

descouvertes en nostre aage, pures encore et vierges au pris des nostres, l'usage en est aucunement receu par tout : toutes leurs idoles s'abreuvent de sang humain, non sans divers exemples d'horrible cruauté. On les brule vifs, et demy rotis on les retire du brasier pour leur arracher le cœur et les entrailles. A d'autres, voire aux femmes, on les escorche vives, et de leur peau ainsi sanglante en revest on et masque d'autres. Et non moins d'exemples de constance et resolution : car ces pauvres gens sacrificables, vieillars, femmes, enfans, vont, quelques jours avant, questant eux mesmes les aumosnes pour l'offrande de leur sacrifice, et se presentent à la boucherie chantans et dançans avec les assistans.

Les ambassadeurs du roy de Mexico, faisant entendre à Fernand Cortez la grandeur de leur maistre, après luy avoir dict qu'il avoit trente vassaux, desquels chacun pouvoit assembler cent mille combatans, et qu'il se tenoit en la plus belle et forte ville qui fust sous le ciel, luy adjousterent qu'il avoit à sacrifier aux dieux cinquante mille hommes par an. De vray, ils disent qu'il nourrissoit la guerre avec certains grands peuples voisins, non seulement pour l'exercice de la jeunesse du païs, mais principalement pour avoir dequoy fournir à ses sacrifices par des prisonniers de guerre. Ailleurs, en certain bourg, pour la bien venue dudit Cortez, ils sacrifierent cinquante hommes tout à la fois. Je diray encore ce compte : aucuns de ces peuples, ayants esté batuz par luy, envoyerent le recognoistre et rechercher d'amitié ; les messagers lui presenterent trois sortes de presens, en cette maniere : « Seigneur, voylà cinq esclaves ; si tu es un dieu fier, qui te paisses de chair et de sang, mange les, et nous t'en amerrons d'avantage ; si tu es un dieu debonnaire, voylà de l'encens et des plumes ; si tu es homme, prends les oiseaux et les fruicts que voicy ».

CHAPITRE XXXI¹*Des Cannibales.*

Quand le roy Pyrrhus passa en Italie, après qu'il eut reconneu l'ordonnance de l'armée que les Romains luy envoioient au devant : « Je ne sçay, dit-il, quels barbares sont ceux-cy (car les Grecs appelloyent toutes les nations estrangieres barbares²), mais la disposition de cette armée que je voy n'est aucunement barbare ». Autant en dirent les Grecs de celle que Flaminius fit passer en leur païs³. Voylà comment il se faut garder de s'atacher aux opinions vulgaires, et faut juger les choses par la voye de la raison, non de la voix commune⁴.

J'ay eu longtems avec moy un homme qui avoit demeuré dix ou douze ans en cest autre monde qui a esté decouvert, en nostre siecle, en l'endroit où Vilegaignon print terre⁵, qu'il surnomma *la France Antartique*. Cette decouverte d'un païs infini de terre ferme⁶ semble de grande consideration. Je ne sçay si je me puis respondre que il ne s'en face à l'advenir quelqu'autre, tant de grands personnages⁷ ayans esté trompez en cette-cy. J'ay peur que nous avons les yeux plus grands que le ventre, comme on dict, et le dit on de ceux ausquels l'appetit et la faim font plus desirer de viande qu'ils n'en peuvent empocher. Je crains aussi que nous avons beaucoup plus de curiosité que nous n'avons de capacité : nous embrassons tout, mais je crains que nous n'estreignons rien que du vent⁸.

1. Var. : Chapitre XXX.

2. Var. : Appelloyent *ainsi* toutes les nations estrangieres.

3. Var. : Et Philippus, voyant d'un tertre l'ordre et distribution du camp romain, en son royaume, sous Publius Sulpicius Galba.

4. Var. : Et *les* faut juger par la voye de la raison, non *par* la voix commune.

5. Au Brésil en 1557.

6. Var. : *De terre ferme* (mots supprimés).

7. Var. : Tant de *personnages plus grands que nous*.

8. Var. : J'ay peur que nous *avons* les yeux plus grands que le ventre *et plus de curiosité* que nous n'avons de capacité ; nous embrassons tout, mais *nous n'estreignons* que du vent.

Platon¹ introduit Solon racontant avoir appris de prestres² de la ville de Saïs en Ægypte, que jadis et avant le deluge il y avoit une grande isle, nommée *Athlantide*, droict à la bouche du destroit de Gibraltar, qui tenoit plus de païs que l'Afrique et l'Asie toutes deux ensemble, et que les roys de cette contrée là, qui ne possedoient pas seulement cette isle, mais s'estoyent estendus dans la terre ferme si avant qu'ils tenoyent de la largeur d'Afrique jusques en Ægypte, et de la longueur de l'Europe jusques en la Toscane, entreprendrent d'enjamber jusques sur l'Asie, et subjuguier toutes les nations qui bordent la mer Mediterranée jusques au golfe de la mer Majour³; et pour cet effect traverserent les Espaignes, la Gaule, l'Italie, jusques en la Grece, où les Atheniens les soustindrent: mais que, quelque temps après, et les Atheniens et eux et leur isle furent engloutis par le deluge. Il est bien vray-semblable que cet extreme ravage d'eaux ait faict des changemens estranges aux habitations de la terre, comme on tient que la mer a retranché la Sycile d'avec l'Italie:

*Hæc loca, vi quondam et vasta convulsa ruina,
Dissiluisse ferunt, cum protinus utraque tellus
Una foret⁴;*

Chipre d'avec la Surie, l'isle de Negrepont de la terre ferme de la Beoce; et joint ailleurs les terres qui estoyent divisées, comblant de limon et de sable les fossez d'entre-deux:

*Sterilisque diu palus aptaque remis
Vicinas urbes alit, et grave sentit aratrum⁵.*

1. Dans le *Timéc.*

2. Var. : *Des prestres.*

3. La mer Noire.

4. On dit que ces pays, qui ne formaient autrefois qu'un seul continent, ont été violemment séparés par la force des eaux. (VINGILÉ, *En.*, III, 444).

5. Et un marais, longtemps stérile et battu de la rame, nourrit aujourd'hui les villes voisines et connaît la charrue féconde du laboureur. (HORACE, *Art. poét.*, 65).

Mais il n'y a pas grande apparence que cette isle soit ce monde nouveau que nous venons de découvrir : car elle touchoit quasi l'Espagne, et ce seroit un effect incroyable d'inondation de l'en avoir reculée, comme elle est, de plus de douze cens lieuës ; outre ce que les navigations des modernes ont des-jà presque descouvert que ce n'est point une isle, ains terre ferme et continent avec l'Inde orientale d'un costé, et avec les terres qui sont soubs les deux poles d'autre part ; ou, si elle en est separée, que c'est d'un si petit destroit et intervalle qu'elle ne merite pas d'estre nommée isle pour cela.

Il semble qu'il y aye des mouvemens maladifs et fievreux¹ en ces grands corps, comme aux nostres. Quand je considere l'impression que ma riviere de Dordogne faict de mon temps vers la rive droicte de sa descente, et qu'en vingt ans elle a tant gagné, et desrobé le fondement à plusieurs bastimens, je vois bien que c'est une agitation extraordinaire : car, si elle fust tousjours allée ce train, ou deust aller à l'advenir, la figure du monde seroit renversée. Mais il leur prend des changements : tantost elles s'espencent d'un costé, tantost d'un autre ; tantost elles se contiennent. Je ne parle pas des soudaines inondations de quoy nous manions les causes. En Medoc, le long de la mer, mon frere, sieur d'Arsac, voit une siene terre ensevelie soubs les sables que la mer vomit devant elle ; le feste d'aucuns bastimens paroist encore ; ses rentes et domaines se sont eschangez en pasquages bien maigres. Les habitans disent que depuis quelque temps la mer se pousse si fort vers eux qu'ils ont perdu quatre lieuës de terre, et marche ainsi² : ces sables sont ses fourriers³.

L'autre tesmoignage de l'antiquité, auquel on veut rapporter cette descouverte, est dans Aristote, au moins si ce

1. Var. : Il semble qu'il y aye des mouvemens *naturels les uns, les autres fievreux.*

2. Var. : *Et marche ainsi* (mots supprimés).

3. Var. : *Et voyons de grandes montjoies d'arenes mouvantes qui marchent une demie lieuë devant elle et gagnent païs.*

tout estouffée. Si est-ce que, par tout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises.

*Et veniunt ederae sponte sua melius,
Surgit et in solis formosior arbutus antris,
Et volucres nulla dulcius arte canunt* ¹.

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter le nid du moindre oyselet, sa contexture, sa beauté et l'utilité de son usage, non pas la tissure de la chetive et vile araignée ².

Ces nations me semblent donc ainsi barbares, pour avoir reçu fort peu de façon de l'esprit humain, et estre encore fort voisines de leur naïveté originelle. Les loix naturelles leur commandent encores, fort peu abastardies par les nostres; mais c'est en telle pureté qu'il me prend quelque fois desplaisir dequoy la cognoissance n'en soit venuë plutost, du temps qu'il y avoit des hommes qui en eussent sceu mieux juger que nous. Il me desplaît que Licurgus et Platon ne l'ayent eüe; car il me semble que ce que nous voyons par experience en ces nations là surpasse non seulement toutes les peintures dequoy la poësie a embelly l'age doré, et toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes, mais encore la conception et le desir mesme de la philosophie. Ils n'ont peu imaginer une naïveté si pure et simple, comme nous la voyons par experience; ny n'ont peu croire que nostre société se peut maintenir avec si peu d'artifice et de soudeure humaine. C'est une nation, diroy je à Platon, en laquelle il n'y a aucune espece de trafique, nulle cognoissance de lettres, nulle science de nombres, nul nom de magistrat, ni de superio-

1. Le lierre n'en vient que mieux sans culture, l'arbousier ne croît jamais plus beau que dans les antres solitaires, et le chant des oiseaux, pour être naturel, n'en est que plus doux. (PROPERCE, l. II, 10).

2. Var.: Non pas la tissure de la chetive araignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites ou par la nature ou par la fortune ou par l'art, les plus grandes et plus belles par l'une ou l'autre des deux premières, les moindres et imparfaites par la dernière.

rité politique, nul goust¹ de service, de richesse ou de pauvreté, nuls contrats, nulles successions, nuls partages, nulles occupations qu'oytives, nul respect de parenté que commun, nuls vestemens, nulle agriculture, nul metal, nul usage de vin ou de bled. Les paroles mesmes qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la detraction, le pardon, inouies. Combien trouveroit il la republique qu'il a imaginée, esloignée de cette perfection!

*Hos natura modos primum dedit*².

Au demeurant, ils vivent en une contrée de païs tresplaisante et bien temperée : de façon qu'à ce que m'ont dit mes tesmoins, il est rare d'y voir un homme malade; et m'ont assuré n'en y avoir veu aucun tremblant, chassieux, edenté, ou courbé de vieillesse. Ils sont assis le long de la mer, et fermez du costé de la terre de grandes et hautes montaignes, ayant, entre-deux, cent lieuës ou environ d'estendue en large. Ils ont grande abondance de poisson et de chairs qui n'ont aucune ressemblance aux nostres, et les mangent sans autre artifice que de les cuire. Le premier qui y mena un cheval, qui les avoit pratiquez³ à plusieurs autres voyages, il⁴ leur fit tant d'horreur en cette assiete qu'ils le tuerent à coups de traict, avant que le pouvoir reconnoistre. Leurs bastimens sont fort longs, et capables de deux ou trois cents ames, estoffez d'escorse de grands arbres, tenans à terre par un bout et se soustenans et appuyans l'un contre l'autre par le feste, à la mode d'aucunes de noz granges, desquelles la couverture pend jusques à terre, et sert de flanq et de paroy⁵. Ils ont du bois si dur et si ferme⁶ qu'ils en coupent et en font leurs espées et des

1. Var.: Nul usage.

2. Telles sont les premières lois de la nature. (VIRGILE, *Géorg.*, I^{er} 29).

3. Var.: *Quoy qu'il les eust pratiquez.*

4. Var.: *Il* (mot supprimé).

5. Var.: *Et de paroy* (mots supprimés).

6. Var.: *Et si ferme* (mots supprimés).

fondement parmi eux que la seule jalousie de la vertu. Ils ne sont pas en debat de la conquête de nouvelles terres, car ils jouyssent encore de cette uberté naturelle qui les fournit sans travail et sans peine de toutes choses necessaires, en telle abondance qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites. Ils sont encore en cet heureux point de ne desirer qu'autant que leurs necessitez naturelles leur ordonnent ; tout ce qui est au delà est superflu pour eux. Ils s'entr'appellent generalement, ceux de mesme aage, freres ; enfans, ceux qui sont au dessous ; et les vieillards sont peres à tous les autres. Ceux-cy laissent à leurs heritiers en commun cette pleine possession de biens par indivis, sans autre titre que celuy tout pur que nature donne à ses creatures, les produisant au monde. Si leurs voisins passent les montaignes pour les venir assaillir, et qu'ils emportent la victoire sur eux, l'acquest du victorieux, c'est la gloire, et l'avantage d'estre demeuré maistre en valeur et en vertu : car autrement ils n'ont que faire des biens des vaincus, et s'en retournent à leur pays, où ils n'ont faute de nulle chose necessaire, ny faute encore de ceste grande partie, de sçavoir heureusement jouyr de leur condition et s'en contenter. Autant en font ceux-cy à leur tour : ils ne demandent à leurs prisonniers autre rançon que la confession et reconnaissance d'estre vaincus ; mais il ne s'en trouve pas un en tout un siecle qui n'ayme mieux la mort que de relascher, ny par contenance, ny de parole, un seul point d'une grandeur de courage invincible ; il ne s'en void aucun qui n'ayme mieux estre tué et mangé que de requerir seulement de ne l'estre pas. Ils les traictent en toute liberté, et leur fournissent de toutes les commoditez dequoy ils se peuvent adviser² affin que la vie leur soit d'autant plus chere ; et les entretiennent communément des menasses de leur mort future, des tourmens qu'ils y auront à souffrir, des apprests qu'on dresse pour cet effect, du detranchement de leurs

1. Var. : *D'aucune.*

2. Var. : *Et leur fournissent, etc. (mots supprimés).*

membres, et du festin qui se fera à leurs despens. Tout cela se fait pour cette seule fin d'arracher de leur bouche quelque parole molle ou rabaissée, ou de leur donner envie de s'enfuyr, pour gagner cet avantage de les avoir espou-vantez, et d'avoir fait force à leur vertu et leur constance ¹.

Car aussi, à le bien prendre, c'est en ce seul point que consiste la vraie et solide victoire; tous les autres avantages que nous gagnons sur nos ennemis, ce sont avantages empruntez, ils ne sont pas nostres²: c'est la qualité d'un portefaix, non de la vertu, d'avoir les bras et les jambes plus roides; c'est une qualité morte et corporelle que la disposition; c'est un coup de la fortune de faire broncher nostre ennemy, et de luy faire siller les yeux³ par la lumiere du soleil; c'est un tour d'art et de science, et qui peut tomber en une personne lasche et de neant, d'estre suffisant à l'escrime. L'estimation et le pris d'un homme consiste au cœur et en la volonté, c'est là où gist son vray honneur; la vaillance, c'est la fermeté non pas des jambes et des bras, mais du courage et de l'ame; elle ne consiste pas en la valeur de nostre cheval, ny de nos armes, mais en la nostre. Celuy qui tombe obstiné en son courage⁴; qui, pour quelque dangier de la mort voisine, ne relasche aucun point de sa constance et assurance⁵; qui regarde encores, en rendant

1. Var.: Et d'avoir fait force à leur constance.

2. Var.: C'est en ce seul point que consiste la vraie victoire:

Victoria nulla est

Quam quæ confessos animo quoque subjugata hostes (1).

Les Hongres, tres-belliqueux combattants, ne poursuivoient jadis leur pointe outre avoir rendu l'ennemy à leur mercy: car, en ayant arraché cette confession, ils le laissoyent aller sans offense, sans rançon, sauf, pour le plus, d'en tirer parole de ne s'armer dès lors en avant contre eux. *Assez d'avantages gagnons nous sur nos ennemis, qui sont avantages empruntez, non pas nostres.*

3. Var.: Et de luy esblouyr les yeux.

4. Var.: *Si succiderit, de genu pugnata* (2).

5. Var.: Aucun point de son assurance.

(1) Il n'y a de véritable victoire que celle qui force l'ennemi à s'avouer vaincu. (CLAUDIEN, *de Sexto Consulatu Honorii*, v. 248).

(2) S'il tombe, il combat à genoux. (SÉNÈQUE, *de Providentia*, c. 2).

donne credit, et puis, n'estant point subjectes à nos discours ordinaires, elles nous ostent le moyen de les combattre : d'où il advient¹ qu'il n'est rien creu si fermement que ce qu'on sçait le moins, ny gens si assurez que ceux qui nous content des fables, comme alchimistes, prognostiqueurs, judiciaires, chiromantiens, medecins, *id genus omne*². Ausquels je joindrois volontiers, si j'osois, un tas de gens, interpretes et contrerolleurs ordinaires des dessains de Dieu, faisans estat de trouver les causes de chaque accident, et de veoir dans les secrets de la volonté divine les motifs incomprehensibles de ses operations³; et quoy que la variété et discordance continuelle des evenemens les rejette de coin en coin et d'orient en occident, ils ne laissent de suivre pourtant leur esteuf, et de mesme creon peindre le blanc et le noir.

En une nation indienne, il y a cette louable observance : quand il leur mes-advient en quelque rencontre ou bataille, ils en demandent publiquement pardon au soleil, qui est leur dieu, comme d'une action injuste, raportant leur heur ou malheur à la raison divine, et luy submettant leur jugement et discours.

Suffit à un chrestien croire toutes choses venir de Dieu, les recevoir avec reconnoissance de sa divine et inscrutable sapience, pourtant les prendre en bonne part, en quelque visage qu'elles luy soient envoyées. Mais je trouve mauvais ce que je voy en usage, de chercher à fermir et appuyer nostre religion par le bon-heur et prosperité⁴ de nos entreprises. Nostre creance a assez d'autres fondemens, sans l'autoriser par les evenemens : car, le peuple accoustumé à ces

1. Var.: Elles nous ostent le moyen de les combattre. A cette cause, dit Platon, est-il bien plus aisé de satisfaire, parlant de la nature des dieux, que de la nature des hommes, parce que l'ignorance des auditeurs preste une belle et large carriere et toute liberté au manquement d'une matiere cachée. *Il advient de là* qu'il n'est rien creu...

2. Et tous les gens de cette espèce. (HORACE, *Sat.*, 1, II, 2).

3. Var.: De ses œuvres.

4. Var.: Et appuyer nostre religion par la prosperité.

argumens plausibles et proprement de son goust, il est d'angier, quand les evenemens viennent à leur tour contraires et desavantageux, qu'il en esbranle sa foy : comme aux guerres où nous sommes pour la religion, ceux qui eurent l'avantage au rencontre de la Rochelabeille, faisans grand feste de cet accident, et se servans de cette fortune pour certaine approbation de leur party ; quand ils viennent après à excuser leurs defortunes de Mont-contour et de Jarnac sur ce que ce sont verges et chastiemens paternels, s'ils n'ont un peuple du tout à leur mercy, ils luy font assez aisément sentir que c'est prendre d'un sac deux mouldures, et de mesme bouche souffler le chaud et le froid¹. Il vaudroit mieux l'entretenir des vrayx fondemens de la verité. C'est une belle bataille navale qui s'est gaignée ces mois passez contre les Turcs, sous la conduite de don Joan d'Austria² ; mais il a bien pleu à Dieu en faire autres fois voir d'autres telles à nos despens. Somme, il est mal-aysé de ramener les choses divines à nostre balance, qu'elles n'y souffrent du deschet. Et qui voudroit rendre raison de ce que Arrius et Leon son papé, chefs principaux de cette heresie, moururent en divers temps de mors si pareilles et si estranges (car retirez de la dispute par douleur de ventre à la garde-robe, tous deux y rendirent subitement l'ame³), et exagérer cette vengeance divine par la circonstance du lieu, y pourroit bien encore adjouster la mort de Heliogabalus, qui fut aussi tué en un retraict. Mais quoi ! Irenée se trouve engagé en mesme fortune⁴. Il se faut contenter de la lumiere qu'il

1. Le 25 juin 1589, l'armée catholique subit un échec partiel à La Roche-l'Abeille, après avoir été victorieuse le mois précédent à Jarnac et lorsqu'au mois d'octobre suivant elle devait gagner la bataille de Moncontour.

2. Le 7 octobre 1571, les Turcs perdirent une grande bataille navale dans le golfe de Lépante contre les flottes combinées de l'Espagne, de Venise et du Pape.

3. ATHANASE, *Epist. ad Scrapionem*, et ÉPIPHANE, *de Morte Arii*, rapportent ainsi la mort d'Arius.

4. Var. : Dieu nous voulant apprendre que les bons ont autre chose à esperer et les mauvais autre chose à craindre que les fortunes ou infortunes de ce monde, il les manie et applique selon sa disposi-

chet emprunte de quelqu'autheur, que le roy Robert, assiegeant une ville, et s'estant desrobé du siege pour aller à Orleans solemnizer la festé de saint Aignan, comme il estoit en devotion, sur certain point de la messe, les murailles de la ville assiegée s'en allerent sans aucun effort en ruine. Elle fit tout à contre-poil en nos guerres de Milan : car le capitaine Rense assiegeant pour nous la ville d'Eronne, et ayant fait mettre la mine sous un grand pan de mur, et le mur en estant brusquement enlevé hors de terre recheut toutes-fois tout empanné ¹, si droit dans son fondement que les assiegez n'en vusirent pas moins.

Quelquefois elle fait la medecine : Jason Phereus, estant abandonné des medecins pour une apostume ² qu'il avoit dans la poitrine, ayant envie de s'en défaire, au moins par la mort, se jetta en une bataille à corps perdu dans la presse des ennemis, où il fut blessé à travers le corps, si à point que son apostume ³ en creva, et guerit. Surpassa elle pas Protogenes en la science de son art ? cettuy-cy estoit peintre, et ayant parfaict ⁴ l'image d'un chien las et recreu, à son contentement en toutes les autres parties, mais ne pouvant représenter à son gré l'escume et la bave, despité contre sa besongne, prit son esponge, et, comme elle estoit abreuvée de diverses peintures, la jetta contre pour tout effacer : la fortune porta tout à point ⁵ le coup à l'endroit de la bouche du chien, et y parfournit ce à quoy l'art n'avoit pu atteindre. N'adresse elle pas quelquefois nos conseils et les corrige ? Isabel, royne d'Angleterre, ayant à repasser de Zelande en son royaume, avec une armée en faveur de son

1. Tout *empanné* (1588), tout *empenné* (1595). C'est-à-dire, « tout d'une pièce, perpendiculairement, comme une flèche empennée ». *Empenné* ne doit pas être considéré comme une variante de *empanné* ; c'est le même mot orthographié différemment. A nasal était fréquemment pris pour *e*, et réciproquement au xvi^e siècle.

2. Var. : *Aposteme*.

3. Var. : *Aposteme*.

4. Var. : Surpassa elle pas le peintre Protogenes en la science de son art ? Cettuy-cy, *ayant parfaict*.

5. Var. : Tout à *propos*.

filz contre son mary, estoit perdue si elle fust arrivée au port qu'elle avoit projeté, y estant attendue par ses ennemis; mais la fortune la jetta contre son vouloir ailleurs, où elle print terre en toute seurté. Et cet ancien qui, ruant la pierre à un chien, en assena et tua sa marastre, eut il pas raison de prononcer ce vers :

Τουτόμακρον ἡμῶν καλλίως βουλευέται¹;

La fortune a meilleur advis que nous².

Pour la fin, en ce faict icy se descouvre il pas une bien expresse application de sa faveur, de bonté et pieté singulière? Ignatius pere et filz, proscripts par les triumvirs à Romme, se resolurent à ce genereux office de rendre leurs vies entre les mains l'un de l'autre, et en frustrer la cruauté des tyrans. Ils se coururent sus, l'espée au poing; elle en dressa les pointes et en fit deux coups esgallement mortels, et donna à l'honneur d'une si belle amitié, qu'ils eussent justement la force de retirer encore des playes leurs bras sanglants et armés, pour s'entrembrasser en cet estat d'une si forte estrainte que les bourreaux coupèrent³ ensemble leurs

1. Vers de MÉNANDRE, que Montaigne traduit après l'avoir cité.

2. Var.: Icetes avoit prattiqué deux soldats pour tuer Timoleon, sejournant à Adrane en la Sicile. Ils prindrent heure, sur le point qu'il feroit quelque sacrifice; et se meslans parmy la multitude, comme ils se guignoyent l'un l'autre que l'occasion estoit propre à leur besoigne, voicy un tiers qui, d'un grand coup d'espée, en assena l'un par la teste et le rue mort par terre, et s'enfuit. Le compaignon, se tenant pour descouvert et perdu, recourut à l'autel, requerant franchise avec promesse de dire toute la verité. Ainsi qu'il faisoit le compte de la conjuration, voicy le tiers qui avoit esté attrapé, lequel, comme meurtrier, le peuple pousse et saboule au travers la presse vers Timoleon et les plus apparens de l'assemblée. Là il crie mercy et dit avoir justement tué l'assassin de son pere, verifiant sur le champ, par des tesmoings que son bon sort luy fournit tout à propos, qu'en la ville des Leontins son pere, de vray, avoit esté tué par celuy sur lequel il s'estoit vengé. On luy ordonna dix mines attiques pour avoir eu cet heur, prenant raison de la mort de son pere, de retirer de mort le pere commun des Siciliens. Cette fortune surpasse en reglement les regles de l'humaine prudence.

3. Var.: *Couperent.*

nostre¹, qui est à la verité un² des plus grands princes de nostre siecle, ne porte jamais gans, ny ne change, pour hyver et temps qu'il face, le mesme bonnet qu'il porte au couvert. Comme je ne puis souffrir d'aller desboutonné et destaché, les laboureurs de mon voisinage se sentiroient entravez de l'estre. Varro dict³ que, quand on ordonna que nous tinsions la teste decouverte en presence des dieux ou du magistrat, on le fit plus pour nostre santé, et nous fermer contre les injures du temps, que pour compte de la reverence. Et puis que nous sommes sur le froid, et François accoustumez à nous biguarrer (non pas moy, car je ne m'habille guiere que de noir ou de blanc, à l'imitation de mon pere), adjoustons, d'une autre piece, que le capitaine Martin du Bellay dict⁴, au voyage de Luxembourg, avoir veu les gelées si aspres que le vin de la munition se coupoit à coups de hache et de coignée, se debitoit aux soldats par poix, et qu'ils l'emportoient dans des paniers. Et Ovide, à deux doigts prez⁵ :

*Nudaque consistunt, formam servantia testæ,
Vina; nec hausta meri, sed data frusta, bibunt⁶.*

Les gelées sont si aspres en l'embouchure des Palus Mæotides, qu'en la mesme place où le lieutenant de Mithridates avoit livré bataille aux ennemis à pied sec et les y avoit desfaits, l'esté venu il y gagna contre eux encore une bataille navale⁷.

1. Les Polonais choisirent Etienne Bathory après le duc d'Anjou, qui était retourné en France pour y régner sous le nom de Henri III, en 1574.

2. Var.: *L'un.*

3. Var.: Varro *tient.*

4. Var.: Que le capitaine Martin du Bellay *recite.*

5. Var.: *A deux doigts prez* (mots supprimés).

6. Le vin gelé conserve la forme du vase qui le contenait; on ne le boit pas liquide, la distribution en est faite par morceaux. (OVIDE, *Trist.*, III, 40, 23).

7. Var.: Les Romains souffrirent grand desavantage, au combat qu'ils eurent contre les Carthaginois près de Plaisance, de ce qu'ils allerent à la charge, le sang figé et les membres contreints de froid :

Sur le subject de vestir, le roy de la Mexique changeoit quatre fois par jour d'accoustremens, jamais ne les reite-roit, employant sa desferre à ses continuelles liberalitez et recompenses; comme aussi jamais¹ ny pot, ny plat, ny utensile de sa cuisine et de sa table, ne luy estoient servis à deux fois.

CHAPITRE XXXVII²*Du jeune Caton.*

Je n'ay point cette erreur commune de juger d'autruy selon moy, et de rapporter la condition des autres hommes à la mienne. Je croy aysément d'autruy beaucoup de choses où mes forces ne peuvent attaindre. La foiblesse que je sens en moy n'altere aucunement les opinions que je dois avoir de la vertu et valeur de ceux qui le meritent³. Rampant au

là où Hannibal avoit fait espandre du feu par tout son ost pour eschauffer ses soldats, et distribuer de l'huyile par les bandes, afin que s'oignants ils rendissent leurs nerfs plus souples et desgourdis, et encroustassent les pores contre les coups de l'air et du vent gelé qui couroit lors. La retraite des Grecs, de Babylone en leur pais, est fameuse des difficultez et mesaises qu'ils eurent à surmonter. Cette cy en fut, qu'accueillis aux montaignes d'Armenie d'un horrible ravage de neiges, ils en perdirent la cognoissance du pais et des chemins; et, en estans assiegés tout court, furent un jour et une nuit sans boire et sans manger, la plus part de leurs bestes mortes, d'entre eux plusieurs morts, plusieurs aveugles du coup du gresil et lueur de la neige, plusieurs estropiés par les extremitéz, plusieurs roides, transis et immobiles de froid, ayants encore le sens entier. Alexandre vit une nation en laquelle on enterre les arbres fruiltiers en hyver pour les defendre de la gelée; et nous en pouvons aussi voir.

1. Var.: *Jamais* (mot supprimé).

2. Var.: Chapitre XXXVI.

3. Var.: Je n'ay point cette erreur commune de juger d'un autre selon que je suis : j'en croy aysément des choses diverses à moy. Pour me sentir engagé à une forme, je n'y oblige pas le monde, comme chacun sait, et croy et conçoÿ mille contraires façons de vie, et, au rebours du commun, reçoÿ plus facilement la difference que la ressemblance en nous. Je descharge, tant qu'on veut, un autre

CHAPITRE XXXVIII¹

Comme nous pleurons et rions d'une mesme chose.

Quand nous rencontrons dans les histoires qu'Antigonus sceut tres-mauvais gré à son fils de luy avoir présenté la teste du roy Pyrrhus son ennemy, qui venoit sur l'heure mesme d'estre tué combatant contre luy, et que l'ayant veuë il se print bien fort à pleurer; et que le duc René de Lorraine pleura² aussi la mort du duc Charles de Bourgoigne³ qu'il venoit de deffaire, et en porta le deuil en son enterrement; et que, en la bataille d'Auroy⁴ que le comte de Montfort gagna contre Charles de Blois, sa partie pour le duché de Bretagne, le victorieux, rencontrant le corps de son ennemy trespasé, en mena grand deuil, il ne faut pas s'escrier soudain :

Et cosi aven che l'animo ciascuna
Sua passion sotto el contrario manto
Ricopre, con la visita hor' chiara hor' bruna⁵.

Quand on presenta à Cæsar la teste de Pompeius, les histoires disent qu'il en destourna sa veuë comme d'un vilain et mal plaisant spectacle. Il y avoit eu entr'eux une si longue intelligence et société au maniement des affaires publiques, tant de communauté de fortunes, tant d'offices reciproques et d'alliance, qu'il ne faut pas croire que cette contenance fust toute fausse et contrefaite, comme estime cet autre :

1. Var. : Chapitre XXXVII.

2. Var. : *Pleingnit*.

3. Tué devant Nancy en 1477.

4. Ou d'*Auray*, près de Vannes. Cette bataille fut livrée sous Charles V, en 1364.

5. Ainsi l'âme couvre ses passions d'un masque, triste sous un visage gai, gai sous un visage triste. (PÉTRARQUE, fol. 23).

Tutumque putavit

*Jam bonus esse socer ; lachrimas non sponte cadentes
Effudit, gemitusque expressit pectore læto¹.*

Car, bien que, à la vérité, la plupart de nos actions ne soient que masque et fard, et qu'il puisse quelquefois estre vray,

Hæredis fletus sub persona risus est²,

si est-ce qu'au jugement de ces accidens il faut considerer comme nos ames se trouvent souvent agitées de diverses passions. Et tout ainsi qu'en nos corps ils disent qu'il y a une assemblée de diverses humeurs, desquelles celle-là est maistresse qui commande le plus ordinairement en nous, selon nos complexions; aussi, en nos ames³, bien qu'il y ait divers mouvemens qui l'agitent, si faut-il qu'il y en ait un à qui le champ demeure. Mais ce n'est pas avec si entier avantage que, pour la volubilité et souplesse de nostre ame, les plus foibles par occasion ne regaignent encor la place et ne facent une courte charge à leur tour. D'où nous voyons non seulement aux enfans⁴, qui vont tout naïvement après la nature, pleurer et rire souvent de mesme chose; mais nul d'entre nous ne se peut vanter, quelque voyage qu'il face à son souhait, que encore au départir de sa famille et de ses amis il ne se sente frissonner le courage; et si les larmes ne luy en eschappent tout à fait, au moins met-il le pied à l'estrieu⁵ d'un visage morne et contristé. Et quelque gentille flamme qui eschaufe le cœur des filles bien nées, encore les despend on à force du col de leurs meres pour les rendre à leur espous, quoy que die ce bon compaignon :

1 Et, dès qu'il crut pouvoir s'attendrir sans péril sur son gendre, il feignit de pleurer et tira quelques gémissemens d'une poitrine joyeuse. (LUCAIN, IX, 1037).

2. Les pleurs d'un héritier sont des ris sous le masque. (PUBLIUS SYRUS, *apud A. Gellium*, XVII, 14).

3. Var. : En nostre ame.

4. Var. : Non seulement les enfans.

5. Var. : L'estrié.

pisces ne nous abandonnent point pour changer de contrée,

Et

*Post equitem sedet atra cura*¹.

Elles nous suivent souvent jusques dans les cloistres et dans les escoles de philosophie. Ny les desers, ny les rochers creusez, ny la here, ny les jeunes, ne nous en démeslent :

*Hæret lateri letalis arundo*².

On disoit à Socrates que quelqu'un ne s'estoit aucunement amendé en son voyage : « Je croy bien, dit-il, il s'esto t mporté avecques soy ».

Quid terras alio calentes

Sole mutamus? patria quis exul

*Se quoque fugit*³?

Si on ne se descharge premierement, et son ame, du fais qui la presse, le remuement la fera fouler davantage : comme en un navire les charges empeschent moins, quand elles sont rassises. Vous faictes plus de mal que de bien au malade de luy faire changer de place : vous ensachez le mal en le remuant, comme les pals s'enfoncent plus avant et s'affermissent en les branlant et secouant. Parquoy ce n'est pas assez de s'estre escarté du peuple ; ce n'est pas assez de changer de place : il se faut escarter des conditions populaires qui sont en nous ; il se faut sequestrer et r'avoir de soy.

1. Boileau a traduit : « Le chagrin monte en croupe et galope avec lui ». (HORACE, *Od.*, III, 1, 40).

2. Le trait mortel reste attaché à son flanc. (VIRGILE, *En.*, IV, 73).

3. Pourquoi aller chercher des pays éclairés d'un autre soleil? Suffit-il donc de fuir sa patrie pour se fuir soi-même? (HORACE, *Od.*, II, XVI, 48).

Rupi jam vincula, dicas :

*Nam luctata canis modum arripit ; attamen illi,
Cum fugit, a collo trahitur pars longa catenæ¹.*

Nous emportons nos fers quand et nous : ce n'est pas une entière liberté, nous tournons encore la veuë vers ce que nous avons laissé, nous en avons la fantasie plaine.

*Nisi purgatum est pectus, quæ prælia nobis
Atque pericula tunc ingratis insinuandum ?
Quantæ conscindunt hominem cuppedinis acres
Sollicitum curæ, quantique perinde timores ?
Quidve superbia, spurcitia, ac petulantia, quantas
Efficiunt clades ? quid luxus desidiesque² ?*

Nostre mal nous tient en l'ame : or elle ne se peut échaper à elle mesme,

In culpa est animus qui se non effugit unquam³.

Ainsi il la faut ramener et retirer en soy : c'est la vraie solitude, et qui se peut jouir au milieu des villes et des cours des roys ; mais elle se jouyt plus commodément à part. Or, puis que nous entreprenons de vivre seuls et de nous passer de compagnie, faisons que nostre contentement despende de nous ; desprenons nous de toutes les liaisons qui nous attachent à autruy, gagnons sur nous de pouvoir à bon escient vivre seuls et y vivre à nostr'aise.

Stilpon estant eschappé de l'embrasement de sa ville, où il avoit perdu femme, enfans et chevance, Demetrius Poliorcetes, le voyant en une si grande ruine de sa patrie le visage non effrayé, luy demanda s'il n'avoit pas eu du dommage. Il respondit que non, et qu'il n'y avoit Dieu mercy

1. J'ai rompu mes fers, diriez-vous. Oui, comme le chien qui a tiré sur sa chaîne et qui, dans sa fuite, en traîne une partie à son cou. (PERSE, Sat., V, 158).

2. Si l'âme n'est pas rassise, que de périls, que de combats ingrats à supporter ! Que d'âcres soucis, que d'inquiétudes rongent l'homme livré à ses passions ! Combien traînent de désastres à leur suite l'orgueil, la luxure, la colère ! combien la dissipation et la paresse ! (LUCRÈCE, V, 44).

3. Vers d'HORACE, *Epist.*, I, XIX. 15. que Montaigne a traduit avant de le citer.

ce qu'un moindre que moy prend avec telle patience ; et ne puis¹ croire que la bassesse de l'entendement puisse plus que la vigueur, ou que les effets du discours ne puissent arriver aux effets de l'accoustumance. Et, connoissant combien ces commoditez accessoires tiennent à peu, je ne laisse pas, en pleine jouissance, de supplier Dieu, pour ma souveraine requeste, qu'il me rende content de moy-mesme et des biens qui naissent de moy. Je voy des jeunes hommes gaillards qui ne laissent pas de porter² dans leurs coffres une masse de pillules pour s'en servir quand le rheume les pressera, lequel ils craignent d'autant moins qu'ils en pensent avoir le remede en main. Ainsi faut il faire ; et encore, si on se sent subject à quelque maladie plus forte, se garnir de ces medicamens qui assopissent et endorment la partie.

L'occupation qu'il faut choisir à une telle vie, ce doit estre une occupation non penible ny ennuyeuse ; autrement pour neant ferions nous estat d'y estre venuz chercher le sejour. Cela depend du goust particulier d'un chacun. le mien ne s'accommode aucunement au ménage. Ceux qui l'aiment, ils s'y doivent adonner avec moderation,

*Conentur sibi res, non se submittere rebus*³.

C'est autrement un office servile que la mesnagerie, comme le nomme Saluste ; ell' a des parties plus nobles et excusables⁴, comme le soing des jardinages, que Xenophon attribue à Cyrus ; et se peut trouver un moyen entre ce bas et vil soing, tandu et plein de sollicitude, qu'on voit aux hommes qui s'y plongent du tout, et cette profonde et extreme nonchalance laissant tout aller à l'abandon, qu'on voit en d'autres :

1. Var. : Et ne *veux*.

2. Var. : Qui *portent nonobstant*.

3. Qu'ils ramènent les choses à eux, non eux aux choses. (HORACE, *Epist.*, 1, 1, 19).

4. Var. : Des parties *plus excusables*.

Democriti pecus edit agellos

*Cultaque, dum peregre est animus, sine corpore velox*¹.

Mais oyons le conseil que donne le jeune Pline à Cornélius Rufus², son amy, sur ce propos de la solitude : « Je te conseille, en cette pleine et grasse retraicte où tu es, de quitter à tes gens ce bas et abject soing du mesnage, et t'adonner à l'estude des lettres pour en tirer quelque chose qui soit toute tienne ». Il entend la reputation : d'une pareille humeur à celle de Ciceron³, qui dict vouloir employer sa solitude et séjour des affaires publiques à s'en acquérir par ses escrits une vie immortelle.

*Usque*⁴ *adeone*

*Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter*⁵?

Ny la fin⁶ ny le moyen de ce conseil ne me contente :

1. Démocrite laissait les troupeaux des voisins manger ses moissons, pendant que, dégagé de son corps, son esprit voyageait dans l'espace. (HORACE, *Epist.*, I, XII, 42).

2. Voy. PLINE, *Epist.*, I, 3. — Pline parle de *Caninius Rufus* et non de *Cornelius*.

3. Var. : *Cicero*.

4. Quoi donc ! ton savoir n'est-il rien, si l'on ne sait pas que tu as du savoir ? (PERSE, *Sat.*, I, 23).

5. Var. : Il semble que ce soit raison, puis qu'on parle de se retirer du monde, qu'on regarde hors de luy. Ceux-cy ne le font qu'à demy : ils dressent bien leur partie pour quand ils n'y seront plus ; mais le fruit de leur dessein, ils prétendent le tirer encore lors du monde, absens, par une ridicule contradiction. L'imagination de ceux qui par devotion cherchent la solitude, remplissants leur courage de la certitude des promesses divines en l'autre vie, est bien plus sainement assortie. Ils se proposent Dieu, object infini en bonté et en puissance. L'ame a dequoy y rassasier ses desirs en toute liberté. Les afflictions, les douleurs, leur viennent à profit, employées à l'acquest d'une santé et resjouissance éternelle ; la mort, à souhait, passage à un si parfait estat. L'aspreté de leurs regles est incontinent applanie par l'accoustumance, et les appetits charnels, rebutez et endormis par leur refus : car rien ne les entretient que l'usage et l'exercice. Cette seule fin d'une autre vie heureusement immortelle merite loyalement que nous abandonnions les commoditez et douceurs de cette vie nostre ; et qui peut embraser son ame de l'ardeur de cette vive foy et esperance, reellement et constamment, il se bastit en la solitude une vie voluptueuse et delicieuse, au delà de toute autre sorte de vie.

6. Var. : Ny la fin *donc*.

à mon advis, aux humeurs de son oncle), infinis tesmoignages de nature outre mesure ambitieuse : entre autres qu'ils sollicitent, au sceu de tout le monde, les historiens de leur temps de ne les oublier en leurs registres¹ ; et la fortune, comme par despit, a faict durer jusques à nous la vanité de de ces requestes, et pieça faict perdre ces histoires. Mais cecy surpasse toute bassesse de cœur, en personnes de tel rang, d'avoir voulu tirer quelque principale gloire du caquet et de la parlerie, jusques à y employer les lettres privées écriptes à leurs amis : en maniere que, aucunes ayant failly leur saison pour estre envoyées, ils les font ce neantmoins publier avec cette digne excuse qu'ils n'ont pas voulu perdre leur travail et veillées. Sied-il pas bien à deux consuls romains, souverains magistrats de la chose publique emperiere du monde, d'employer leur loisir à ordonner et fagoter gentiment une belle missive, pour en tirer la reputation de bien entendre le langage de leur nourrisse ? Que feroit pis un simple maistre d'école qui en gaignast sa vie ? Si les gestes de Xenophon et de Cæsar n'eussent de bien loing surpassé leur eloquence, je ne croy pas qu'ils les eussent jamais escrits : ils ont cherché à recommander non leur dire, mais leur faire. Et si la perfection du bien parler pouvoit apporter quelque gloire sortable à un grand personnage, certainement Scipion et Lælius n'eussent pas resigné l'honneur de leurs comedies et toutes les mignardises et delices du langage latin à un serf africain : car, que cet ouvrage soit leur, sa beauté et son excellence le maintient assez, et Terence l'advoüe luy mesme² ; et on me feroit³ desplaisir de me desloger de cette creance.

C'est une espece de mocquerie et d'injure de vouloir faire

1. Cicéron, par une lettre à Luccéius (*Ép. fam.*, V, 12), et Pline, par une lettre à Tacite (VII, 33), sollicitent, en effet, ces historiens de ne pas les oublier dans leurs écrits. Mais il y a loin de là à la vanité que Montaigne leur prête, au moins en ce qui concerne Cicéron, dont les lettres à Atticus, les seules qu'il ait conservées, ne portent pas la marque qu'il se soit préoccupé du public en les écrivant.

2. Voy. le prologue des *Adelphes*, v, 45.

3. Var.: Et me feroit-on.

valoir un homme par des qualitez mes-advenantes à son rang, quoy qu'elles soient autrement loüables, et par les qualitez aussi qui ne doivent pas estre les siennes principales : comme qui loüeroit un roy d'estre bon peintre, ou bon architecte, ou encore bon arquebousier, ou bon coureur de bague. Ces loüanges ne font honneur, si elles ne sont présentées en foule et à la suite de celles qui luy sont propres, à sçavoir, de la justice et de la science de conduire son peuple en paix et en guerre. De cette façon faict honneur à Cyrus l'agriculture, et à Charlemaigne l'eloquence et connoissance des bonnes lettres¹. Les compaignons de Demosthenes en l'ambassade vers Philippus loüoient ce prince d'estre beau, eloquent et bon beuveur : Demosthenes disoit que c'estoient loüanges qui appartennoient mieux à une femme, à un advocat, à une esponge qu'à un roy.

*Imperet bellante prior, jacentem
Lenis in hostem*².

Ce n'est pas sa profession de sçavoir ou bien chasser ou bien dancer :

*Orabunt causas alii, cœlique meatus
Describent radio, et fulgentia sidera dicent ;
Hic regere imperio populos sciat*³.

Plutarque dict d'avantage, que de paroistre si excellent en ces parties moins necessaires, c'est produire contre soy le tesmoignage d'avoir mal dispencé son loisir, et l'estude, qui doit estre employé à choses plus necessaires et utiles. De façon que Philippus, roy de Macedoine, ayant ouy ce

1. Var.: J'ay veu de mon temps, en plus forts termes, des personnages qui tiroient d'escire et leurs tiltres et leur vocation desadvoüer leur apprentissage, corrompre leur plume et affecter l'ignorance de qualité si vulgaire et que nostre peuple tient ne se rencontrer guere en mains sçavantes, et prendre souci de se recommander par meilleures qualitez.

2. Qu'il commande, implacable envers l'ennemi qui résiste, clément avec l'ennemi terrassé. (HORACE, *Carm. sæcul.*, 51).

3. Que d'autres plaident éloquemment ; que d'autres, à l'aide du compas, décrivent les mouvements du ciel et président le cours des astres, son rôle à lui est de savoir gouverner. (VIRGILE, *En.*, VI, 849).